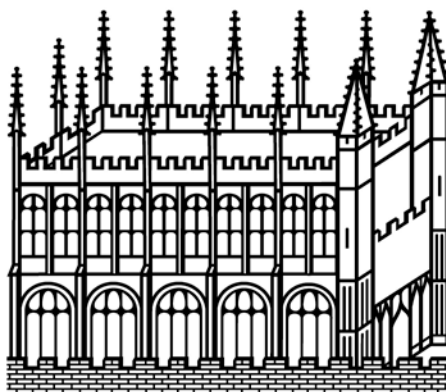




Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

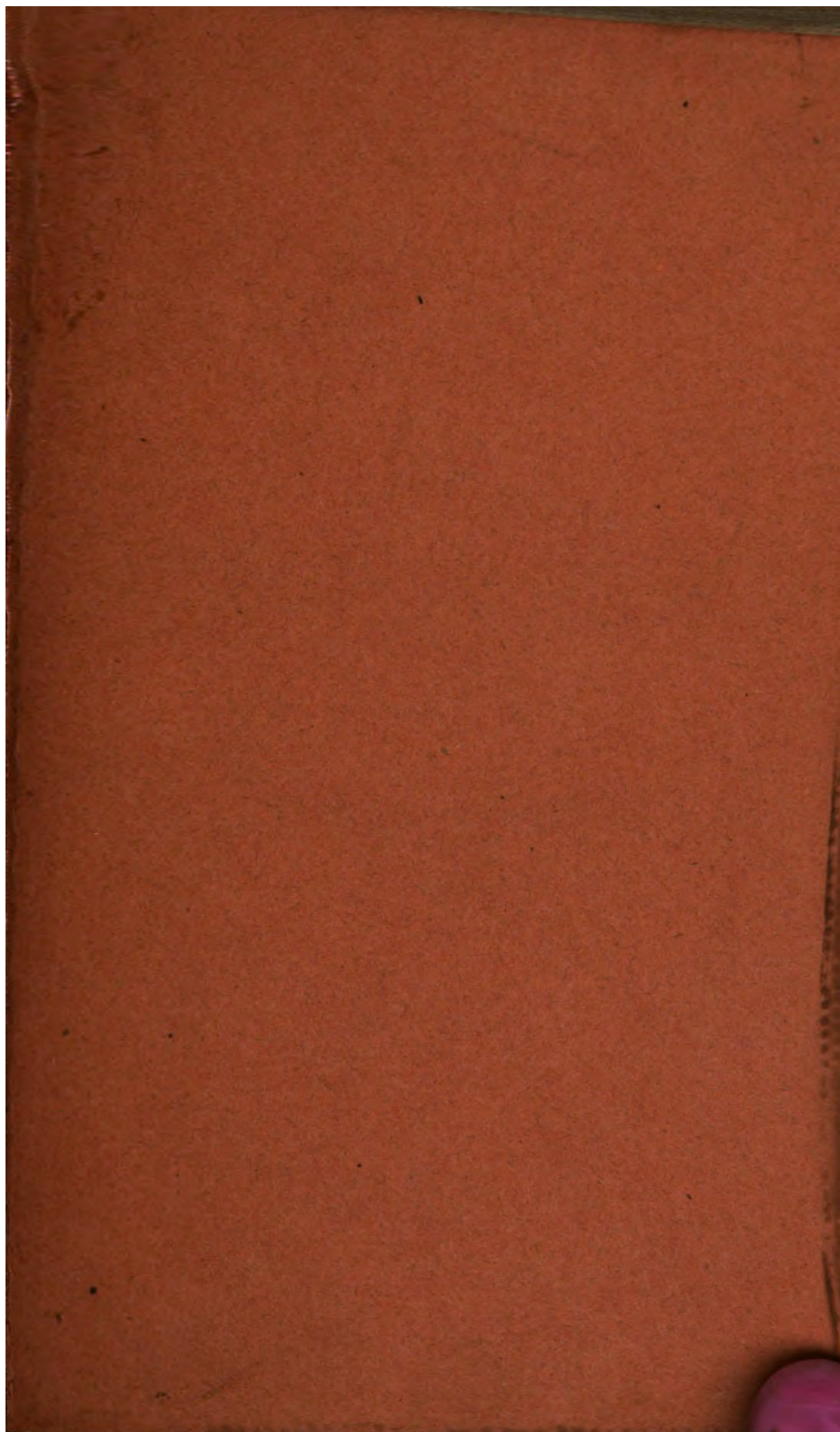


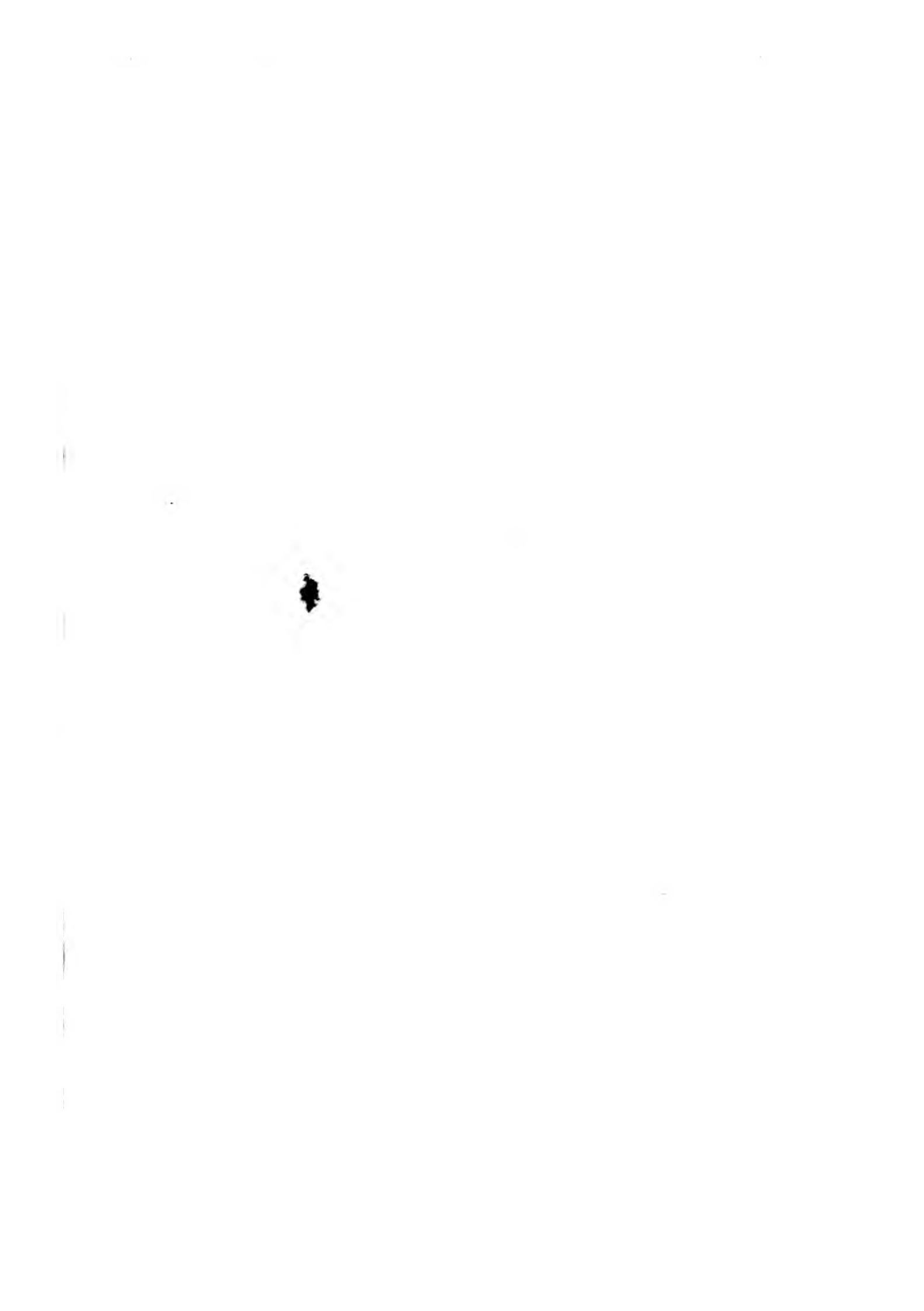
~~156 d. 35~~

~~253 c 9~~

86 c. 32







C 429

e
LES SEREES

DE

GVILLAVME BOVCHET

5

LYON

IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN

LES
SÉRIÉS
DE
GVILLAVME BOVCHET

Sieur de Brocourt,

AVEC NOTICE ET INDEX

PAR

C. E. ROYBET

—
TOME CINQUIÈME



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, passage Choiseul, 27-31

M. D. CCC. LXXXI

156.000



AVERTISSEMENT

LE texte des dernières Serées de Guillaume Bouchet devait être suivi d'une table des contes relevés dans cet ouvrage, d'un glossaire des locutions originales ou curieuses, & enfin d'un index des noms propres. Telle était la division projetée pour le tome final de cette réédition. Les lecteurs auraient ainsi trouvé dans un cadre suffisamment étendu & sous une forme méthodique, toutes les indications nécessaires à l'appréciation & à l'intelligence des Serées. L'abondance des matières nous a contraints de renoncer à ces prévisions. D'une part, la langue de Bouchet, très-riche en expressions intéressantes, en termes familiers, mérite d'être analysée avec soin. Mais, d'autre part, les nombreuses citations faites par l'auteur constituent une opulente source de renseignements. Ce serait donc limiter à l'excès les informations que de tenter un choix dont la valeur

réelle serait toujours discutable. Nous avons été ainsi amenés à multiplier nos observations & à étendre nos recherches au-delà des prévisions primitives. Un volume comprenant un glossaire de la langue de Bouchet ainsi qu'une table des noms cités par l'auteur, nous paraît le complément indispensable de notre travail.

Afin de ne pas retarder plus longtemps la publication du présent volume qui, pour des motifs indiqués plus haut, a été imprimé avec beaucoup de lenteur, nous offrons aujourd'hui aux curieux la fin du texte des Serées & la liste des contes relevés dans cet ouvrage.

Sur ce point particulier, une remarque est nécessaire. Bouchet classé parmi les conteurs, ne présente cependant aucun des caractères distinctifs de ce groupe d'écrivains. Il n'a pas dans son livre, qui n'est qu'un recueil de rapides causeries, le sens littéraire, l'esprit de développement de nos chroniqueurs. Il raconte, avec une brièveté dénuée de tout ornement, les anecdotes dont nos meilleurs devifants, comme Despériers & la Reine Marguerite, ont fait des tableaux accomplis. Quand il emprunte aux Facéties de Pogge, aux Cent Nouvelles Nouvelles, ou à Noël du Fail, une historiette plaisante, il l'écourte, il la réduit à l'état de formule, n'ayant plus pour raison d'existence que

Le trait final. Par là, Bouchet se rapproche d'Henri Estienne. L'importance des Serées est surtout dans les citations sans nombre que l'auteur a groupées dans des titres de fantaisie & dans la langue courante & familière qu'il a adoptée pour ces dissertations. C'est ce double objet que nous nous sommes efforcés de mettre en lumière, & nous nous estimerons heureux si, en consacrant à Bouchet des investigations habituellement réservées pour des écrivains plus en vue, nous avons réussi à justifier la faveur que l'auteur des Serées a conservée parmi les amateurs de notre vieille littérature.





TROISIÈSME LIVRE
DES SEREES

de
GVILLAVME BOVCHET,
Sieur de Brocourt.



TRENTE-DEVXIESME SEREE.

De la Musique, & des ioüeurs d'instrumens.

ESTE Seree deuoit estre gaillarde & belle, si elle eust continué comme le commencement, mais vn de nostre compagnie fut pressé se retirer à cause de quelque mariage qu'il vouloit faire le lendemain, qui fut l'occasion que prîmes ce sujet à propos sur celuy que nous disoit le nostre, qui s'enqueroit de quelques bons ioüeurs d'instrumens pour faire les nopces, ce que nous proposant, vn chacun de nous luy en enseignoit, & qu'un tel demeuroit en tel lieu, vn autre en tel autre, qu'ils estoient les meilleurs musiciens. Aucuns de nous vou-

loient blasmer la dance, & les autres la vouloient louer, ainsi diuerfement : Il y eust vn qui nous va dire, qu'il auoit veu vn homme marié qui fortoit hors de son sens quand il oyoit le son des instrumens qui faisoient danser, aussi bien que lon dict que les Tigres deuiennent enragez, & se desmembrent au son du Tambourin, ce pauvre mary pensant qu'il n'y eust rien qui fit plustost sortir & apparoir les cornes que la dance, & les mouuemens ; Et ce ne fera hors de propos (disoit-il) si ie vous dy vn Echo de la dance :

Qui requiert fort & mesure & cadance ?

Dance.

Qui faict souuent aux nopces resdance ?

Dance.

Qui faict encor les filles en abondance ?

Dance.

Qui faict saulter fols par outrecuidance ?

Dance.

Qui est le grand ennemy de prudence ?

Dance.

Qui met aux frons cornes pour euidence ?

Dance.

Qui faict les biens tomber en decadance ?

Dance.

A ce propos vn va dire que qui ne prend goust à la musique, qu'il a les esprits discordans & qu'il n'aime

point les sciences ne les Muses, car *Musica*, est dictée à *Musis*, les Muses étant inventrices de la musique. Nous lisons (disoit-il encores) qu'une bande de ieunes folastres après auoir beu, s'en allerent par la ville avec instrumens de musique, là où estans incitez d'une fiction d'allarme, que sonnerent les ioüeurs d'instrumens, s'efforcerent à rompre la porte du logis d'une honneste femme, quoy voyant Pythagoras, aduertit ces ioüeurs de sonner plus lentement, & retarder la mesure, ce que quand ils eurent fait, la fureur de ces ieunes gens fut soudain amortie, à raison que la tardité de mesure leur effemina & remollit tout le cœur. Que la musique n'effemine les hommes (dit vn autre) cela est confirmé par Soliman, à qui le grand Roy François enuoya des chantres & ioüeurs d'instrumens, des meilleurs de France, auxquels il print grand plaisir : mais Soliman voyant tout le peuple accourir pour les ouyr, & vouloient apprendre cest art, renuoya tous les chantres, & mit au feu tous leurs instrumens, de peur d'effeminer par la musique, le courage de ses subiects, qui n'vsent mesmes es nopces que d'instrumens qui seruent à la guerre. Il y eut vn Drolle qui nous va dire, qu'un iour une femme de ioüeur d'instrumens, se facha fort contre vn qui alloit ioüer avec son mary, lequel l'appelloit tousiours Sire, & luy se faisoit appeller Monsieur. Vn Franc-à-tripe demandant à ce Drolle, pourquoy ce mot de Sire, n'est plus en vsage, ce Drolle luy dit : Je croy que c'est à cause que les femmes ne font plus ouyr leurs maris vessir. Par-Dieu, respond ce Franc-à-tripe, ie suis donc Monsieur, car ie n'ouy iamais

ma femme veffir : mais ie l'ay bien fouuent fenty. Ce Drolle dit encores que si on veut que les femmes ne crient point, qu'il les faut tousiours faire danfer, pour les rendre effeminees, puis que cela y sert tant, & qu'il s'estoit logé au près d'un iouëur d'instrument, pour amuser la fiemme, qu'il en auoit meilleur temps. A ce propos va dire vn autre, qu'il voudroit donc qu'il y eust des ioueurs d'instrumens par tout pour amuser les femmes, & la fiemme aussi, qu'il auroit aussi bon temps que luy, & qu'elle estoit si mauuaife qu'il n'en pouuoit venir à bout, fuiuant le quadrain qui vient si bien à propos, & qu'il aimeroit autant le feu en sa grange, que sa femme en feu, comme le quadrain le dit :

*Femme faschee en sa maison
Est ressemblant au sec tison
Que si au feu vous le mettez
Il bruslera de tous costez.*

Vn autre de la Seree, va dire que l'armonie de la musique est belle pour appaiser les plus faschez : mais qu'il a ouy dire, que si vn homme porte sur foy le cœur d'un caille masse, & la femme d'une femelle, qu'ils n'auront aucun courroux ensemble, si on veut croire Mizaldus. Vn autre Drolle va dire, qu'il se trouue des femmes qui iouent aussi bien des instruments que les hommes, (ie dy de musique) & qu'il y en a que si leurs maris vont souffler d'un costé, elles iouent de l'autre. Vn de la Seree reprenant le propos disoit qu'il estoit

bon d'vser des armonies sacrees & saintes, tant aux maisons qu'aux Eglises, principalement, & que la musique chasse les mauuais esprits, comme Daud auoit fait auec sa Cythare, refrenant l'esprit malin de Saul. Les femmes des iouëurs d'instrumens (dit vn autre Drolle) il s'en trouue d'aussi gaillardes que nulle autre, & mesmes qui ne ioüent pas des instrumens de leurs maris, mais du leur bien asprement, de façon qu'ils en amenant bien meilleure pratique à leurs maisons, & qui font mieux la court à leurs escoliers que leurs maris. Le vous asseure, repliqua vn autre, il est bien vray ce que vous dictes, car i'ay veu vn escolier qui estoit entretenu par la femme de mon maistre, & luy faisoit tellement l'amour qu'il ne se pouuoit deffaire d'elle, tandis que sa bourse estoit garnie, qui fut cause à la fin de la ruine de ce ieune homme, & tandis qu'ils estoient en ces bonnes fortunes, elle se donnoit bien du branle du loup, excogitant tout ce qu'elle pouuoit pour se donner plaisir auec son escolier, qui au lieu de faire des poësies, elle luy en recouuroit des plus excellentes qu'elle pouuoit, par d'autres Sieurs qui la cognoissoient aussi bien que son escolier, qui y pensoit estre vnique. Il y en a, dit vn autre, qui pour s'esmouuoir cherchent des choses propres à les esguillonner, quand ils sont pres de leurs maistresses, aussi bien que la femme que disons. Vn de la Seriee nous va conter vn bon tour qui fut fait en vn bal qui se fist chez vn de leurs voisins, auquel bal plusieurs voisines y estoient allees pour danfer : Au soir quelques vns de leurs maris s'auiserent de s'abiller en masque, pour considerer quelle belle dance leurs

femmes faisoient, & estans lescdites masques entrees au logis de la dance, chacun d'eux prend sa femme, pour danser, sans qu'elles sceussent que ce fust leurs maris, & après qu'ils eurent vn peu dansé, il y eut vn de la mascarade qui meine sa femme derriere vne des tapisseries de la chambre, pour heberger sadite femme, laquelle ne se fist gueres prier, qu'ils ne s'accommodassent à l'apointement, & y firent ce que vous sçauiez qu'ils y pouuoient faire : Après que le masque eut faict d'elle, il la sort dehors de derriere ceste tapisserie voulant s'en aller. Or elle desirant recognoistre cest homme qui l'auoit si bien fait branler doublement, elle va iusques sur la montee, pour tascher à remarquer ledit suppliant, luy qui ne pensoit pas qu'elle le suiuiſt, deffaiſt son masque pour essuier son visage, ayant fort chaud, ce qui fut cause qu'elle vit que c'estoit son mary, lors elle luy va dire : Par ma foy si i'eusse pensé que c'eust esté vous, ie vous eusse bien empesché de faire cela icy, & vous eusse faict attendre que vous eussiez esté à la maison. Voila pas vne belle resolution de femme, qui ne se tourmentoit pas dauantage de ceste surprise de son mary ? & vous laissez à penser qui estoit au Gemini ou au Capricorne, du mary ou de la femme. Vn autre de la Seree nous en va dire vn autre, qui n'estoit moins gaillard que celui-cy lequel (dit-il) il auoit ouy faire compte il y auoit long temps, d'vn quidam qui gouuernoit la femme de son voisin, & l'alloit voir si souuent qu'à la fin le mary s'en apperceut, & pour bien descouurir la verité du faict, il fist semblant vn iour d'aller aux champs, estant d'accord avec sa

chambrière, que si le gallant venoit qu'elle luy ouvrît la porte du deuant du logis, pour les pouuoir surprendre : ce qui fut fait si à propos, que cest homme estant sur les montees, commença à parler haut, & dire, ouure l'huis de la chambre ma femme, ie n'ay esté gueres loin. Le galand qui estoit couché avec ladite Dame, fut bien estonné, & dit, Que feray-ie ? ceste femme lors luy va dire, Mettez vous dans ce coffre, il ne vous cherchera pas là, mais ayant oublié à mettre les habits aussi au coffre, cest homme entrant dans la chambre les aduise, & dit, O ho voila les habits du voisin, par la mort bieu il est ceans, est-il venu voir ma femme ? i'en auray tout à ceste heure la raison. Ce qu'il fit, car il enuoya querir la femme de sondit voisin qui estoit dans le coffre, qu'elle vint parler à luy tout presentement, & que c'estoit pour vn affaire d'importance. Ceste femme incontinent s'en vint le trouuer, pensant que ce fust pour son profit, mais elle trouua cest homme en la chambre, qui estoit en furie, & qui tenoit vn poignard, & la prend par la main, luy disant, Ma voisine, faut que vous sçachiez que vostre mary m'a faict vn tel tour, & que i'en veux auoir ma raison, il est dans ce coffre là enfermé, & estoit couché avec ma femme quand ie suis reuenu des champs, il faut que tout à ceste heure que ie vous en fasse autant, ou autrement, par la mort, par le sang (disoit-il furieusement) il ne mourra iamais que de ma main, & tout à ceste heure. Ceste femme pour tout cela n'y vouloit pas condescendre, & disoit quant à elle qu'elle n'en feroit rien. O, par la mort bieu (dit-il) c'est donc à ce coup

qu'il ne mangera plus de pain. Ce qu'oyant le pauvre prisonnier cria à sa femme, & luy dit : Hé ! ma femme, aye pitié de moy ! sauue moy la vie ! Quoy ? (dit-elle) faut il que ie fasse cela ? c'est vne grand honte. Ce que disant elle se laissa aller à son dit voisin, qui la renuersa sur le mesme coffre & en prend par ce moyen la raison. Ayant le cœur placé en meilleur lieu que nostre zani cornetto, qui auoit fait cognoistre à son compagnon que la tapisserie estoit propre à sa femme, avec le son des instrumens, & qu'elle n'auoit pas l'esprit discordant, ayant autres fois aprins la musique. Nostre faiseur de nopces nous fit la dessus cesser nos discours, estant pressé de se retirer, pour les affaires qu'il deuoit auoir le lendemain.





TRENTE-TROISIESME SEREE.

Des gens d'Eglise.

Les gens d'Eglise, craignans Dieu, ayans vne bonne ame, fans estre passionnez, lesquels desirent vne bonne & sainte reformation selon les saints Canons, ne trouueront iamais mauuais d'estre admonnestez, à fin qu'ils soyent incitez de se corriger s'il y a quelque chose en eux à reprendre, pour se donner garde de ne faire & ne dire rien, qui ne soit bon & saint, principalement à la veüe du peuple, qui regarde tousiours plus à ce que font leurs superieurs (lesquels ils doiuent ensuiure) que non pas à ce qu'ils disent, & qu'ils font tenus de faire, les hommes croyans mieux aux yeux qu'aux oreilles, la voye des preceptes, ce dit Seneque, estant longue, & celle des exemples estant bien plus courte, & ayant plus d'efficace, estant plus aisé de dire que de faire, la vie preschant mieux que la parole,

estant chose bien à reprendre de faire comme le mauuais musicien, qui chante l'un avec la bouche, & sonne l'autre avec l'instrument, Or pource que les citoyens, comme a escrit Rodian, ne sont que les singes de leurs superieurs, ceux qui ont charge de nous se doiuent bien garder de commettre quelques offenses, les fautes des grands estans plus grandes, pour auoir trop d'imitateurs, comme l'a tres-bien dit vn Poëte :

*D'autant plus que celuy qui faut, & qui mesprend,
Se voit en grand honneur, & en dignité haute :
D'autant plus chacun voit & remarque sa faute.*

Que l'intention de ceux de la Seree, qui parlerent des gens d'Eglise, n'ayt point esté de detracter de personne, vn Ecclesiastique, homme de bien & docte, qui y estoit, & s'y trouuoit bien souuent, le tesmoigneroit (s'il estoit en vie) de tout ce qui fut dit en ceste Seree, & à quelle occasion. Or sçachant que l'ignorance & mauuaise vie du ministre ne vitie point la doctrine, chacun ne craignoit de faire son compte, mesme nostre Beneficier faisoit le sien en son rang, non pas sans rire le premier, aussi bien de son compte que de celuy des autres, sinon il defendoit son party le mieux qu'il pouuoit, comme il estoit tenu, ce qu'il fit du commencement de la Seree, voyant qu'on faisoit vn compte d'un Euesque Portatif, qu'ils appellent, lequel fut prins pour vn menestrier & iouëur d'instrumens, pour auoir les doigts pleyans de pierres precieuses, & pour auoir deuant luy

son homme qui portoit en vn estuy sa croce, qui faisoit iuger que c'estoit des instrumens dont il s'aidoit. Et pour excuser ceux qui auoient prins cest Euesque pour vn menestrier, & qu'il n'estoit pas ce qu'on eust peu penser, Pline fut allegué, qui dit qu'un Ismenias de Thebes, fouuerain iouëur de flustes, portoit ordinairement de fort belles pierreries, & que ce fut luy qui amena la coustume, que les menestriers tels que luy, fussent estimez selon les pierreries qu'ils portoient, & de fait, adioust Pline, Dionysodorus, qui aussi estoit grand iouëur de flustes, en vsa de mesme, pour ne sembler moindre que Ismenias, & que Nicomachus, qui de ce temps auoit grand bruit entre les menestriers, portoit aussi force anneaux & pierreries. Et puis fut dit, que ces exemples deuoient bien faire cesser le caquet à ceux qui font tant des gros, à cause de leurs pierreries & bagues, veu qu'anciennement on remarquoit les bons ioueurs d'instrumens à cela, & par ce moyen disoient aussi, que les Ecclesiastiques, dediez au seruice de Dieu, ne deuoient en façon du monde porter des anneaux & des pierres precieuses en leurs doigts, non plus que le Flamen Dial à Rome, mesme qu'on trouue vn Synode tenu à Aix la Chappelle, en Allemagne, que fit tenir Louys debonnaire, par lequel fut decreté que deffenses estoient faictes à tous Euesques & Ecclesiastiques de porter habits somptueux, & de mettre en leurs doigts aucunes pierres precieuses. Le Chanoine & homme d'Eglise pour soustenir ceux de sa vocation, & de son estat, lors va dire, que ceux de son ordre ne portoient pas sans cause des anneaux, & que l'anneau en la sainte

écriture estoit la figure de la foy, & que du temps de Charlemagne, & bien trois cens ans après, durant le temps de trois cens Euesques, les Roys bailloient les Eueschez, & les Abbayes, par vne verge & anneau, en signe de dignité & preeminence, les honnorans & approuuans par là, comme les Romains par l'anneau portoient tesmoignage de la vertu des leurs. Et aussi, disoit nostre homme d'Eglise, les anciens ne portoient pas l'anneau pour ornement, mais pour signer & sceller, n'estant permis d'en auoir plus d'un, qu'ils portoient au doigt libre, designé seulement par la foy comprise au cachet, anciennement chacun faisoit grauer les pierres enchassées és anneaux pour cacheter lettres, coffres, le vin, & les armoiries : Cicéron disant que sa mere en vsoit ainsi, & c'est pourquoy le Poëte dit, Je cognois la lettre à la pierre fidelle, c'est à dire, à la figure grauee en la pierre de l'anneau, ie cognois le cachet. Que si par après, adioustoit nostre Chanoine, les gens d'Eglise ont adiousté à leurs anneaux & cachets des pierres precieuses, qui sont de diuerses couleurs, à cause qu'elles sont engendrees de diuerses exhalations, c'est pour demonstrier que les personnes destinees totalement au seruice de Dieu, & de son Eglise, doiuent luire entre les hommes en vertu & sçauoir, comme les pierres precieuses reluisent & sont belles par dessus toutes choses, & principalement les Euesques, qui aussi les portent aux doigts les plus eminens, qui sont les deux plus près du poulce, parce qu'en l'ancienne Eglise, les Euesques deprimans les autres doigts, en tenans ces deux tous droits, signi-

foient qu'ils vouloient parler au peuple, comme il se trouue en Fulgentius. Et encores aujourd'huy, disoit-il, les Euesques sont ainsi pourtraits, & peints, d'autant qu'en ceste forte, le temps passé, ils parloient au peuple, & le benissoient en vn lieu que les Latins appelloient *Salutatorium*, & les Grecs (à ce qu'on m'a dit) *Aspaficon*, & mesmes en ce temps, disoit nostre Chanoine, les Euesques avec ce geste, & les deux doigts tendus, benissent bien le peuple, mais ils ne parlent pas souuent à luy. Dauantage, qui ne sçait, pourfuiuoit-il, que les pierres precieuses ont beaucoup de proprieté & vertu occultes des Astres, selon Marfilus, qui recreent par vne vertu latente, nos esprits, & aident à nostre corps, & chassent les maladies ? Ce qui se faict par nostre chaleur naturelle, laquelle incite en les portant, leur vertu cachee, & la communique au cœur, au cerueau, aux yeux & à tous nos membres, estant vne impudence extreme de vouloir rapporter toutes choses à des qualitez manifestes, estant du tout impossible de rendre raison de tous les secrets de nature, & ceste ignorance est cause que le peuple, qui ne sçait rien, reprend ceux qui portent ces pierres precieuses, comme vne chose sentant plustost quelque superfluité & orgueil, qu'aucune saincteté, honneur & vtilité, arguant les Ecclesiastiques de les porter par bombance, & folle ostentation, & gloire. Et se peut-on plaindre de ceux-là qui sont cause qu'on diffame vne chose si rare, si belle, & si exquise qu'une pierre precieuse, comme fit vn iour Aristippus, lequel ayant prins vn iour grand plaisir à vn certain onguent, va dire, Malheur soit aux effeminez, & lascifs,

qui ont diffamé & pollué vne chose si belle, si bonne, si plaifante & agreable. Et pense, quant à moy, disoit nostre Ecclesiastique, qui aimoit fort les pierreries, & en portoit ordinairement en ses anneaux, que les gens d'Eglise portent l'Amethyste, pour ce qu'elle rend sobre celui qui la porte, comme elle en a le nom, resistant à l'ebriété, d'autant que ceste pierre attire les vapeurs du vin à foy, lesquelles autrement troubleroient le cerueau, ce qui seroit en grand scandale à la profession des Ecclesiastiques. Aussi on dit, que l'Amethyste engendre les songes, & que ceux qui veulent deuiner par les songes, la portent, se nommans en Hebrieu *Chalan*, *quod est somniare*. Les gens d'Eglise n'ont pas aussi le diamant en leurs doigts sans cause, disoit nostre Chanoine, car le diamant denote la constance & vertu que les pasteurs doiuent auoir en la religion Chrestienne, laquelle doit surmonter & endurer toutes persecutions pour Dieu, comme le diamant resiste à la lime, au cizeau, au marteau, & au feu, par vne dureté merueilleuse, & grande solidité, ne cedant le diamant qu'au sang de bouc, comme saint Cyprian le demonstre, qu'aussi les nations les plus barbares & vaillantes n'ont peu estre adoucies & amolies que par le sang de Iesus Christ. Et aussi adioustoit nostre Ecclesiastique, on porte le diamant, pource qu'il a ceste propriété en foy, de garantir le cœur de celui qui le porte de toute peur & frayeur, l'incitant de resister aux trauerfes de fortune, avec cela, il se ternist & s'amollist, si on approche près de luy du venin, auquel les Prestres, entr'autres, sont fort subiects, empeschant aussi tous sortileges & enchan-

temens, les incubes & succubes : Cardan disant auoir essayé, que le diamant lié au bras fenestre, en touchant la chair, empeschoit les craintes nocturnes, si c'est vn bon diamant, lequel se cognoist, si par sa presence la pierre qu'on nomme Aymant perd sa vertu & puissance, estant le vray diamant ennemy mortel de l'Aymant, ce qu'ont esprouué à leur perte beaucoup de mariniers, qui portoient le diamant en leurs doigts, ce qu'aucuns toutesfois ne veulent croire. On dit aussi, adioustoit nostre Ecclesiastique, que si vous frottez vn trait ou vne espee de la pouldre de diamant, que facilement ils transperceront toutes armures, & que pour cela & sa beauté & vertu, le grand Roy François achepta vn diamant soixante douze mil escus trebuchans : Plin escriuant, que de son temps le diamant ne se trouuoit qu'aux cabinets des Princes, encores rarement, combien que par les escrits de Zacharie & Ezechiel il en soit fait mention. Toutefois qu'aucuns ayent dit que le diamant soit veneneux beu en pouldre, ou par son extreme frigidité, ou par la violente erosion qu'il fait aux boyaux, & que nonobstant sa duresse, solidité & vertu, qu'il s'est trouué des hommes, lesquels ayant apperceu vn diamant entre les mains d'un lapidaire, & l'ayant contemplé fixement, firent rompre ce diamant, tout sur l'heure en plusieurs pieces, tant ils auoient les yeux pleins d'un puissant charme. Nostre Ecclesiastique continuant son premier propos, qui estoit de defendre les gens d'Eglise, qui portoient des anneaux garnis de pierres exquisés, va dire qu'ils aiment à porter la Hyacinthe, à cause qu'elle empesche celuy là qui la

porte des esclats du tonnerre, & qu'il a esté obserué que là où le foudre est frequent, il ne tue iamais ceux qui l'ont en leurs doigts : Albert disant, qu'elle fait aussi dormir, & on dit que le foudre n'offense point ceux qui dorment, mesmes Serapio assure les hommes estre hors du peril du tonnerre, s'ils portent seulement la cire où sera la graueure de la hyacinthe. Les gens d'Eglise, adioustoit nostre Ecclesiastique, ne portent pas sans cause la Chrysolite, qu'aucuns appellent Topaze, parce qu'elle reprime la paillardise par sa frigidité, que sur tout les Prestres doiuent euer : & aussi on dit que mise sur la langue du fieureux, elle le defaltere, & estanche le sang des playes par sa frigidité. Il nous asseuroit aussi qu'ils mettoient l'escarboucle en leurs anneaux, qui tient le premier lieu en ceste espee de pierreries, & le Balais qui va après, & le Rubis qui tient le dernier lieu, pourautant qu'ils resistent à l'air corrompu, à la peste, à la poison, & à la melancholie : & voila pourquoy (nous disoit-il) les medecins qui frequentent les lieux pestiferez, & pleins de mauuais air, portent tousiours des anneaux garnis de ces pierres. L'escarboucle, adioustoit-il, estant ainsi appelée des anciens, à cause de la splendeur qu'elle a avec le charbon embrasé, estant aussi nommée *Apyros*, pource qu'elle n'est iamais consommee du feu. Ils portent, disoit encore nostre Chanoine, la Sardoine & la Carchedoine, pource que portees elles seruent à la chasteté, qui est bien seante aux Prestres. Que s'ils portent la belle & plaissante Emeraude, en Latin appelée *Smaragdus*, c'est pour recreer la veüe des Ecclesiasti-

ques, laquelle se diminuë par leur continuel estude, estant entre toutes les pierres precieuses, celle qui plus resiouït la veuë, & recree les yeux, tellement que si elle est creuse ou platte, vous vous y pourrez mirer comme en vn cristal, & aussi pour monstrier leur chasteté, l'Emeraude estant si sainte & chaste, que par sa viue, constante, & claire verdeur, elle est indice de pudicité & virginité, se mettant en pieces & brisant, si elle attouche les paillards, & paillardes, & mesmement en l'acte Venerien, comme ayant honte d'estre entre les mains des impudiques, estant la plus tendre pierre & la plus fragile de toutes les autres, à cause de son humidité, qui est si tenue que par chaleur elle se casse, la chose humide vne fois chauffee s'euaporant facilement en air, & en occupant plus de place, il n'est de merueilles si elle se met en pieces, parquoy estant molle, elle est subiecte à beaucoup d'inconueniens. Que l'Emeraude, adioustoit nostre Ecclesiastique, soit amie de chasteté, il se trouue aux histoires de Hongrie, que leur Roy, estant couché avec sa femme, ayant vne belle Emeraude en son doigt, fut estonné qu'elle se brisa en plusieurs pieces. Et par ce, ie ne puis croire, disoit-il, ce que dit Orpheus au liure des Pierres, & ce qu'a escrit Pline au dernier liure, que l'Emeraude ait vertu trahiue & confortatiue du membre naturel, parce qu'elle auroit deux proprietéz & vertus contraires, mais ie penserois bien estre vray ce que dit Aristote, qu'attachee à la teste de ceux qui ont le mal caduc, qu'elle les soulage par sa vertu occulte, & qu'elle profite, selon Dioscoride, aux lepreux, puluerisee, &

beuë, que si elle est mise, ce dit Sauanorola, sur la cuisse de la femme qui est en mal d'enfant, elle soulagera l'enfantement. Que si vous voulez sçauoir si l'Emeraude est bonne & naïfue, il ne faut que la presenter au crapaut, car si elle n'est point artificielle & contrefaïcte, il fera incontinent aueuglé, combien que les autres l'espreuent à la pierre de touche, diëte Lydia en Latin, y delaisant vne macule d'airain. Il se trouue que le Roy d'Angleterre Edoüart donna à Erasme vne Emeraude, ayant receu vn liure de luy, qui fut estimee après sa mort trois mille escus. Les Ecclesiastiques aussi, adioustoit nostre Chanoine, prenent plaisir à auoir les doigts parez du Saphir, parce qu'il represente le Ciel azuré, duquel ils ont les clefs, & si, après l'Emeraude, il n'y a pierre plus plaïsante à la veuë, & qui l'aiguise & conforte plus, reprimant, selon Galien, les excremens des yeux, estanchant le sang par sa frigidité, laquelle le rend astringent, ce dit Auicenne, si bien que le Saphir mis sur la langue, desaltere par sa frigidité. Et si Arnault de Ville-neufue, grand Philosophe, & expert Medecin, dit que le Saphir est vne pierre tres-dure, belle à l'œil, recreant la veuë, ressemblant la couleur du Ciel tres-serain, rendant l'homme fort constant, chaste, doux & humble, faisant obtenir par sa vertu, la grace des hommes, & mesmes des Rois & Princes, & pource est diëte des anciens, pierre sainte & sacree, croissant en grand nombre au sablon du Medois, & de l'Indois. Isidore dit que le Saphir repercute le mauuais air de celui qui le porte en temps pestilentieux, & qu'il en y a de couleur rouge, & de couleur d'azur, & que

celuy qui est de couleur d'azur, comme sont tous les Saphirs que nous auons aujourd'huy, s'appelle Saphir malle. Nostre homme d'Eglise disoit, en continuant à defendre ceux de son ordre, qu'ils portoient la Turquoise (encores qu'elle ne soit diaphane & transparente) parce que portee sur soy, & qu'on tombe, elle est estimee receuoir tout le coup, se rompant en pieces, l'homme demeurant sain & saue, que si celui qui la porte deuiant malade ou en langueur, ceste pierre muera de couleur, & si deuiendra blefme, mais reuenant en santé, vous la verrez reprendre sa naïfue couleur & beauté. Que si l'Onix est pendu au col, ou porté en bague, il refrenera la paillardise : & pour ceste cause les Indiens en portent par tout, & disent qu'en ceste pierre on cognoist ceux qui sont lubriques, beaucoup de bons auteurs ayans escrit qu'il n'y a gueres de pierre, que les Latins appellent *Gemma*, qui n'endure changement, si celui, ou celle, qui la porte est lubrique, & incontinent : si bien que les paillards, adulteres, & incestueux, & autres impudiques, ne portent iamais les pierres de leurs anneaux, nettes, claires, & belles, mais au contraire, toutes obscures & fumeuses, estans vitiees par vne vapeur orde, sale, & veneneuse, procedant de l'haleine & exalation tant de l'homme que de la femme : ce qui a esté cause, que les maris les plus aduisez, entendans les secrets de Nature, & aussi les femmes les plus doctes d'esprit ont desisté de porter des pierreries, les femmes ayans descouuert l'impudicité de leurs maris, & les maris la paillardise de leurs femmes, en regardant les pierres

de leurs anneaux, & les voyans obscures & sales : ce qui se peut faire, tout ainsi que les femmes ayans leur cataminy peuuent obfusquer & esbloüir la clarté du miroüer. Quelqu'autre de la Seree va dire à nostre Ecclesiastique qu'il ne doutoit plus de la propriété, & vertu des pierres, depuis qu'il auoit expérimenté qu'en Escosse il y a vne pierre, laquelle ayant demeuré sur la paille elle l'allume & l'anflamme, & que la pierre nommée *Astrites*, distincte de macules cendrees & grises, se mouue de soy-mesme dedans le vin-aigre, & dans le vin, & ce à cause de son humeur subtil, qui est conuertie en vapeur par la force du vin-aigre : parquoy ceste vapeur cherchant à fortir, & ne le trouuant, elle pousse facilement çà & là ceste pierre qui est legere. Et ce qui m'a incité à vous rendre la raison de ceste magie naturelle, c'est pour se donner garde d'aucuns qui font bien leur profit de l'occulte propriété de ceste pierre, comme aussi faisoit Orphee, forcier & enchanteur excellent, qui vsoit d'une pierre nommée *Siderite*, de laquelle il vsoit de nuit à la chandelle, & falloit que celui qui vouloit sçauoir quelque chose par ceste sorte de diuination, fut bien purifié, & eust le visage voilé, & lors il sentoît mouuoir ceste pierre quand on en approchoit le feu, qui luy donnoit telles responses qu'il demandoit. Et possible, adioustoit-il, que la pierre *Siderite*, dont nous parlons, se mouue naturellement au feu, comme l'*Astrite* se mouue dans le vin-aigre, & font à croire à ceux qui regardent remuer ces pierres, que quelque esprit parle à eux, car quand nous ne pouuons rendre raison de quelque chose, & que la Nature se

peut cognoistre, tout incontinent nous iugeons y auoir en cela quelque diuinité, ou quelque mystere, occulte, dont on ne peut rendre raison, comme en l'Anneau de Gyges Roy des Lidiens, auquel y auoit vne pierre, qui auoit telle vertu que tournée vers luy, il voyoit tout ce qu'il vouloit, sans estre veu. Mais que direz-vous, repliqua vn de la Seree, des gens d'Eglise, qui portent des anneaux auxquels il y a des images grauees, & lesquelles ils consacrent, en opinion de s'en pouuoir seruir en quelques magies? Car i'ay leu qu'vn anneau, en la chasle duquel y auoit vne Agathe, où estoit peint Hercules suffoquant vn Lion, seruoit pour guerir les coliques passions, & que du temps de saint Chrysostome, il y auoit des Chrestiens superstitieux, qui portoient vn anneau, où estoit grauee l'effigie du grand Alexandre, estimans que telle effigie les faisoit heureux, & bien venus entre le monde, mesmes qu'il en y a qui les consacrent par mots sacrez. Ce que reprouuent Gregoire troisieme, Gelasius, & le Concile Laodicense, disans, que ces preseruatifs & phylacteres sont du diable, & des demons, les Iuifs aussi bien que les Payens, ayans creu que les demons, Empuses, Lares, Larues, Idoles nocturnes, Lutins, Lemures, Phantosmes, estoient chassés par la vertu de quelques pierres, le Poëte Dionysius appellant la pierre Iaspe, ennemie des demons, Thrasillus escriuant aussi qu'au Nil il se trouue vne pierre, qui est fort bonne pour guerir ceux qui sont vexés par les mauuais esprits, & qu'aussi tost qu'on la leur met au nez, que le diable sort: les Mages Chaldeans, sectateurs de Zoroastres, ayant fait aussi grand

cas d'une pierre qu'ils nommoient *Mmnefiris*, qu'ils disent chasser les demons terrestres, apres auoir dit quelques parolles charmees. Nostre Ecclesiastique pour louer d'auantage les pierres precieuses, qu'il aimoit sur toutes choses, principalement celles qui sont diaphanes & transparentes nous va dire, qu'il n'y auoit rien en ce monde qui fut si beau, ne qui pleust tant à la veüe, que ce que les Latins appellent *Gemma*, les yeux se delectans de choses claires, nettes, & belles, la beauté de la chose estant une proportion avec une couleur conuenable : si bien que tout ainsi que les yeux corporels prennent plaisir à la beauté corporelle, & à la lumiere sensible, en cas pareil les yeux de l'esprit prennent fort grand plaisir en leur lumiere, qui est la raison, & en leur beauté, qui est la vertu. A ceste occasion, disoit-il, Platon a escrit que si nous pouuions aussi bien veoir des yeux de l'esprit la beauté des vertus, comme nous voyons des yeux du corps la beauté corporelle de quelque chose, & sur tout de quelque pierre precieuse, que l'amour qui nous enflammeroit à beauté & vertu, seroit incroyable & tres-ardant. Que si les pierres, adioustoit-il encores, eussent esté sans vertu & efficace, Moïse n'eust pas commandé si expressément de mettre à l'acoustrement du Pontife, qu'on appelloit *Rationale*, douze pierres, & les Abissins & Ethiopiens n'eussent pas faict porter le nom à leurs Roys des pierres precieuses, que les Latins appellent *Gemma*, nommans leurs Roys Bellugian, que nous nommons (corrompans le mot) Pretegian, ce mot de Bellugian signifiant, en leur langage, une pierre qu'on

ne peut estimer, ce peuple là voulant inferer leur Roy exceller tous les autres Roys, comme ceste pierre excède toutes les autres. Ce que veut pretendre le grand Seigneur de Turquie, lequel s'estime par dessus tous les Seigneurs du monde, comme il a vn diamant, qu'il porte à son turban, qui est si demesuré qu'il excède de beaucoup de carats tous les autres de la terre. Que si on me dit, disoit nostre Chanoine, que les pierres du iourd'huy n'ont pas telle vertu & propriété qu'anciennement, ie les aßeureray qu'elles sont donc adulterees, falsifiees, & contrefaites de telle sorte qu'on y peut estre trompé, mesmes que nous trouuons que la femme d'un Empereur en achepta de verre, ce dit Coelius, Cardan aussi disant que les Italiens appellent le François lourdaut, qui se laisse tromper, achetant de luy des pierres artificielles, les bonnes se cognoissans par la veuë, par la lime, & par l'attouchement, les bonnes pierres estans plus legeres & froides que les fausses, les meilleures estans mises sur la langue ayans plus de froideur que les autres. Puis nostre Ecclesiastique nous va conter qu'il se trouuoit par escrit, que Clemens sixiesme perdit vn Carboucle de la valeur de six mille escus, de la peur d'une muraille qui tomba à Lyon au couronnement de ce Pape, dont le Duc de Bretagne, & plusieurs autres moururent, le Roy Philippes en estant offensé, & que Pyrrhus auoit vne Agathe, dedans laquelle on pouuoit voir & discerner les neuf Muses par leurs signes, aussi bien qu'Apollon avec sa lire, non par art, mais par nature. Ie me suis souuant esbahi, repliqua vn de la Serie, veu la beauté,

la splendeur, la clairté, la vertu & propriété des pierres precieuses, comme les anciens ont fait si grand cas de leurs perles & vnions, qui ne sont nullement diaphanes & transparentes, & n'ont aucune vertu & propriété, lesquelles toutesfois n'ont laissé d'estre en si grand prix & estime, que les heritiers auoient droit de retraire si elles se vendoient, comme si c'eust esté vn heritage, & estoient estimees immeubles, s'en estant trouué qui pesoient vne once. Et pour confirmer l'excellence de la perle, Plin dit qu'anciennement c'estoit le plus precieux ioyau de nature, encores difons nous en commun prouerbe d'un homme illustre, ou d'une chose belle par excellence, c'est vne perle, le grand Nagus, seigneur de cinquante Prouinces, mettant en son titre d'honneur, Iohan Belul, qui est à dire, perle precieuse, & si trouuons que Cleopatra auoit deux perles du pois d'une once, qui furent estimees cinq cens mille escus. Et Budee dit en son Epitome *de Asse*, que Plin recite auoir veu vne Dame de Rome, non point en vn solennel banquet, laquelle auoit autrefois eu à mary Caligula Empereur qui s'appelloit Lollie Pauline, qui auoit le chef, la gorge, le sein, & les mains couuertes de perles & emeraudes, ioinctes ensemble & entrelassees, qui valoyent vn milion d'escus couronnés, luy estans escheuës par succession. Mais aujourd'huy à cause de l'abondance des perles, & qu'elles ne sont pas si belles & luyfantes que les pierres precieuses, elles ne sont pas en si grand credit, ne si cheres comme autrefois, ayant en vne blanque esté mise vne perle qui pesoit demie once, enrichie de cinq grosses perles, &

neantmoins tout le benefice ne fut estimé que treze cens escus. Que les pierres precieuses diaphanes ayent plus de vertu que les perles & vnions, nous le voyons encores de ce temps, car si les femmes s'apperçoient que leurs enfans se trouuent subitement mal, elles n'ont point recours aux perles, mais parfumans d'encens leurs fils, elles leur pendent au col quelques pierres precieuses, comme vn hyacinthe, vn Saphir, vn Escarboucle, ce qu'elles font comme vn souverain remede contre le charme, l'ayant apprins de Democrite Abderite, lequel vsoit souuent de la pierre Catochitis, en la portant ou la monstrant, à fin de se garder des charmes & enforcelemens. Encores que ces pierres nous eussent fait choper, & mis hors du chemin, si fusmes-nous redressez par vn de la Serée, qui nous remit en nostre premier propos, qui estoit de parler des gens d'Eglise, qui nous conta ce qui estoit arriué à vn Cardinal, C'est que ce Cardinal estant monté sur vne mule, & cheuauchant avec le Roy Louis vnzième, rencontra des Cordeliers sur le chemin, qui alloient à vn chapitre general de leur ordre, ce Cardinal voyant ces freres mineurs montez sur des asnes, comme alors ils auoient de coustume, leur demande, où vont les asnes, beaux-peres, où vont les asnes? Qui luy respondirent, sur les mules: Monseigneur, sur les mules. Le Roy voyant que son Cardinal estoit demeuré muet comme vn poisson, luy va dire, qu'il ne se falloit iamais moquer de ce qu'on estoit taché. Vous me faictes souuenir, va dire vn autre, d'un Euesque, à propos d'asnes, qui auoit aussi vne mule bien accoustree & enharnachee

de velours rouge cramoyfi, combien que les parens & amis luy remonstroient que l'equipage de sa mule n'estoit pas decent, d'autant qu'il n'y auoit pas long temps que la mere de cest Euesque estoit morte, luy remontrant que puis que sa mere estoit morte, qu'il falloit que sa mule fust paree de noir, aussi bien que luy. Aufquels nostre Euesque respondit, il seroit bien raisonnable que ma mule portaft le dueil, si sa mere estoit morte, mais n'estant pas morte, pourquoy est-ce que sa fille sera habillee de noir? On ne pouuoit (adiouftoit-il) faire accroire à cest Euesque, que sa mule deuft porter le dueil, la mere de sa mule estant encore en vie. Nostre Ecclesiastique lors nous va conter, qu'allant en visitation, & estant en vne paroisse, il demanda à vn des paroissiens : viença, mon amy, qui est Curé de ce lieu? & que le paroissien luy auoit respondu, c'est vn chetif Gentil-homme. Puis luy ayant demandé, la cure est elle bonne? Le paroissien luy auoit dit : Elle est meilleure que le Curé. Disent-ils au moins la messe? Ils en disent plus qu'on ne veut, luy respondit ce villageois de ceste paroisse (adiouftoit nostre Ecclesiastique). Nous nous transportames à la visitation d'une Abbaye, qui estoit à la verité bien mal entretenüe, & fort ruinee, & quand i'eu dit à cest Abbé en visitant ce Monastere, vous n'entretenez pas bien vostre Abbaye, elle est toute ruinee, cest Abbé luy auoit respondu : Monsieur, ie n'ay pas fait les bresches, mais ie vous assure que ie les entretiendray bien. Le vieil compte (lequel pourtant iamais n'enuieillira) fut mis en auant, du Rustic qui repliqua à l'Archeuesque.

Si le diable emporte le Comte, que deviendra l'Archevesque ? & qu'eust dit aujourd'huy le Rustic, s'il eust veu aller les gens d'Eglise à la guerre ? Les Anciens n'ayans iamais voulu que le Pontife & l'Evesque eussent la langue, ny la main, ne la veuë, ne l'aureille maculée de sang humain, parquoy leur estoit defendu de poursuiure accusations capitales, d'en estre iuges, d'y assister, d'aller en guerre, traiter la partie de chirurgie (porte le Concile de Latran) qui vse de cauterres & d'incisions, & ce qui est en Aule Gelle & Plutarque, de toucher fer, ny venir en vn camp ou armee prestre à combattre : Pacatus appellant ceux qui soustenoient Itachius Evesque à l'encontre de Priscillianus, *Satellites non Antistites*. Et puis il va souuenir à vn autre de la rencontre que fit le Roy Louys vnzième à ceux qui vouloient annoncer vn Evesque leur parent, le Roy s'enquerant d'un homme sçauant, & de lettres, pour l'enuoyer Ambassadeur à Venize. Car quand le Roy leur eut demandé quel homme c'estoit, ils vont respondre, Sire, il est Evesque de tel lieu, Abbé d'une telle Abbaye, Seigneur de telle place, Baron de telle seigneurie. Le Roy ennuyé de ces longs tiltres, leur va dire, Là où il y a tant de tiltres, il y a bien peu de lettres. Le Roy voulant dire, que tant plus il y a de tiltres, tant moins il y a de lettres. Vn franc-à-tripe, prenant la parole, va dire : Celuy que sçauiez, qui a vendu son Abbaye, doit donc auoir beaucoup de lettres, n'ayant pas vn tiltre, & n'en diray autre chose, sinon que le trouuant vn iour en vne chambre haute, où il fumoit bien fort, ie luy dy : Monsieur, vous seriez

mieux à bas. Entendant ce que ie voulois dire, il me va respondre, qu'il auoit vn bon benefice, qui valoit bien son Abbaye, c'estoit vn benefice de ventre, qu'il ne bailleroit pas pour cinq cens fois autant, encores qu'il n'eust ne tiltre ne benefice. Mais, adiouta-il, ie vous feray vn petit compte d'un autre Abbé, qui auoit tant de tiltres qu'il n'y pouuoit auoir beaucoup de lettres, car vn iour ce beneficier prenant possession d'un benefice, on commença à dire en lisant ces qualitez & tiltres, *Abbas sancti, &c. Abbas, &c.* Et lors vn des assistans va crier, Hé ! vertu-Dieu que de bafts pour vn asne, ie croy que c'est vn asne à tous bafts. Ceux de la Seree voulans rire & du baft & de l'asne, furent empeschés par vn Drolle, lequel nous compta que ce mesme Abbé ayant bonne enuie de pouruoir son Abbaye d'un Aumosnier, au lieu de celui qui estoit decedé, demanda à ses moynes où il pourroit trouuer entre ces fols de moynes vn bon Aumosnier, quand vn second frere Iean des Entameures luy va respondre : Et pourquoy ne trouuerez-vous entre ces fols de moynes vn bon Aumosnier, aussi bien que nous auons trouué vn bon Abbé entre ces fols de moines ? Ce fut à Monsieur l'Abbé, qu'ils auoient esleu d'entr'eux, de recognoistre que pour estre Abbé, il n'estoit pas plus sage que les autres. Vous me faites souuenir, va dire vn autre, du Pape Iules *de Monte*, qui donna le chapeau de Cardinal à vn ieune enfant (qui à ceste cause fut nommé Cardinalin) lequel estoit si ieune qu'il n'y auoit pas long temps qu'il caffoit encores sa coque pour esclorre ; sans estre de maison, ne d'esprit, ne de sçauoir, bref, n'ayant

rien en luy qui méritaſt le chapeau. Les Cardinaux ne trouuans pas bon cela, dirent au Pape, que tout ce qui eſtoit requis pour eſtre mis en telle & ſi grande dignité, manquoit en ce Cardinalin. Le Pape lors leur replique : Et vous autres, quelle ſageſſe, quelle vertu, quel ſçauoir, quelle bonté & eſprit, bref, qu'auiez-vous trouué en moy pour m'auoir fait Pape ? Les Cardinaux lors ſe prenans au bout du nez, ne parlerent plus du Cardinalin. Laiffant le Pape & ſon Cardinalin, ils ſe remettent encores à leur Abbé, & vont compter que durant les grands iours derniers tenus à Poiſtiers, ceſt Abbé eut affaire à Meſſieurs du Parlement, pour quelque procez qu'il auoit pardeuant eux. Or eſtant bien ſuiuy & habillé en Prelat, les Huiffiers luy veulent bailler place, & tout ſur l'heure Monſieur le Preſident ſe leue pour aller au Conſeil, & les Conſeillers auſſi. Lors noſtre Abbé penſant qu'ils ſe leuaſſent pour luy faire honneur & place, leur va dire tout haut, Meſſieurs, ne bougez s'il vous plaift de vos places, ie ſeray bien icy, il y a aſſez de place pour moy. Meſſieurs ſe prirent à rire, & iugerent que ceſt Abbé n'auoit pas beaucoup hanté la plaidoyrie, & ne l'en eſtimerent pas moins : n'eſtant gueres beau de voir vn homme d'Egliſe eſtre grand chiquaneur, & ne bouger du Palais. Il n'y auoit perſonne en ceſte Seree, qui n'eut des comptes à faire des Miniſtres de l'Egliſe, à l'imitation des preſcheurs, qui ſont leurs comptes ordinaires de la nonchalance, & du peu de ſçauoir de la plus part de nos Eccleſiaſtiques, & ce le plus ſouuent, pour n'eſtre veus tels, mais ce qui eſt trouué bon en general, ne ſe

trouue pas bon aucunesfois en particulier, ce qui les faisoit taire, & aussi que la reuerence & honneur, que ceux de la Seree portoient à nostre Chanoine, les rendoit muets, de peur de luy desplaire. Dequoy nostre Chanoine s'apperceuant, & pour nous inciter à paracheuer la Seree du subiect encommencé, va faire luy mesme deux ou trois comptes de quelques Ecclesiastiques ; Messieurs, commença-il à dire, vous ne vous scandaliserez point si nous descouurons quelques ignorances & maluerfations des gens d'Eglise, si vous considererez quelle difference il y a des Ecclesiastiques de ce temps à ceux du temps passé, s'estant trouué en l'Eglise primitiue plusieurs personnes de grande sainteté, qui n'ont voulu estre Prestres, ne se fians en leur conscience pour vn si grand mistere tel qu'est cestuy-cy, & se sont coupez les doigts pour estre plus asseurez de n'estre point Prestres. Le premier de mes comptes (disoit-il) c'est d'un Ecclesiastique, qui demanda à vn Predicateur qui auoit presché tout le Careme, quelle matiere il auoit traittee en iceluy, lequel luy ayant respondu qu'il auoit interpreté Genese, cest homme d'Eglise luy va dire : Voila qui va bien, Dieu vous face la grace de conuertir ces meschans heretiques. Le second compte que fit nostre Chanoine, fut du mesme Ecclesiastique, lequel voyant vn tableau du Decalogue, où on peint communement Moyse avec vne grande barbe grise, & au deffous Exod. xx. estimant qu'Exod. fut le nom, & que xx. fut la remarque de son aage, va reprendre le peintre d'auoir pourtrait Exod. si vieux, n'ayant encores que vingt ans. Le tiers compte fut du

mesme Ecclesiastique, lequel voulant bastir à vn sien benefice, s'en alla chez vn Libraire pour auoir des liures d'Architecture, qui luy apporta vn petit liuret, intitulé *Fundamentum Logices*, l'ayant veu, il va dire au Libraire, aussi sçauant que luy, que c'estoit ce qu'il demandoit, & que le principal d'vn logis estoit le fondement. Or ayant enuie d'auoir d'autres liures d'architecture, qui apprenent à bastir, regarde où estoit imprimé ce liure, à fin d'en acheter, traitans de mesme matiere. Voyant que c'estoit à Paris *Apud geminas cyppas*, demande à son Libraire quelle enseigne c'estoit, pour la trouuer à Paris, mais ne le sçachant, vn Regent de college le va asseurer, que *Apud geminas cyppas*, valoit autant à dire en bon François, que si on disoit, Aux deux boules. Lors ce beneficier va respondre, Je le croy bien, car quand on veut bouler, & iouer à la longue boule, auant que la ietter, on fait cinq ou six pas. Le Regent ne se pouuant tenir de rire de la subtilité de cest Abbé, l'accompagne iusques à sa maison, où par les chemins il auise vn beau logis tout neuf, demandant au maistre maçon, apres l'auoir visité dedans & dehors, si ceste maison auoit esté faicte en la ville, & qu'il en voudroit bien auoir vne pareille. Ce dernier compte acheué, vn entre les autres, ayant laissé rire ceux qui ne sçauoient point ceste rencontre, si la maison estoit faicte en ceste ville, commença à nous demander, si vn Curé fit bien de ne vouloir pas prier pour la santé d'vn sien parroissien, qui l'auoit enuoyé querir pour prier Dieu qu'il le remist en santé? Car le Curé luy ayant demandé en quel temps il estoit meilleur Chrestien, ou en santé, ou en maladie,

& le malade luy aiant respondu que c'estoit quand Dieu le visitoit. Il vaut donc mieux, repliqua son Curé, que tu demeures ainsi, à fin que tu sois plus homme de bien. Puis nous va compter comme vn Predicateur ces iours passez fut appointé par ceux d'une ville, à cent escus, pour y prescher tout le Careme, & que tout le peuple du commencement se contentoit fort bien de ses sermons, estant sçauant & eloquent ce qui se peut. Mais avec le temps on s'apperceut que sa vie ne respondoit point à sa doctrine, & à ce qu'il preschoit, & que ce sont deux choses de dire, & de faire. A ceste cause la ville deputa quelques vns, pour remontrer à ce Predicateur, le scandale qu'il faisoit de ne viure comme il enseignoit, & que sa vie faisoit beaucoup plus de mal & de scandale que celle d'une personne priuee : car combien, luy disoient les deputez de la ville, qu'enuers Dieu les vices ne soient point plus grands aux pasteurs & ministres de l'Eglise, qu'aux autres : si est-ce que leur office & dignité, faict que leurs pechez sont plus scandaleux, manifestes & remarquez, qu'aux personnes priuees, aussi qu'il est plus aisé de dire que de faire, & que la vie deuoit prescher la premiere, attirant plus de monde à bien viure que la doctrine, comme le chef de guerre, qui accompagne ses parolles avec l'effect, esmeut plus les soldats à bien faire. Ce Prescheur, ayant le tout entendu par les commis de la ville, & comme ils se contentoient fort bien de ses predications, mais non pas de ses actions & de sa vie, leur va dire, Vous me donnez cent escus pour vous prescher & admonester, mais si vous m'en donniez

deux fois autant, ie ne ferois pas ce que ie vous dis & presche. Lors ces deputez noterent bien ce que dit Lacide Philosophe, qu'autrement viuons-nous en la maison, que nous ne disputons aux escholes, arrestans entr'eux qu'à l'aduenir ils feroient soucieux de se pouruoir d'un prescheur qui auroit la vie conioincte avec la doctrine & le sçauoir. Vne fesse-tondue, alors va dire à ceux de la Serie : N'espargnons pas ces prescheurs, aussi bien mesdisent-ils, & parlent de tout le monde, & qui aimeroit, disoit-il, ceux qui reprennent & blasment nos actions ? Nostre Chanoine, pour monstrier qu'il ne trouuoit pas bon, ne la vie ne l'ignorance d'aucuns de son estat, nous va reciter qu'il n'y auoit pas long temps qu'en sortant d'une congregation d'Vniuersité, il auoit trouué vn Prestre de son Eglise, lequel luy auoit conté que le Recteur, qui auoit harangué, estoit vn fort sçauant & habille homme, & que luy ayant demandé comme il auoit nom, il luy auoit respondu, qu'il auoit nom monsieur Viuat. Moy, disoit nostre Chanoine, sçachant bien le nom du Recteur, ie me doutay bien qu'après son oraison les Escholiers auoient crié *Viuat, Viuat*, comme ils ont de coustume. Toutesfois ie ne peu m'empescher de rire, & de luy demander qu'auoit dit ce monsieur Viuat. Il a bien parlé, me respondit-il, aux Medecins & Chirurgiens, & qu'aussi il n'estoit point Huguenot, ayant parlé plusieurs fois de saint Thomas. Lors ie me prins du tout à rire, adioustoit nostre Chanoine, sçachant que ce Recteur auoit parlé des Medes & Syracusains, & auoit par plusieurs fois vsé en sa harangue du mot de *Symptoma*. Et vrayement,

repliqua quelqu'un, les Pasteurs, Curez & Prestres doiuent pour le moins estre instruits en la langue Latine, puis que l'Eglise Chrestienne Occidentale se sert du Latin, comme les Chrestiens Orientaux du Syrien, les Abissins & Ethiopiens du Caldaïque, les Iuifs de l'Hebrieu, les Mathematiques de l'Arabique. A propos, va repliquer vn de la Seree, que tous les gens d'Eglise n'entendent pas le Latin, & qu'il se trouue de grands clerics en François, qui ne font qu'afnes en Latin, escoutez qu'il arriua du temps que les Polonois vindrent en France, où passants leur chemin pour aller en Cour, vont faire la reuerence à vn Prelat, avec vne petite harangue Latine, car ils ne sçauoient point parler François. Ce monsieur le Prelat ne leur dit rien : mais seulement leur fait signe de la teste & des mains. Parquoy estant repris de ses gens de ce qu'il ne leur auoit rien dit ne respondu, il leur va dire : Sçaez-vous pas bien que ie ne parle ni n'entens le langage Polonois ? Lors ses seruiteurs repliquerent à leur maistre ; Comment, Monsieur, ces Polonois parloient Latin. Que ne me le disiez-vous ? leur va dire ce Prelat, i'eusse respondu de mesme. Vn de la Seree, craignant que de force de rire nostre Chanoine ne vint à mourir, laissant l'ignorance des gens d'Eglise, lesquels vous diriez auoir fait vœu d'ignorance comme de chasteté, nous va reciter le bon zele du Curé de sa parroisse, encores qu'il ne soit des plus sçauans, lequel il va descrire ainsi. Il n'y a celuy d'entre nous, qui n'ait ouy chanter la passion le iour du Vendredy saint, là où tous ceux qui chantent la passion disent d'une voix basse & douce ce

que dit Iesus Christ aux Iuifs : & ce que dirent les Iuifs, est chanté bien plus haut par le Prestre ou Diacre, pour demonstrier que la parole de Dieu est humble, douce, simple, & veritable, laquelle ne demande aucune vehemence pour son approbation. Mais le Curé de nostre parroisse, disoit-il, fait tout le contraire, & quand on luy demanda, pourquoy en chantant la passion, il faisoit nostre Seigneur parler plus haut que les Iuifs, au contraire de toutes les autres parroisses, il respond, que quelque part où il seroit, il n'endureroit iamais qu'un autre parlât plus haut que son maistre. Ayant acheué ce conte, celuy qui l'auoit fait, va adiouster que le bon zele de la bonne vie de ce Curé, ne peut empescher ses parroissiens de rire durant la Messe, à un iour de Dimanche qu'il proclamoit des bancs à son profne : & voicy comment. Un pere, disoit-il, ayant promis & fiancé sa fille à un de ses voisins, fait escrire à un clerc de village, à fin de faire proclamer les bancs à sa parroisse, Mariage est accordé entre Pierre Boisson, & la fille de chez nous, tous deux parroissiens de ceans, &c. Le Curé à qui on auoit apporté le breuet durant sa messe, le prenant le va lire comme on luy auoit apporté, & comme il le trouua escrit en son memoire, Mariage est accordé entre Pierre Boisson, & la fille de chez nous. Ce qui fit rire tous les parroissiens, & le Curé aussi, qui leur va dire que quand il auroit des filles à marier, qu'il ne parleroit pas si haut. Voila comment les hommes, disoit celuy qui auoit fait le conte, doiuent bien regarder à ce qu'ils disent, principalement en public, parce que le peuple

estant enclin à se mocquer & rire d'autrui, bien souuent interprete leur dire en mauuaise part, encores qu'ils n'y pensent pas. Je vous prie, va dire vn autre, d'entendre la responce que fit vn Curé à vn Gentil-homme son parroissien, lequel accusoit son Pasteur de n'estre pas beaucoup deuotieux. Car vn iour ce Gentil-homme prie son Curé de luy dire vne Messe à son intention. Or il arriua qu'un autre Prestre commença à dire sa Messe en mesme temps que le Curé : mais le Curé qui chantoit pour le Gentil-homme, eut deux fois plustost faict & acheué sa Messe que luy, dont le Gentil-homme s'en scandalisant, va dire au Curé qu'il n'auoit pas si grande deuotion que l'autre Prestre, qui n'estoit encores qu'à la moitié de sa Messe. Le Curé, lors luy va respondre, le le croy bien, monsieur, mais sçauiez-vous pas bien que les chevaux vont plustost que les asnes ? Les Ecclesiastiques, repliqua lors vn de la Seree, & principalement les prescheurs sont le plus souuent contrains de dire & controuuer quelques fornettes, tant pour auoir des auditeurs, que pour les esmouuoir à leur donner quelque chose, la charité estant fort refroidie. Que si me voulez escouter, ie vous en diray deux ou trois de leurs rencontres. La premiere est, du prescheur de ce Carefme, lequel voyant qu'on ne luy donnoit rien, nous va dire en vn de ses sermons, que le diable avec son foudre estoit tombé en l'Eglise où il estoit, & que ce diable ne sçachant où se mettre & ranger, tant à cause de l'eau beniste, des autels, que des croix & bannieres, qui estoient en ceste Eglise, s'estoit fourré en sa bourse, pource que là il n'y auoit

croix ne bannière, tout étant allé en procession. Les auditeurs sçachans bien ce qu'il vouloit dire, luy remplirent sa bourse de croix, à fin que le diable avec son foudre n'y tombast plus. La seconde rencontre des prescheurs, adiousta celuy qui auoit faict la premiere, c'est d'un predicateur lequel voyant que ses sermons n'estoient gueres frequentez, & par consequent qu'il ne gaignoit pas beaucoup, va dire un iour à ses auditeurs, que le diable auoit la nuit passée parlé à luy, & que si le lendemain on vouloit se trouuer à son sermon, il leur diroit des choses esmerueillables & espouuantables, & leur conteroit tout ce que le diable luy auoit dit, & leur en donneroit de si bonnes enseignes que personne n'en douteroit. Cela diuulgué par toute la ville, vous ne sçauriez croire le peuple qui se trouua le lendemain à sa predication, mesmes de ceux qui n'auoient bougé de la chambre & du liect il y auoit un an, s'y firent porter. Ce prescheur voyant si grand nombre de peuple là assemblé, leur va dire, Messieurs c'est grand cas, quand ie vous ay parlé tous ces iours de Dieu, & de ce qu'il a faict pour nous, vous n'en auez tenu conte, & maintenant vous voulez bien sçauoir ce que le diable m'a dict & reuelé, aimans mieux ouyr parler du diable que de Dieu. Ainsi tout le peuple s'en retourna de ce sermon tout confus, & sans sçauoir rien du diable autre chose, ne du prescheur. Mais les auditeurs iugeans en eux-mesmes que ce predicateur deuoit estre quelque homme d'esprit & accord, il s'en trouua un entre les autres, qui luy enuoya un bulletin en sa chaire, un iour qu'il preschoit, par lequel breuet il prioit ce prescheur

de l'asseurer en sa conscience d'un doute qu'il auoit, si les escargots estoient chair ou poisson, & s'il en pouuoit manger en Carefme sans offenser Dieu. Ce prescheur pensant en luy-mesme que cestuy-cy deuoit estre quelque bon compaignon, qui vouloit estre asseuré de sa conscience, ayant leu ce breuet à ses auditeurs tout haut, va dire : Quiconque soit qui m'ait enuoyé ce billet, & doute si les escargots sont chair ou poisson, & en veut auoir mon aduis, qu'il s'asseure que c'est du poisson, & que ce n'est point de la chair, & qu'il en peut manger en Carefme sans scrupule & en liberté de conscience, mais ie luy conseille qu'il se donne garde des cornes. Ceux de la Seree voulans rire de ce conte, furent empeschez par celuy qui l'auoit fait, continuant à conter que ce frere prescheur fut puny de ceste raillerie, ainsi que ie vous conteray. Vous sçauiez, commença-il à dire, que les troubles ont esté cause que plusieurs parroisses sont demeurees sans pasteur & sans doctrine, & que les parroissiens, pour la plus part, viuoient sans religion. Parquoy la guerre estant vn peu assoupie, il fut aduisé par l'Euesque & Diocesain, qu'on enuoyeroit aux lieux les plus reculez quelques Ecclesiastiques & gens sçauans, pour les remettre en leur premiere deuotion & creance. Entre autres fut delegué vn predicateur qui leur disoit qu'on se donnaist garde des cornes en mangeant des escargots, & en allant de lieu en lieu fit conuoquer en vne Eglise, commise à sa visite, tous les parroissiens d'icelle, ausquels en cathechisant il faisoit dire leur creance, leur *Pater noster*, & *Aue Maria*, & sur la fin leur faisoit dire & apprenoit leur *Confiteor*.

Or ces parroissiens en disant, *Mea culpa Deus*, ne frappans point leurs poitrines, comme c'est la coustume, il les aduertit de ce qu'ils devoient faire, & en battant luy-mesmes sa poitrine leur disoit, quand vous direz, *Mea culpa, Deus*, frappez tous là, comme vous voyez que ie fay. Ce qu'ils firent, car disans tous ensemble leur *Confiteor*, quand ce fut à dire, *Mea culpa, Deus*, qu'on dit par trois fois, ils vont aussi par trois fois frapper sur l'estomach de leur catéchiseur, l'un apres l'autre, selon qu'il leur auoit commandé de frapper tous là où il frappoit, sans considerer que c'estoit leur poitrine qu'ils deuoyent battre, laquelle auoit fait le mal, & non pas la sienne, tant ils estoient deuenus grossiers par discontinuation de ne dire leur *Confiteor*. Il se faisoit tard, & si chacun craignoit de scandalizer les Ecclesiastiques, parquoy en se voulant retirer, il fut arresté par vn de la Seriee, lequel à propos de ce frere prescheur, nous va conter qu'il se trouua en la maison d'une sienne parente, en laquelle icelle estant fort malade, il se trouua vn Iacobin & vn Medecin, l'un voulant medeciner l'ame, l'autre le corps. Or est-il, que ceste malade ne pouuant gueres bien parler, ne pouuoit aussi estre bien entendue de son confesseur, qui va dire au Medecin, Monsieur, ne sçauriez-vous la faire parler vn peu mieux, & plus distinctement, à fin qu'elle puisse faire entendre sa volonté, & ce qu'elle a sur sa conscience? Le Medecin, sans penser en mal, ne considerer que son confesseur là present estoit Iacobin, luy va dire, Monsieur nostre maistre, il est bien difficile de la pouoir faire parler autrement, car elle a dans la gorge

des gros Jacobins qui l'empeschent de pouvoir parler. Ayant ce Medecin, qui estoit de la pretendue Religion, acheué de dire cela, il commence à s'excuser enuers ce frere prescheur, en luy disant qu'il ne print point cela en mauuaise part, & qu'il ne l'auoit pas dit pour l'offenser & fascher. Le Jacobin luy respond, qu'il n'y auoit rien qui meritaist excuse, & que quant à eux, ils appelloient ces flegmes qu'on crache, des gros corde-liers. De peur d'entrer en ces comptes plus auant, il fut deliberé que chacun se retireroit en sa maison, de peur d'estre prins pour ceux que nous ne sommes pas.





TRENTE-QVATRIESME SEREE.

Des fols, plaisans, ydiots, & badins.

ON sçait assez que durant les emotions ciuiles, qui ont couppé les nerfs & ligamens de l'humaine & commune societé, vne des principales choses que faisoient les habitans des villes, c'estoit de se donner garde qu'on ne les surprint. Et pour ce faire, vn chacun de nostre ville alloit aux gardes des portes, qui leur arriuoient par fort. Et estans là, c'estoit de s'enquerir quelles nouvelles couroient, pour sçauoir qu'on pouuoit attendre de ces troubles. Et encores qu'on ne fust point de garde ce iour là, tout le monde estant de loisir, on ne laissoit de s'y trouuer, pour le plus souvent y apprendre des menteries, d'autant que les passans s'accommodoient selon l'humeur de ceux à qui il falloit respondre, ayans en recommandation de ne dire iamais chose qui despleust aux gardes, ne voulans que passer

chemin, sans qu'on sceust quel party ils tenoient. Que si quelques vns, qui auoient esté ce iour là à la garde, se trouuoient en vne de nos Serees, d'abordee il falloit sçauoir ce qu'ils y auoient appris. Le tout estant mis sur le bureau, chacun selon son humeur, se formoit sa bonne ou mauuaise fortune, la pensant veritable, tant plus elle luy plaifoit. Que si le François, estant en paix, est fort curieux de nouuelles, que fera-il durant les guerres ciuiles, où chacun a interest? Le François, ny en paix, ny en guerre, ne gardant nullement la loy des Atheniens, par laquelle il estoit defendu à toute personne d'oser enquerir aucun estranger de nouveau venu en leur cité, dont il venoit, quel il estoit, ny que c'est qu'il demandoit, sur peine d'estre banny. Et faisoient cela, pour defendre aux hommes le vice de curiosité, lequel est tousiours prompt de vouloir espier les affaires d'autrui, ne regardant point aux siennes. Cesar remarque des lors en nostre nation ce vice, qui y est encore, d'arrester les passans que nous rencontrons en chemin, & les forcer de nous dire qui ils sont, & de prendre à iniure & occasion de querelle, s'ils refurent de nous respondre. Or en ceste Seree se trouua vn meffere Panthaleon, lequel auoit esté ce iour intendant à vne porte, & superintendant la nuit en vne tour & portail, qui nous va faire le compte du plaisir que leur auoit donné vn plaissant Sybilot, lequel s'estoit presenté ce iour là à la porte pour y entrer. Ce qui resioüit la Seree de telle sorte qu'il n'y fut rien dit qui ne sentist sa folie, loing ou pres. Et à la verité, vous diriez que nature a enuie de s'esbatre, quand elle se met à faire de telles

pièces d'hommes qu'il s'en trouue, & qu'elle nous veut bailler du paffetemps, & nous faire rire. Nostre Panthaleon commença ainfi : A ceste après disnee, il s'est présenté à nostre porte vn vray franc-à-tripe, pour y entrer, ie luy demande comme il s'appelloit, en riant il me va dire, qu'il ne s'appelloit point, mais bien qu'on le nommoit Gredendan : Puis ie luy demande dont il venoit, il me respond, qu'il venoit de Paris, quel bruit il y auoit, il m'a dit, qu'il n'y auoit nul bruit, en estant bougé si matin qu'il n'y auoit personne leué, & puis recita ces deux vers, que depuis i'ay veu en Lipsius :

Defierant latrare canes, vrbésque filebant.

Omnia noctis erant placida composita quiete.

Aucuns oyans ceste responce, disoit nostre Panthaleon, ne furent pas d'aduis de le laisser entrer, l'accusant d'estre vn espion, puis qu'il sçauoit parler Latin, les autres ne s'en faisoient que rire, & le laisserent là, comme estant assez trauaillé de sa propre folie, disans qu'on peut aussi bien estre fol en Latin qu'en François. Ce zany icy voiant qu'on le faisoit là trop attendre, nous va dire, que veritablement il venoit de Paris, mais qu'il ne leur en pouuoit pas dire grande chose n'ayant peu voir la ville à cause des maisons, & aussi qu'ils s'y mouroient si fort, que de cent boutiques fermées on n'en trouuoit pas vne ouuerte. Les gardes lors eurent grand' enuie de luy bailler du roux de billy, dont les lardons sont de bois, & le faire crocheteur. Mais ce

zany ayant autrefois esté en ceste ville, de bonne fortune aduifa son hôte, qui estoit de garde avec nous, auquel il va dire Hé ! Monsieur de ceans, ie vous prie me laisser entrer & ie vous diray des nouuelles, c'est qu'il y a force Reistres leuez, & qu'ils sont bien dix mil cheuaux bien montez. Son hôte, que ce sibilot appelloit tousiours Monsieur de ceans, encores qu'il fust hors la ville, luy va demander s'il n'estoit point Huguenot, il luy respond, ie voy bien à ceste heure que vous vous moquez de moy, sçauiez vous pas bien qu'il n'en est pas le temps ? Si ie vous ay dit, qu'il y a des Reistres leuez, pensez-vous qu'ils soyent à ceste heure icy encores au liêt ? Lors il fut delibéré qu'aucuns de la garde le conduiroient en vne hostellerie, & feroient commandement à son hôte d'auoir esgard sur luy. Que s'il eust esté à Tollette, disoit nostre Panthaleon, qui nous contoit des nouuelles de la porte, on l'eust enuoyé au lieu public & Hospital, où sont logez les infensez, estant ce plaissant digne d'estre receu à la feste & confrairie des fols, qu'on appelloit *Quirinalia*. Si les fols sont compris avec les infensez, repliqua quelqu'un de la Serée, & il y en ait autant en Espagne comme en ce païs, il faut bien que cest Hospital soit bien renté, pour les nourrir, & bien grand, pour les loger. Il luy fut respondu, qu'il y auoit bien plus de fols & d'infensez en Espagne que non pas en ce païs, si nous voulons croire Monsieur Bodin, lequel dit en sa Methode, que les Meridionaux deuiennent plustost fols & furieux que les Septentrionaux, à ceste cause (dit-il) vous trouuerrez toute l'Afrique garnie

de maisons dotees pour receuoir les fols & infensez, & mesmes en Italie vers la Pouille, Calabre & Naples, où l'air est chaud, il se trouue des Monasteres, où les Moniaques & fols qu'ils nomment *Mati du Cadon*, sont referrez & enfermez, là où en la basse Allemagne, il n'y en a quasi point, & s'il y en a, leur folie ne procede pas de cholere, mais du sang, & ceux-cy sont ioyeux, ne faisant que sauter & danser, que s'ils entendent des instruments, qui les incitent à danser, ils danseront iusques à ce qu'ils soient contraincts de se reposer, & se guerissent ainsi, & appellent les Allemans ceste folie & fureur, le mal de saint Vitus. Si est-ce (repliqua vn autre) qu'on a basti à Paris vne maison pour ces pauures gens, car il y a escrit au dessus de la porte, Pour les pauures de sens. Mais ie ne sçay si tous y pourront loger, d'autant qu'on dit en Latin, & est bien vray en François, *Stultorum numerus est infinitus*, si qu'aucuns ont dit, que si tous les fols portoient marotte, qu'on ne sçait pas de quel bois on se chaufferoit, parce qu'il y a au monde beaucoup de fols, qui ne le pensent pas estre, la folie se diuersifiant selon que l'humeur est chaud ou froid. Que tout le monde soit fol, adioustoit-il, Aristote dit, que nul sage est menteur, l'escriture dit, tout homme est menteur, donc nul homme est sage. Diogene dit que celuy est fol qui ne se contente, tout le monde est donc fol, parce que nul n'est content de sa fortune. Le prouerbe dit-il pas, que qui ne fait les folies en ieunesse, les fait en vieillesse ? Il est donc necessaire, que nous soyons tous fols, ou en vn temps, ou en l'autre. Et faut dire que le monde est sans hom-

mes sages, lesquels font morts petit à petit, les fols ne font iamais morts, ils ont tousiours vescu & croissent tous les iours. Il feroit donc bon, adiouta il, puis qu'il y a tant de fols, & si grande diuersité de folie, d'auoir des medecins pour discerner l'humeur qui peche à fin de le corriger, comme il y en auoit vn à Milan, qui n'estoit medecin que des fols, & voicy comme il les guerissoit. Il les mettoit dans vn lac tous nuds, & les attachans à vn poteau, les laissoit là endurer l'eau & la faim, selon qu'il les voyoit hors du sens, & iusques à ce qu'on recogneust quelque amendement: vous asseurant qu'il auoit grand' presse, n'y ayant gueres personne qui n'ait quelque humeur. Qu'il y ait beaucoup de fols, adioutoit-il, cela le demonstre de ce qu'on dit qu'il y a vne folie enuoyee du Ciel, laquelle inspire les Sybilles, les deuins & vaticinateurs, & les Poëtes. Socrate appelle ceste folie *Enthusiasmum*, les nostres l'appellent aucunesfois faueur diuine, aucunesfois folies, de là vient qu'on appelle les Poëtes fols, & les Sybilles foles, comme il se trouue en Virgile,

*Insanam vatem aspicias, quæ rupe sub ima
Fata canit.*

Combien de fois, nous demandoit-il, estans tous seuls en vos chambres, auez-vous marché au beau milieu des carreaux, craignans de mettre le pied ailleurs? Vous asseurant que ceux qui sont estimez sages, font le plus souuent leurs folies en secret, & ceux qui font

recogneus pour fols, la manifestent, estant vne grande sagesse à vn homme (encores qu'il soit fol) de contrefaire le sage : & pour vous monstrier, adioustoit-il, qu'il n'y a pas beaucoup de sages, qui soient sages, comme les Perles appellent leurs Mages, les Grecs leurs Philosophes, les Indiens leurs Gymnosophistes, c'est à dire, les sages nuds, ceux de Calecuth leurs Brachmanes, les Egyptiens leurs Prestres, les Cabalistes leurs Prophetes, les Gaulois leurs Druydes, les Turcs leurs Calloiers, c'est à dire gens de bien, sacrez. Escoutez ce que dit monsieur Bodin, qu'en toute la Grece on ne peust iamais trouuer que sept sages, encores il y a doute s'ils l'estoient : car comme il dit, s'ils estoient sages à leur iugement, ils ne l'estoient pas, & n'y a homme qui soit réputé sage, parce qu'il se nomme luy-mesme sage, & dit qu'il l'est, le premier trait de folie estant de s'estimer sage. Que si vous dictes que ces sept sages estoient sages au iugement du peuple, encores moins, dit Bodin, d'autant qu'il faut que vn sage iuge soit si vn autre l'est : or tout le peuple n'estoit pas sage, car il n'y en auoit que sept en toute la Grece. Que si aujourd'huy tout le monde est sage, & qu'on ne trouue gueres de fols & ignorans, c'est parce que tous sont les sages & Philosophes. Si cela est vray (repliqua vne Fesse tonduë) qu'il faut qu'un sage soit iuge si vn autre l'est, il sera bien difficile de trouuer vn medecin pour les guerir, d'autant qu'il faut cognoistre la maladie deuant qu'on puisse bien remedier, or pour la recognoistre il faudroit trouuer des medecins sages, pour sçauoir ceux qui sont malades de folie. Et ie croy, disoit-il, que c'est vne des

principales causes pourquoy les fols ne trouuent point de guerison : & auffi que les medecins ne veulent toucher à ceste maladie , de peur qu'on leur die, *Medice cura teipsum*. Et de fait, vous ne voyez point qu'on guerisse les fols avec ius de mauues, comme les anciens Romains faisoient, en le prenant tiede, ou avec l'helebore blanc, comme les Grecs, lequel purge par dessus, nageant par sa substance au ventricule, encores qu'il soit beaucoup plus moleste & dangereux que le noir, dont vsoyent les Arabes, qui purge par le bas. Que si l'helebore guerissoit aujourd'huy les fols, ie m'assure, adioustoit-il, qu'il seroit bien cher : estant la maladie si commune, & si enracinee en nos cerueaux, qu'il en faudroit prendre vne bonne doze, qui voudroit guerir. Et parce que ce medicament est tenu pour l'un des plus forts, & qui subuertit plus l'estomach & ventricule, ie voudrois, en payant, que les medecins en fissent l'espreuue, auant que le remettre en son premier vsage, & possible qu'il seroit double profit. Il ne faut donc pas s'esmerueiller (repliqua vn de la Seree) si la cure de folie est en ce temps difficile, puis qu'on n'vse plus du vray remede, qui est l'helebore, la melancholie ne se pouuant tirer du corps qu'avec difficulté : dont le plus souuent procedent les passions d'esprit, qui ne sont aisees à appaiser. Et d'autant (adioustoit-il) que le melancholic, qui est nommé en Latin *imaginofus*, c'est à dire fantasque, est plus sage que le sanguin, ou autre, s'il deuiant furieux & insensé, sa furie & folie fera fort fascheuse à guerir, la melancholie ne se maniant pas facilement. Mais repliqua quelqu'un, qui vous

a di& que le melancholic soit le plus sage de toutes les autres complexions, estant froid & sec, veu que Cardan dit que l'homme est l'animal le plus sage de tous, parce qu'il est chaud & humide, tout au contraire ? Il luy fut respondu, que l'Elephant, qu'on dit auoir le sang froid & melancholic, estoit le plus sage de toutes les autres bestes, la secheresse & la froideur causans le bon esprit : ce qui se prouue, parce que le melancholic, qui est froid & sec, est le plus spirituel de toutes les autres complexions : dont il aduient que les hommes sont volontiers plus sages que les femmes, & les gens vieux que les enfans, & des enfans, ceux qui sont secs de nature, ont plus d'esprit que les mollets, mais aussi ces grands esprits ne sont de duree pour viure longuement, parce qu'en tels corps n'y a grande humidité, qui cause la longue vie : les actions principales de l'esprit remuant, & fort vif, dessechant le corps, & le corps desseché aiguissant l'esprit, mais ce n'est pour durer long temps : car tant plus que nostre corps desseche, tant plus nous sommes prests de nostre fin, comme l'enfant tant plus il naist sec, plustost il est vieux. Et outre, adiouta-il, que ces grands esprits & bonnes memoires ne vivent gueres, avec cela, ils ont le plus souuent le iugement, la raison & le discours plus court que ceux qui ne sont pas si spirituels, & voicy la raison. Vous sçavez que pour comprendre bien, il faut de la mollesse au cerueau, mais pour le retenir, la fermeté y est requise, qui se fait par secheresse. Or les excellentes memoires & promptes conceptions, ce sont intemperatures du cerueau, l'une trop molle, l'autre trop seiche,

qui ne sont pas tant louables : car l'esprit fera bon, s'il est bien temperé, étant la prudence la principale action de l'homme temperé : l'homme temperé ayant toutes ses facultez moderees, & nulle excessiue, & ayant plus de iugement & de raison, encores qu'il ait l'esprit vn peu grossier, que celuy qui a beaucoup d'esprit, ayant la memoire & la conception bonne. Je ne sçay, va dire vn autre, où i'en suis, ie n'entens pas cela, ie ne puis mordre où ie ne mets les dents, ne sçachans qui ie dois estimer sage & de bon esprit, & le separer du lourdaut, du grossier, & du fol : & est vne chose bien difficile d'en iuger. Ce qu'a monstre celuy qui a fait la langue Italianisee, quand il ne sçait où mettre Brusquet le trouuant aussi sage que ceux qui le prenoient pour vn bouffon, qui fait dire à l'auteur de ce liure, que Brusquet n'estoit pas si fol qu'on le faisoit. Et laissant tout plein de bons tours qu'il a faits, pour estre trop communs, ie vous en diray vn qui vous fera possible rire. C'est d'un Conseiller du Parlement de Paris, lequel ayant diné aux faux-bourgs, où Brusquet tenoit sa poste, s'adresse à luy, le priant de luy prester vn de ses cheuaux avec vne houffe, pour le conduire seulement iusques au Palais, à cause qu'il se plaignoit bien fort. Brusquet ayant perdu vn procès en la Cour, luy baille le meilleur de ses cheuaux de poste : Le Conseiller étant monté dessus, ayant sa grande robe, Brusquet fait fortir son postillon, lequel commença à corner & à poster, & le cheual du Conseiller après, si bien qu'il fut impossible à ce Monsieur d'arrester son cheual qu'il ne fust à la prochaine poste : & ie vous

laisse à penser si Brusquet rioit à son retour, quand il le veid retourner tout à pied, & tout fangeux. Vne autrefois, fut-il adiousté, Brusquet sçachant qu'une grande Dame deuoit venir pour veoir sa belle femme, il luy fit à croire que ceste Dame estoit sourde, & à la Dame que sa femme oyoit fort dur. Et Dieu sçait le plaisir qu'il prenoit de les veoir crier si haut à l'enuy l'une de l'autre. A l'autre fois, quelqu'un se plaignoit à Brusquet qu'il l'auoit mal monté, luy ayant baillé un cheual, qui en courant la poste s'estoit rompu le col : & que Brusquet s'en esmerueillant, luy auoit dit que c'estoit un des bons cheuaux qui fut dans Paris, & s'esbahissoit de cela, n'ayant iamais fait ce tour là en toute sa vie. Puis on adiouta, que ce qui faisoit trouuer Brusquet plaissant, sans estre ennuyeux, c'estoit qu'il ne repetoit iamais une mesme chose, & qu'on se fasche bien tost d'un bouffon, quand il ne sçait qu'une chanson. Il est vray, disoit-on, que si vous eussiez veu Brusquet, & ouy parler, vous l'eussiez prins pour un bouffon, mais en ses actions & affaires, vous l'eussiez prins pour un homme bien aduisé : & fut dit, qu'il ne falloit pas iuger de l'esprit d'un homme par quelques rencontres & ioyeufetez, car vous trouuerez des personnes qu'on estime folles, & d'autres qu'on estime sages, que si on prent garde à ce qu'ils font & disent, on se trouuera bien loing de son conte. Escoutez, va dire un de la Seree, ce que respondit un seruiteur à une Dame qui le vouloit accueillir : car ceste femme luy ayant demandé s'il estoit sage ou fol, & luy ayant dict que s'il estoit sage, il seruiroit mieux : s'il estoit fol, que pour le moins

il luy donneroit du passe-temps : Ce seruiteur luy va dire, Madame, ie suis sage quand il me plaist, & fol quand ie veux. Et Dieu sçait si ceste femme l'accueillit, & si elle ne luy donna pas tout ce qu'il demandoit pour son salaire. Ce que pourrez cognoistre, va dire vn de la Seree, par ce que ie vous conteray presentement. Vn Duc de Milan, commença-il à dire, auoit à sa suite vn qu'on estimoit bouffon & plaissant, parce qu'il mettoit en escript, & faisoit registre de toutes choses qui se faisoient en la Cour de son Seigneur & maistre, qu'il pensoit dignes d'estre enregistrees en son diaire & papier iournal. Arriua vn iour que le Duc allant visiter ce papier, comme il faisoit souuent, se trouua bien auant enregistré, & en grosse lettre, dans ces memoires, parce qu'il auoit baillé trente mille ducats à vn More, qu'il ne cognoissoit que de hui& iours, pour luy aller acheter des cheuaux en Barbarie. Ce Duc, tout en cholere demande à son bouffon, pourquoy il l'auoit couché & enregistré en son papier iournal. Pourquoi ? luy respond son bouffon, pourautant que tu as baillé trente mille ducats à vn Negre, que tu ne cognoissois point il n'y a pas long temps. Mais, repliqua le Duc, s'il m'ameine des cheuaux pour mon argent, quelle folie auray-ie faicte, qui merite d'estre mise en ton liure ? Il n'y aura rien de gasté, luy respond ce bouffon : car s'il reuient, & t'ameine des cheuaux pour ton argent, lors i'effaceray ton nom de mon papier, & y mettray le sien. Tous ceux de la Seree trouuerent ceste rencontre si à propos, qu'ils ne pouuoient iuger quel humeur maistrifloit ce contreroolleur. Vn autre prenant

la parole, va dire qu'il auoit vn conte à faire de la responce d'un lourdaud, où il sera encores plus difficile de discerner l'humeur, qui le faisoit respondre à ce qu'on luy propoſa. Je me trouuay vn iour, diſoit-il, à la table d'un grand Seigneur, où nous eſtions bien empeſchez à rendre la raiſon, pourquoy en Eſpagne on faisoit les pains plus grands qu'en France ou Italie. Les vns diſoient que c'eſtoit à cauſe que le grand pain ſe tient plus frais que le petit, & qu'il ne ſe deſſeiche pas ſi toſt, eſtant l'Eſpagne fort chaude. Les autres ſouſtenoient que les Eſpagnols auoient leurs fours plus grands que les autres peuples, parce qu'ils diſent que le pain eſt meilleur cuit en vn grand four qu'en vn petit, le pain cuit en vn petit four, ne cuiſant pas eſgallement, comme en vn grand, & les fours d'Eſpagne eſtans grands, ce n'eſt pas de merueilles s'ils font les pains grands, & auſſi qu'à l'enforner on faiſt les pains cornus. Le tiers diſoit, que tant plus le pain eſtoit grand, tant plus, on le trouuoit ſauoureux & meilleur, ayant plus de vertu & faculté aſſemblee, comme le vin eſt plus fort & meilleur en vne pippe qu'en vn buſſard. Que le grand pain, adiouſtoit-il, ſoit meilleur que le petit, cela ſe peut prouuer de ce qu'il y auoit des feſtes, qui ſe nommoient *Magalartia*, à cauſe de la grandeur des pains, dont le pain eſtoit eſtimé ſur tous les autres, & auſſi bon que celui de la ville d'Ereſus, ſi nous croyons au Poëte Archeſtrate : pour lequel pain Mercure prenoit bien la peine de deſcendre du ciel, & en venir faire prouiſion pour les Dieux. Et auſſi quand le pain eſt petit, il ſe brule par la crouſte, & demeure mal cuit

au dedans, par l'obstacle de la crouste hauie : & si la paste croist & leue mieux quand il en y a beaucoup, que quand il n'en y a gueres, comme on dit, que la paste se leue mieux durant la pleine Lune qu'en autre temps. Lors vn lourdaud qui seruoit à la table, nous voyant en si grand debat, se va mocquer de nous, de ce qu'estions empeschez en si peu de chose, & nous va dire, que les Espagnols faisoient leurs pains plus grands qu'ailleurs, parce qu'ils y mettoient plus de paste : Or deuinez, va dire celuy qui nous faisoit ce conte, comme ce sotart l'a peu deuiner. Ceste rencontre en mit vn autre en memoire à vn de la Seree, qu'il commença ainsi. Vous sçauiez, disoit-il, que durant les troubles plusieurs ont veu la mer, qui n'esperoient point de iamais la voir, & si s'en fussent bien passez : car celuy qui se met sur la mer, ou il est fol, ou il est pauvre, ou il a enuie de mourir. Et quand on leur demandoit parauant s'ils auoient veu la mer, ils se contentoient de dire que non, mais respondoient qu'ils auoient bien veu vn homme, qui disoit auoir veu vn autre homme, qui disoit l'auoir veuë. Ceux-cy, dequoy ie vous veux parler, ayans veu la mer à leurs despens, estans de retour, entrerent vn iour en dispute, pour sçauoir pourquoy les mariniers, & ceux qui hantent la mer, portoient à leurs ceintures des gaines de bois. Les vns disoient que c'estoit parce que le cuir se pourrit & moisit sur l'eau, aussi bien que le fer se charge de rouille, à cause de l'humidité excessiue & nitreuse. Les autres affeuroient que le bois empeschoit qu'en quelque effort le couteau ne bleffast celuy qui le portoit, ce que

le cuir ne pouuoit faire. Ne se pouuans accorder, ils s'aduifent d'en demander l'aduis à vn qu'ils estimoient rude & grossier luy demandant, vien-ça, toy qui as hanté la mer aussi bien que nous, pourquoy est-ce que les mariniers portent des gaines de bois, ou de corne, garnies de plomb? Cest habile homme, sans y trouuer aucune difficulté, leur va respondre, qu'ils portoient des gaines de bois, pour y mettre leurs couteaux. Puis, le voyant de si bon esprit, on luy demanda comme il auoit peu trouuer la mer. Il va respondre en son lourdois, (toutesfois par vn axiome general & veritable) que ceux qui ne sçauent pas le chemin de la mer, & y veulent aller, n'ont qu'à suiure la riuiere, & qu'il auoit fait ainsi. Estans entrez ces gens de mer en vne autre question, de ce que les mariniers, & ceux qui nauigent, deuenoient plustost gris, que ceux qui demeurent sur la terre, il fut dit que la principale cause estoit l'humidité de la mer, comme l'humidité faict que la femme a les cheveux plus grands que l'homme. Mais de ceste question, on entra en vne autre plus difficile, à sçauoir pourquoy les cheveux blanchissoient le plus souuent, auant la barbe, Les vns attribuant cela à l'humidité du cerueau, les autres aux vapeurs qui y montent, les aucuns à la qualité des cheveux & de la barbe, qui est diuerse, le poil de la barbe estant plus fort, & plus roide que celuy des cheveux, dont il resiste mieux à la grisonneure. Ne se pouuans refoudre, ils s'adressent encores à leur oracle, luy demandant, pourquoy les cheveux deuenoient plustost blancs que la barbe. Qui leur va respondre, c'est à cause que les cheveux

font plus vieux de dix ou douze ans que la barbe. Nous auions de coustume en nos Serees, apres auoir ris, de discourir de quelque chose pour apprendre, & où il y eust du profit & de l'vtilité, estant à faire à vn fol de tousiours rire, aussi qu'il en y a qui sont morts de trop rire : comme fit Philemon, qui se print si fort à rire, voyant vn asne qui mangeoit des figues sur vne table, que la fin de son ris fut accompagné à celle de sa vie. Voyons donc quand c'est que l'on peut estre asseuré de la mort, si en riant les hommes meurent : Parquoy vn de la Seree commença à discourir comment se pouuoit faire, que l'un soit sans iugement, qui ne laissera à auoir le sens & l'imagination bonne, l'homme pouuant estre sage en vne chose, qui sera fol en l'autre, vne faculté animale pouuant estre offensee, comme le iugement, & l'autre ne la fera pas, comme la memoire, ne s'ensuiuant pas pourtant que ces vertus animales ayent leurs places distinctes au cerueau, la memoire n'estant point sur le derriere de la teste, le sens commun sur le deuant, & la ratiocination sur le milieu, comme c'est l'opinion des Arabes, toutes ces facultez residans au cerueau en mesme lieu. Que si nous voyons, adioustoit-il, quelques vns qui excellent en vne faculté, ayant l'autre vitiee, cela procede de l'imbecillité d'une des facultez, car il se peut faire que la memoire sera bleffee, & le iugement ne le fera pas, vne faculté estant plus foible que l'autre. Ne faut donc trouuer estrange, disoit-il, si la memoire qui se trouuera foible, sera offensee par quelque maladie ou accident, le iugement demeurant vigoureux, & en son entier, estant plus fort

& robuste que la memoire, encores que toutes ces facultez animales soient logees en mesme lieu. Vne fesse-tondue n'entendant rien en ce discours, va prier la compagnie de luy dire quelle faculté estoit offensee en vn de ses voisins, lequel n'eust iamais permis qu'on eust trempé le potage à ses ouuriers, lesquels trauailloient sous terre, qu'ils ne fussent montez en haut, ouy bien à ceux qui estoient sur sa maison, car, disoit-il, on ne sçait quand ceux qui fossoient en terre doiuent monter, mais quant à ceux qui trauaillent sur les maisons, ils ne peuuent faillir à descendre. Puis ceste fesse-tondue va adiouster que ce voisin estoit bien meslé, estant aussi fol que sage, & qu'il auoit bonne enuie de nous conter deux ou trois petites de ses faceties. La premiere est, que ce voisin auoit vn de ses voisins plus riche & plus chiche que luy, lequel luy empruntoit tous les iours vne poëlle percee, pour faire cuire ses chastaignes. Vn iour ce mauuais riche ayant à faire cuire des chastaignes, & ne trouuant point sa poëlle percee, s'aduifa d'emprunter de cest emprunteur vne grande poëlle, qui valoit bien quatre escus, qui seruoit pour fricasser vne sole toute entiere, & soudain l'enuoya chez vn ferrurier pour la percer : estant percee la renuoye à ce chiche-face, à fin qu'il ne se seruist plus de la sienne, lequel en eust fait instance, sans la moquerie. La seconde facetie de ce voisin est, qu'il n'eust iamais permis qu'on eust ioüé aux oublies, qu'en entrant en sa maison l'oublieur ne se fust laué les mains, parce qu'il disoit qu'en portant ses oublies, il pouuoit auoir pissé par les rues. Il se mesla vne fois,

difoit-il, de rhimer, & fit vn Epitaphe en ceste forte, comme ie l'ay colligé à la verité Hebraïque dans vn petit liuret.

*Cy deffous gift monfieur Gaulard,
Je fuis bien marry de fa mort :
Mais il faut mourir toft ou tard,
Puis qu'il eft mort, il a donc tort.*

Vn de la Seree va repliquer, qu'en ce voifin n'y auoit pas grande folie, ne malice auffi, mais qu'il auoit bonne enuie de faire vn conte d'un homme, pour s'affeurer s'il y auoit en lui de la folie ou de la mefchanceté. Puis va demander quel humeur trauailloit vn chiquaneur qui difoit, apres qu'on luy auoit baillé vn coup de bafton, i'auray cent efcus de ce coup là, frappez encor pour voir, & quand on l'eust refrappé, bien, difoit-il, ce font deux cens. Celuy qui luy bailloit les baftonnades, le voulant encore charger de bois, va dire à ce chiquaneur, tien voyla pour autre cent efcus, & ce feront trois cens efcus que tu auras, ce qu'il ne vouluft endurer, & luy va dire, qu'il auoit peur qu'il ne fust pas affez riche pour payer le tout, & qu'il n'en feroit rien fans caution. Il est aisé à deuiner, repliqua quelqu'un, quel humeur auoit faifi celuy qui se laiffoit battre à credit. Mais ie vous prie me dire quel deffaut d'esprit auoit celuy, à qui vn grand Seigneur dit, apres qu'il eust faict vne grande reuerence à deux estages, mettez le bonnet, mon amy, car eftant contrainct de mettre son bonnet, & n'ayant qu'un chapeau en fa main, il luy fouuient d'auoir vn bonnet de nuit en fa

poche, qu'il tire, & mettant son chapeau sur la table, prenant son bonnet, le met sur sa teste, & ainsi mit le bonnet, comme ce monsieur luy auoit commandé, ce qu'il ne pouuoit faire avec son chapeau, comme il luy sembloit. Mais, va dire vn de la Seree, qui fit dire au Sauoyart, vn de nos Roys allant en Italie, que si ce fot Roy de France, eut bien sceu conduire sa fortune, il estoit homme pour deuenir maistre d'hostel de son Duc ? Estoit-ce que son imagination ne conceuoit autre plus esleuee grandeur, que celle de son maistre, ou si cela procedoit pour n'auoir iamais bougé de son pays, ou si c'estoit faute de iugement & d'esprit ? Escoutez vn pareil conte des François qui se trouuerent en vne ville liguee & mutinee, où il fut traicté lequel gouuernement estoit meilleur ou le Royal, ou du peuple. Vn petit homme en son rang va louer sur tous les gouuernemens, celui qui auoit le nom de Republique, dit si bien, que tout le peuple tout haut va dire, nous voulons que ce petit homme qui a si bien dit, soit la Republique. Vn des plus endormis de la Seree, va demander quelle faculté estoit bleffee à vn Chrestien, qui auoit vn peu l'esprit troublé, lequel rendit vn soufflet à vn Iuif qu'il auoit emprunté, à bon conte, ce Iuif luy disant, si ie t'ay baillé vn soufflet, ce n'est pas selon ton Euangile de me le rendre; non pas, luy replique ce fol, selon le texte, mais c'est bien selon la glose. A ce qu'il auoit fait & dit, va repliquer vn autre, ie ne le trouue fol que de bonne sorte, mais sçachant qu'il est, & considerant sa petite teste, & comme elle est poinctue, il est aisé à iuger qu'il n'a pas grande ceruelle, estant de la liuree

de ceux qui n'ont pas le cerueau bien fait : Æginete & Galien affermans que la petite teste de l'homme, denote faute de iugement, & peu de cerueau, & mal fait, à cause, disent-ils, que quand les ventricules du cerueau sont pressez, les esprits ne peuuent faire leurs œuures, & actions, ne trouuans pas les conduits libres & ouuerts, encores que Hippocrate fasse mention d'une maniere d'hommes, lesquels pour se rendre differens du vulgaire, vouloyent auoir pour marque de leur noblesse, & de leur esprit, la teste poinctue, les matrones, quand l'enfant naissoit, luy ferrans la teste avec certaines bandes. Je ne pense pas, fut-il repliqué, qu'on cognoisse les fols par la teste, encores qu'on die, il a la teste mal faite, mais plustost on les separe des sages, s'ils viennent à estre en autorité : car quand le singe monte plus haut, & d'auantage il monstre son cul, & tel a esté en reputation d'estre sage, estant personne priuee, qui s'est fait declarer fol, estant deuenu personne publique, comme on ne cognoist pas le vice d'un vaisseau quand il est vuyde, mais ouy bien quand on y verse quelque liqueur, alors vous verrez par où il s'en va. La plus grande sagesse qui soit, adioustoit-il, c'est de se cognoistre soy-mesme, car qui fait qu'il y ait tant de fols, sinon que tout le monde pense estre sage, & comme dit monsieur Pybrac :

*Maint vn pourroit par temps deuenir sage,
S'il n'eust cuidé l'estre ja tout à fait,
Quel artisan fut onc maistre parfait
Du premier iour de son apprentissage ?*

Et à ce propos, disoit-il, pres de ceste ville il y a vn homme, lequel pense estre plus sage qu'il n'est, parce qu'il est souuent appellé des gens de village pour les appoincter. Vn iour ayant si grand' presse qu'il n'y pouuoit fournir, va dire, se leuant de table, à ceux qui l'attendoient, pleust à Dieu n'auoir iamais esté qu'un sot & un asne, ie serois en repos. Et lors quelqu'un d'entr'eux luy va respondre, il y a long-temps que vous auez ce que demandez, monsieur. Mais à vostre aduis, demanda vn autre, si les sages sont plus tenus aux fols, que les fols aux sages ? Je pense, respond vn de la Seriee, que les sages apprennent plus des fols, que les fols des sages : les sages voyans la faute des fols, s'engardans d'y tomber, là où les fols ne s'estudient point à imiter les sages. Et aussi, disoit-il, qu'on n'apprend des sages que les moyens pour deuenir meilleur, mais on apprend des fols les raisons d'estre plus aduisé. Que si les fols seruent aux sages, adioustoit-il, la folie de l'un faisant recognoistre la sagesse de l'autre, les sages ne manqueront point de sujet : & ne seruiroit pas beaucoup que les sages seruissent aux fols, parce qu'on n'en peut gueres trouuer pour les imiter & apprendre d'eux. Qu'il n'y ait pas grand nombre de ces sages, on le pourra apprendre de Plaute, en son Gurgulion, où il y a, *facis quod pauci faciunt*, où les interpretes interpretent *pauci, id est, sapientes*. Que seruent les fols aux sages, disoit-il encores, ou bien ceux qui les contrefont, escoutez que seruit Meton à tout son païs, lequel s'en vint vn iour où ceux de Tarente faisoient leurs Concions & harangues publiques, habillé comme

vn fol, & faifant l'infenfé, car autrement on ne l'euf
pas efcouté. Il auoit fur fa teſte vne couronne d'vn
réchaut de terre, & en ſa main vne lanterne. La com-
mune, qui s'amufe pluſtoſt à des badineries qu'à de
bonnes chofes, luy faiët la plus grande chere du monde,
vn fol en faifant cent, courant après luy comme après
vn fol, pour ſçauoir qu'il vouloit dire, & quelle humeur
l'auoit prins. Quand il vit tant de peuple à l'entour de
luy, qui lanternoit avec ſa lanterne, & qui luy mettoient
des oreilles de veau ſur ſa teſte, & la corne au cul,
il leur va dire, en lieu de ſe faſcher, & les tanſer : le
penſois qu'il n'y eut en toute ceſte ville que moy qui
fut fol, mais ie voy qu'il en y a bien d'autres. Vous
faictes bien, leur diſoit-il, de vous iouer, gaudir & rire,
& de permettre qu'on s'eſbatte, & qu'on ſe recree,
durant qu'il vous eſt permis : ſi vous eſtes ſages,
iouïſſez de voſtre liberté, car ſi vous faictes autrement,
il faudra viure non à voſtre plaifir, mais au vouloir des
autres, & comme il leur plaira. Les ſages de Tarente,
ſes concitoyens, apprirent bien lors de ce fol, qu'il
falloit garder ſa liberté, n'eſtant pas ſi fol qu'il en
portoit l'habit. Quelqu'un prenant la parole, va dire
qu'il auoit veu en vne hiſtoire, vn autre bouffon, qui
ſeruoit auſſi à ſon maïſtre de meneſtrandier, lequel
deliura ſon Seigneur d'un ſi grand peril, que ie ne ſçay
ſi vn plus ſage que luy euſt peu faire ce qu'il fit. C'eſt
que Richard Roy d'Angleterre ayant eu querelle outre
mer contre le Duc d'Auſtriche, n'oſant paſſer par
l'Allemagne en eſtat cogneu, & encores moins par la
France, pour le doute qu'il auoit de Philippes Auguſte,

se desguifa. Mais le Duc d'Austriche, qui sçauoit sa venuë, le fit arrester & enfermer dans vn chasteau, où il demeura prisonnier, sans que l'on sceut de long temps où il estoit. Or ce Roy ayant nourry vn bouffon, qui luy seruoit aussi de menestrel (car ce Roy auoit tousiours vne belle menestrandie) il pensa que ne voyant point son seigneur, il luy en estoit pis, & aussi qu'il aimoit le Roy son maistre. Sçachant donc ce bouffon de menestrandier, que son Roy estoit party d'outre mer, mais nul ne sçachant en quel país il estoit arriué, il s'en va d'Angleterre, & cercha maintes contrees, pour sçauoir s'il en pourroit ouyr nouuelles. Si aduint, après plusieurs iours passez, qu'il arriua d'auenture en vne ville assez près du chastel où son maistre le Roy Richard estoit, & demanda à son hôte à qui estoit ce chastel, & l'hôte luy dit qu'il estoit au Duc d'Austriche. Puis demanda s'il y auoit là dedans des prisonniers : car tousiours s'en enquerroit secrettement où qu'il allaist. Et son hôte luy dit, qu'il y auoit vn prisonnier, mais qu'il ne sçauoit qui il estoit, y ayant bien vn an qu'on l'auoit mis là dedans. Quand ce menestrandier entendit cecy, il fit tant qu'il s'accointa d'aucuns de ceux du chastel (comme menestrandiers s'accointent facilement) mais il ne peut voir le Roy, ne sçauoir si c'estoit-il. Lors il se va aduifer d'une chose qu'un plus aduisé que luy n'eust iamais sceu inuenter. C'est qu'il vint vn iour à l'endroit d'une fenestre où estoit le Roy Richard prisonnier, & commença à chanter vne chanson en François, que le Roy Richard & luy auoient vne fois faicte ensemble. Quand le Roy d'Angleterre entendit la chanson, il

cogneut qu'e c'estoit son menestrel, qui auoit nom Blondel. Et quand ce bouffon de menestrandier eut dit la moitié de la chanson, le Roy Richard se prit à dire l'autre moitié, & l'acheua. Et ainsi Blondel sceut que c'estoit le Roy son maistre. Si s'en retourna en Angleterre, & aux Barons du païs conta l'aventure. Le vous prie, disoit celuy qui auoit faict ce conte, si le plus sage homme du monde eut sceu plus faire pour son maistre, & si ce bouffon de menestrier ne profita pas plus au Roy Richard son maistre, que les plus sages de sa Cour ? Possible, repliqua quelqu'un, qu'on estimoit celuy menestrel bouffon, & l'estoit pour auoir trop d'esprit : car nous disons, il a tant d'esprit qu'il en est tout fol, les plus grands esprits estans plus subiects à deuenir fols, que les lourdaux, grossiers, & rudes : à cause que tant d'esprits concurrans ensemble, & à la foule, & l'un voulant fortir auant l'autre, s'empeschent les uns les autres : comme quand vne grosse troupe veut fortir d'une porte à la haste, les uns empeschent les autres de fortir, & se trouuent les personnes en ceste presse si agitees, qu'elles ne peuuent le celer, comme ces iours passez ie vy vn lourdaux qui me fit rire, encores que ie n'en eusse pas grand' enuie, estant aussi pressé que luy, lequel disoit tout haut en sortant, l'ay bien deu de l'argent, comme chacun scait, si ne fus-ie iamais si pressé que ie suis. Et de faict, celuy ne peut auoir bon esprit, de qui le corps & l'esprit sont agitez deçà & delà : car tant plus vn homme est sage, d'autant il a de mouuement de l'esprit & du corps tranquile & arresté : & d'autant qu'il sera fol, tant

plus il fera en continuelle agitation. De là vient (adioustoit-il) qu'on assure que les lieux & regions agitées du vent, & des eaux, sont plus sujettes à produire des fols que le pays qui est coy & tranquille, & sans grande perturbation d'air, d'eaux, & de vent : aussi quand on veut dire qu'un homme n'est gueres sage, & que c'est un esuenté, on dit, il seroit bon à iouer de la cheurie, car il a bien du vent. Et aussi que ceux qui ont force vent en la teste, l'ont legere : & dit-on que ceux-cy, ils deuoient mettre du plomb en leur teste, mais il falloit plustost dire dessus : parce que nous trouuons en Hyppocrate un fol, qui disoit n'auoir point de teste, auquel pour remede on appliqua du plomb sur la teste, à fin qu'il sentit en auoir une. Mais demanda un autre, ne scauroy ie cognoistre par les actions d'un fol, s'il est fol de trop d'esprit, ou de peu, comme sont les lourdaux, les idiots, & grossiers, ayans les esprits hebetés, mouffés & rebouchez. On luy respond, que ceux qui sont fols de trop d'esprit, sont bien plus ioyeux, plus facetieux que les endormis & songeards, qui le sont par faute d'esprit. Or à fin qu'on en cogneust la verité, on va conter des folies, & des rencontres, & des uns & des autres. La premiere fut d'un badin, lequel sans estre fariné fit ceste question à son maistre qui estoit grand Seigneur, Vien-ça, Monsieur, à une fois tu dy, c'est la verité, à l'autre fois tu dy, c'est la raison : apprens moy quelle difference il y a entre verité & raison. Son maistre luy respond, que c'estoit tout-un, de dire cela est raisonnable, ou cela est veritable, & qu'il n'y auoit nulle diffe-

rence. Lors ce fol va repliquer à son maistre, si vous auiez vostre nez à mon cul, encore que ce fust la verité, feroit-ce donc la raison ? Si c'est la verité & la raison, demanda-il encores à son maistre, & qu'eussiez vostre nez à mon cul, qu'aimeriez vous mieux, ou que mon cul fust coupé, où vostre nez ? Ce Seigneur s'en voulant depescher, luy va dire, j'aimerois mieux cent fois que ce fust ton cul qui fut coupé. Par-Dieu, va lors dire ce badin à son maistre, si auriez-vous de belles lunettes. La seconde folie, que on mit en auant, parloit d'un fol : lequel trouuant deux ou trois vieillards en un cimetiere, qui le vouloient arrester pour rire, & luy en faire conter, le retenants par force, leur va dire, qu'ils luy faisoient tort, le prenants à leur aduantage, estans près de leurs maisons, & sur leurs fumiers, & qu'ils deuoient plustost demander des nouuelles de l'autre monde, que de s'esmayr de celles de ce temps, Le troisieme compte, fut d'un bedeau de nostre Vniuersité, lequel ayant leu l'Edict de Paix, où il estoit dit, que tous estrangers, tant d'une part que d'autre, feroient licentiez, il s'en vint aux Docteurs, leur disant, Messieurs, regardez de faire bonne composition des licences, nous gagnerons ce que nous voudrons, car le Roy veut que tous estrangers, tant d'une religion que d'autre, soient licentiez, Ce bedeau appresta à rire aux Docteurs & aux Escolliers, à qui on en fit une leçon. Ces contes acheuez, il fut dit que c'estoient des rencontres de ceux qui sont fols pour auoir trop d'esprit. Par quoy on se met à compter des folies & bouffonneries des rustiques & ruraux, qu'on estime lourdaux

accomparez à ceux des villes, n'estant pas estrange que ceux des champs soient plus idiots que ceux des villes : parce qu'ils ne voyent pas tant qu'eux, qui pour ceste raison sont appelez *astuti* des Latins, *id est, urbani*, suiuant le Grec, comme i'ay trouué par escrit. Toutefois qu'il se trouue bien des gens de village qui sont aussi fins que ceux des villes, voire qui les affinent, comme on raconta d'un sotard des champs, qui s'en alla chez un organiste, & voyant que ce ioüeur d'orgues auoit une grande soutane, luy va dire, ie voy bien que vous auez esté malade, & que lon vous a baillé l'onction, & si voy bien que vous estes organiste, car vostre casaquin est fait à tuyaux d'orgues, ayant les soufflets bien prés. Je vous aideray, & feray à l'Eglise ce que ie pourray aux orgues, ie suis de l'estat. Cest organiste pensant qu'il fust du mestier, luy fait bonne chere deux ou trois iours. Or un iour qu'il y auoit feste à baston, le maistre organiste luy presente le clavier. Ce sotard luy va dire, qu'à la verité il estoit bien de l'estat, mais que c'estoit à souffler. L'organiste, se voyant affiné, luy presente son soufflet, & son gros tuyau, luy disant soufflez-là, puis qu'estes du mestier, & cependant ie ioüeray des doigts. Quelqu'un de la Seriee, en se riant va dire : faut-il aussi estre deux aux orgues, quand l'organiste a soufflé, ne scauroit-il aller ioüer des doigts ? Il me semble (disoit-il) que tout iroit mieux. Car i'ay veu un bon organiste, lequel estant repris des Chanoines pour ne sonner rien qui vaille, disoit que le souffleur qu'on luy auoit baillé en estoit cause : car, leur disoit-il, quand ie cuide sonner & dire

Kyrie eleyson, le souffleur souffle *Sandus* par le derriere : donnez-moy donc vn bon souffleur. Il fut aussi en ceste Seree amené en ieu vn villageois, qu'on auoit prins pour trauailler aux iardins, & fut conté que ce iournalier enragé de rien faire, estoit tousiours trouué par le maistre qui l'auoit loué, où il se reposoit, lequel ne se peut tenir de luy dire, qu'il ne trauailloit point, & qu'il ne faisoit rien. Lors ce iournalier luy va respondre (sans se bouger d'où il estoit couché de son long) Qui a affaire à gens de bien il se repose. Le lendemain on le trouua en dormant, & son maistre luy dit, & bien vous dormez ? est-ce ainsi que ma besongne se fait ? Pardonnez moy, luy respond ce iournalier, ie ne puis iamais estre oisif, il faut que ie face tousiours quelque chose. Le Seigneur pourtant ne laissoit à prendre ce iournalier à sa besongne, parce qu'il luy apprestoit à rire, comme il fit ehcores ceste fois : & voicy comment. Il faut entendre qu'il n'y a pas trop long temps qu'on ne mangeoit point de beurre le Carefme : mais la cherté des huiles occasionna l'Eglise de permettre d'en manger, en baillant cinq deniers pour les pauvres, & autres œuures pitoyables : Or ce Monsieur, ayant ce chaud ouurier à sa besongne, & luy ayant fait bailler du beurre vn iour de Carefme, il void qu'il n'en mange point, & qu'il fait conscience d'en vser, il luy va dire, mon amy, il ne faut que bailler vn petit blanc à l'Eglise, & puis vous pourrez manger du beurre sans pecher, & sans scrupule, tout le long du Carefme, tant que vous voudrez. Ce iournalier bien aise va demander à son maistre, Monsieur

fourniront-ils pas de beurre aussi ? Si son maître se print à rire vous n'en doutez point : puis que vous en riez, pour l'avoir seulement oüy rire. Ce maître qui estoit de nos Serees, nous conta qu'un iour il demanda à un sien mestayer, comme il se portoit depuis deux ou trois iours que sa femme estoit morte, lequel luy respondit, quand ie revins de l'enterrement de ma femme, m'essuyant les yeux, & travaillant à plorer, chacun me disoit, compere, ne te soucie, ie sçay bien ton faict, ie te donneray bien une autre femme. Helas ! me disoit-il, on ne me disoit point ainsi, quand i'eus perdu l'une de mes vaches. Ce mestayer, acheua de dire celui qui en avoit commencé le conte, trouva bien plustost une femme que non pas une vache : encores qu'il ne voulust iamaïs payer l'enterrement de sa femme : car quand le Curé & le Marguiller luy demandoient de l'argent pour sa sepulture, il leur disoit. Et comment voulez-vous avoir le corps & les biens ? Et quand le Curé luy disoit, Vous avez une tant femme de bien, vous la devez ensepulturer honorablement : ie n'en crois rien, respondit-il, une femme de bien ne laisse iamaïs son mary. Par là vous pouvez iuger qu'il estoit avaré, si bien que quand on le voulust marier, le pere de la fille qu'on luy vouloit bailler en mariage, ayant grand' envie de s'en defaire, n'estant beurre net, presche tant ce sotard, qu'il luy faict accroire que sa fille, avec qui il le vouloit marier, avoit sous mesme couverture & l'une bien près de l'autre, deux bons moulins, l'un à l'eau, & l'autre à vent : ce que le marié trouva veritable dès la premiere nuit des nopces. Ce

marié ayant vn vilain nom, & le voulant changer pour l'amour de sa femme,

*Ne prens point vn nom estrange,
Pren lean, c'est vn nom de baptesme,
Dit sa femme, & sans danger
Je te baptiseray moy-mesme.*

On adiouta à ces contes celui d'un potier, à qui son confesseur demanda quel peché il auoit fait, auquel le potier auoit respondu, que le plus grand peché qu'il eust iamais fait, estoit de cinq chopines. Le Curé qui pensoit que cestuy-cy se moquast, luy donna en penitence de porter iusques à Pasque vingt & cinq febues à chacun de ses fouliers. En ce temps là reuenant se confesser, son Curé luy demande s'il auoit accomply sa penitence, & il respond veritablement qu'ouy. Le confesseur en riant luy va dire : tu as donc bien enduré. Le penitent luy respond, non-ay pas beaucoup, car ie les auois fait cuire. On conta qu'un plaideur auoit un grand & gros procès, & qu'on luy enseigna un ieune Aduocat, pour deffendre sa cause, duquel il ne voulut point, encores qu'on luy eust dit qu'il auoit le plus grand bruit de la ville, le marché & les cloches : disant que son procès estoit plus vieux que ce ieune Aduocat & qu'il n'en scauroit rien scauoir, cest Aduocat n'estant pas né quand son procès fut commencé : parquoy il fallut luy bailler un Aduocat aussi vieux que son proces : pensant qu'estans tous deux d'un mesme temps, son affaire s'en porteroit mieux, &

n'en voulut iamais faire autre chose, quelques remon-
 strances que lon luy en fist, ce plaideur ayant plus de
 besoin de hellebore pour purger son cerueau, que de
 raisons & paroles. On n'a fait des contes, va dire vn
 de la Seree, que des petits compagnons : ie vous en
 feray vn d'un Seigneur, qui n'auoit pas plus d'esprit
 qu'il luy en falloit : lequel estant en vn coche, & qu'on
 ferroit les cheuaux, il disoit, allons, allons. Et quand
 les gens luy disoient, si faut-il, Monsieur, que les
 cheuaux soyent ferrez : Et point, point, respondit-il,
 allons tousiours deuant, les cheuaux viendront apres.
 Cestuy Monsieur, ayant vn seruiteur qui s'aidoit bien
 des dents, mais non pas des iambes, va dire ces
 quatre vers :

*Valet qui vas si viftement
 De la dent, alors que tu masche,
 Et qui es du pied par trop lasche,
 Masche du pied, va de la dent.*

Quelque autre prenant la parole commença à nous
 conter la rencontre d'un bouffon. Nous sçauons tous,
 disoit-il, que le Marquis de Gast estoit de là les monts,
 Lieutenant de l'Empereur Charles cinquiesme, en son
 armee de Serizole. Or ce Marquis en la bataille de
 Serizole, pensant auoir la victoire des François, ausquels
 commandoit feu Monsieur d'Anguyan, dépescha vn sien
 bouffon, luy baillant armes & cheual, & outre luy
 promettant deux cens escus, s'il portoit la premiere
 nouuelle de la victoire, qu'il pensoit auoir gaignee,

à Madame la Marquise sa femme , apres que les Imperiaux eurent crié, victoire, victoire. Mais arriuant tout le contraire, il arriue aussi que ce bouffon fut prins auant qu'estre gueres loing. Celuy qui l'auoit fait son prisonnier, le voyant si bien armé & monté, pensoit estre riche : & voulant tirer de luy quelque bonne rançon, se trouua bien loing de son conte : car l'ayant vn long temps traité, en fin il cognut que c'estoit vn zani de Iean Corneto, lequel fuiuoit quelque Prince du camp Imperial. Parquoy il le fit armer & monter tout ainsi comme il estoit quand il l'auoit prins, & puis le presenta en cest equipage à Monsieur d'Anguyan, luy demandant s'il vouloit acheter son prisonnier. Monsieur le Prince, le voyant si bien en conche, & si est, luy demande qui il estoit, d'où, & de quelle maison, & là où il alloit quand on le fit prisonnier. Ce braue caualier luy va conter, que le Marquis son Maistre, l'auoit ainsi monté & accoustré, & outre luy auoit promis deux cens escus s'il portoit à sa femme les premieres nouuelles de sa victoire. Mais qu'est deuenue le Marquis, luy demanda Monsieur le Prince : le croy, luy respond ce bouffon, que le Marquis a voulu luy mesme gagner son argent, & qu'il y soit allé le premier & auant moy. Il n'y eut seigneur au camp des François, aiant oui ceste responce, qui n'eust voulu auoir ce zany, à la condition de payer sa rançon, s'il se trouuoit par les Loix militaires quelle rançon doiuent paier les fols estans prins en guerre : car il s'y en trouue aussi bien qu'ailleurs. Ce n'est pas de merueille, va repliquer vn autre de la Seree, si les grands seigneurs ont des fols & bouffons

avec eux qui les accompagnent, car, disoit-il, nous trouuons que les Romains, qui ont esté estimez des plus sages, en auoient mesmes en leur plus grand triomphe : estant leur coustume d'auoir vn fol ou vn plaissant en leur char de triomphe, le iour de leur entree, tant pour amuser le peuple, que pour empescher que celuy qui triomphoit ne s'enorgueillit par trop, luy baillant pour compagnon de son triomphe vn fol, ou vn esclau. Et Pline aussi dit, que ce badin seruoit de deffendre le charriot de triomphe, disant au peuple qu'il se contentast de le regarder, & que cela gardoit les gens de parler, quand on voyoit au doz de celuy qui estoit en si grand honneur, vn esclau, ou vn faquin, ou vn fol, & si contentoit fortune, vraye bourrelle, & ennemie d'honneur & de gloire. Quelqu'un reprenant ce qu'on auoit dit cy dessus, qu'ils s'estoient trouués aucuns qui vouloient payer la rançon de ce zany, va dire, encores scay-ie bon gré à ces seigneurs, qui ne veulent auoir du passe-temps qu'il ne leur couste, au contraire de plusieurs, qui riront tant que vous voudrez, pourueu que ce ne soit à leurs despens. Et vrayement, adiouta-il, les Romains n'en faisoient pas ainsi, car nous trouuons qu'ils bailloient tous les ans à Roscius trente mille escus de l'espargne, pour faire seulement dix fois l'an le badin à Rome. Aussi estoit-il si excellent par dessus tous les autres ioueurs de Comedies, que si sur le theatre se disoit quelque chose froide, tout le peuple crioit : *non agit Roscius* : estans ces messeres zanins & Panthaleons en si grand credit enuers le peuple Romain, qu'il affranchissoit ceux qui auoyent

bien badiné. Et ces badineries qu'on faisoit aux Comedies, ont fait que le Tragic n'a point eu tant de credit que le Comic : combien que i'estime plus de cas de faire pleurer, que de faire rire, veu que le rire est le propre de l'homme. Si trouuons nous, repliqua vn autre, qu'un Puppius Tragic, monstra bien par son Epitaphe, qu'il auoit esté aussi bien reçu du peuple que ceux qui faisoient rire. Voicy son Epitaphe :

Flebunt amici, & bene noti, morte mea :

Nam populus omnis me uiuo lachrymatus est.

Puis il fut adiousté, comme les anciens auoyent eu en grande recommandation les ieuX comiques, les farces, & les badineries, & folies : pour lesquels ieuX ils auoient basti plusieurs superbes Theatres, & ingenieuses caues : de telle sorte qu'on ne leur pouuoit bailler plus grand contentement, que de leur exhiber quelques ieuX sur les theatres. Et y en auoit de si grand appareil, qu'ils ne se celebroyent que de cent ans en cent ans, & pour cela s'appelloient ieuX seculaires, qui est le temps d'un siecle. A ceste cause, Herodote dit, que les heraux qui les publoient, disoient, venez veoir des ieuX non iamais veuz, & que iamais on ne verra plus, n'estans pas de l'opinion de Platon, qui iugea les plaifans, comiques & tragiques deuoir estre deiettez de la Republique, comme maniere de gent inutile & pernicieuse. Croiriez vous bien, va dire vn de la Seree, que ces comedies & tragedies ont esté iouées de telle ardeur & affection, que Seneque dit qu'un Vibius Gallus deuint,

par maniere de dire, fol & infensé de gayeté de cœur, & de son consentement ? Car imitant par trop les fols, & les contre-faisant à son possible, ceste imitation se changea en nature, & fut fol à bon escient, aussi bien qu'il s'est trouué des ioueurs de tragedies, lesquels pour auoir ioué vne personne furieuse, comme vn Hercule, vn Oreste, ou Ajax, ont eu telle affection à les bien représenter, qu'eux mesmes au milieu du ieu deuenoient veritablement enragez & furieux, & faisoient actes de transportez & d'enragez, tels que furent ceux qu'ils representoyent. Ce qui est confirmé, si on en doute, par Lucian. Je voudrois mettre, va dire vn autre, sur ces Theatres, où le plus souuent comparoissent les fols & furieux, les amoureux aussi, l'amour estant vne espece de folie, qui se guerit par la diete, que si l'amoureux pour endurer la faim, ne se guerit point, le temps le pourra guerir, pour le moins il adoucira sa folie, que si l'un ne l'autre ne luy profite, qu'il se pendre, car il sera bien amoureux s'il n'en guerit. Quelque meffier Panthaleon voulant mettre sur ce Theatre les personnes qui pensent par fois veoir deuant leurs yeux leur propre semblance, ou quelque autre figure, fut renuoyé, parce qu'on luy dit que c'estoit plustost maladie que folie, qui vient de la veuë, qu'ils ont si debile qu'elle ne peut penetrer gueres loing, si bien que les rais des yeux estans repoussez & renuoyez par le plus prochain air, font veoir ces images, & ressemblances, encore que Mercuriali die, cela venir plustost du vice de l'imagination qui est corrompue, laquelle fait qu'à aucuns apparoissent des

humeurs deuant les yeux, qui les faict imaginer veoir quelque idole ou statue deuant les yeux, comme il aduient à gens yures, aux petis enfans, aux malades, & à ceux qui en surfaict s'esueillent. Mais d'où vient, demanda vn de la Seree, qu'on a veu des fols & ydiots, estans en santé, de peu d'esprit, tombez malades, parler sagement, doctement, & elegamment : Si bien que l'Anacrise dit auoir veu vn lourdaud, & grossier, seruiteur d'un grand Seigneur, deuenu moniaque, discourant si bien de la forme de gouuerner vn Royaume, ou Republique, que chacun le venoit veoir & ouir, & son maistre mesmes ne partoit gueres d'auprés de luy, souhaitant qu'il fust tousiours malade, ne voulant payer le Medecin, qui de sage & sçauant qu'il estoit, l'auoit fait deuenir vn sot, & lourdaud comme au parauant ? ayant esté mis au conseil de la ville, s'il n'estoit pas meilleur pour toute la contree de le laisser en ceste maladie, que de l'en oster. Il fut respondu par l'Anacrise mesme, que cela pouuoit venir du temperament du cerueau, qui est changé par la maladie : l'homme prudent & sçauant demeurant sans esprit, perdant & oubliant ce qu'il sçauoit : le lourdaud & ignorant, acquerant plus de sçauoir & entendement qu'il n'auoit eu parauant, car les vns en santé ne pouuans parler, estans malades, viennent eloquens, à cause de certain point de chaleur où ils sont paruenus, à raison de leur maladie, qui a mué le temperament de leur cerueau, parauant froid, dont procedent choses contraires. Les autres, respondoyent-ils, par vne naturelle intemperature, estans frenetiques, disent choses merueilleuses, tant

passées qu'à venir. Les autres par vne chaleur extreme & démesurée du cerueau, cognoissent les choses à venir, ou par vne inégalité de la chaleur naturelle, ou par son temperament, ce que Hippocrate attribue à la diuinité, appelant les choses merueilleuses, diuinitez, confessant y auoir en ces maladies quelque chose diuine, puis qu'il n'en pouuoit rendre raison. Mais quelle raison, repliqua quelqu'un, eust-il peu donner qu'un frenetique peust parler Latin, sans l'auoir apprins, quelques raisons qu'en amene l'Anacrise de la consonance qu'il y a de la langue Latine avec l'ame raisonnable ; Messieurs Bodin & Frenel aussi, adiouta-il, eussent dit que ce frenetique, lequel parloit Latin, sans l'auoir iamais apprins, estoit enforcélé, ou possédé du diable & malin esprit, comme fit vne fois ce Frenel, lequel voyant un ieune garçon ignorant, qui neantmoins parloit Grec, il iugea que l'esprit malin le faisoit parler ce langage, sans s'amuser aux raisons de l'Espagnol, plusieurs tenans qu'il y a des demons qui parlent par le ventre, comme le diable de la Raillerie, entrans dans le corps, que les Grecs ont appelez *Pythons*, *engastrimytes*, ou *Euriclees*, ce dit Plutarque. Et ie croy, disoit-il, que quand l'Anacrise veut rendre raison, comme il se peut faire qu'un frenetique parle Latin sans l'auoir apprins, qu'il le dit expressement, à fin qu'on luy preste l'oreille avec plus d'attention : car si quelqu'un veut prouuer que le Soleil est clair & luyfant, & qu'il nous eschauffe, il osterá incontinant le desir de l'escouter, ne disant rien de nouveau : mais s'il entre en lice pour maintenir que cest Astre est

obscur & froid, Dieu sçait comme il refueillera & attirera à foy les esprits, & les rendra attentifs à l'ouïr. Mais d'où vient cela, demanda quelqu'un, que les fols preuoient mieux les choses à venir que les plus sages ? Si nous voulons croire à Aristote, luy fut-il respondu, c'est par ce que leur memoire & leur esprit n'est gueres occupé des choses presentes. Vne Fesse-tonduë voyant qu'on s'endormoit en ces discours, va dire à ceux de la Seree, ie vous veux faire vn conte d'un seruiteur de gentil-homme, qui de sage n'estoit point deuenu fol, ny de sçauant ignorant, mais Dieu l'ayant créé, & mis au monde, l'auoit laissé là. Or il arriua vn iour que son maistre se fachant à luy, l'appella Roy des Sybilots, & des fols : ce seruiteur va respondre à son maistre, & luy va dire, pleust à Dieu que ie le fusse, car i'espererois commander à tel qui a plus de puissance que moy : mais ie vois bien, disoit ce seruiteur, que ie ne seray iamais grand Seigneur, les places sont prinçes. Son maistre se prenant à rire, luy commanda d'aller achepter des tripes chez vn boucher nommé Daud : puis qu'il le vint retrouver au sermon, là où il alloit. Ce qu'il fit : & sur le point que ce badin de seruiteur entroit où se disoit le sermon, pour trouuer son maistre, le prescheur va dire : qu'est-ce que dit Daud ? Ce seruiteur va respondre, que les tripes sont vendues. Ce predicateur s'en scandalizant, va dire que le poisson commençoit tousiours à sentir par la teste : voulant dire, que la faute du seruiteur redondoit sur le maistre. Mais le peuple contgnoissant le maistre & le seruiteur, ne s'en fit que rire : après que le maistre leur eut conté ce qui auoit

faiſt dire cela à ſon homme. Il y a bien plus, adiouiſtoit-il, car beaucoup de ceux qui eſtoient à ceſte predication aſſeurerent que ce ſeruiteur eſtoit d'une famille & d'une race, dont tous eſtoient honeſtement fols & ioyeux : & outre, que tous ceux qui naiſſoient en la maiſon, où ce ſeruiteur eſtoit né, encores qu'ils ne fuſſent de la lignee, venoient au monde fols, & ſi l'eſtoient toute leur vie : tellement que les grands Seigneurs ſe fournifſoient de fols en ceſte maiſon, & par ce moyen elle eſtoit de grand reuenu à ſon maître. Je vous diray vn autre tour, adiouiſta-il encores, que fit ce meſme ſeruiteur à ſon maître : lequel eſtant à la table d'un grand Seigneur, fit ſigne à ſon valet de luy apporter à boire : ce qu'il executa, mettant deſſous ſon manteau le verre & le vin, & luy baillant à boire à cachettes. Tous ſe prenans à rire, le maître ſe faſcha : le ſeruiteur lors luy va dire, vous m'avez demandé à boire par ſigne, ie penſois que ne vouluſſiez point qu'autre que vous le viſt, & par ce vous ay-ie porté du vin ſecretement. Vn autre prenant la parole va dire à ceux de la Seriee, penſez vous que les fols ſoient ſi miſerables qu'on les eſtime ? l'ay vu vn homme, diſoit-il, qui a eſté fol honeſtement, comme ceux de ceſte maiſon, qui m'a aſſeuré auoir eſté plus ioyeux durant le temps de ſa folie, que quand il a eſté guery : voulant auoir action contre ceux qui auoient retourné ſon cerueau en ſes gonds, luy ayans oſté la ioye que luy apportoit ſa folie : auſſi bien que Traſibule, lequel ayant eſté non ſeulement inſenſé, mais furieux, eſtant reuenu à luy, diſoit qu'il n'auoit iamais veſcu plus ayſé, plus content, ne plus ioyeux, que durant ſa

folie. Je croirois bien plustost cela, repliqua quelqu'un, que de croire qu'une maison peust rendre ceux qui y naissent fols : combien que Laërce ayt escrit, qu'il y auoit vne maison à Athenes, en laquelle tous ceux qui y naissoient estoient fols : à cause dequoy le Senat la fit abatre, n'aimant pas plus les fols que Seneque, qui escrit à Lucilius : « Tu sçais bien, que Harpaste, fole de
« ma femme, est demeuree en ma maison, comme
« vne charge hereditaire : car quant à moy, dit Sene-
« que, ie suis ennemy mortel de tels monstres, que si
« ie veux prendre mon passe-temps de quelque fol, ie
« ne le vay prendre gueres loing, ie me mocque & me
« ris de moy mesme. » Sur la fin de ceste Serree, n'ayant point faite de fujet, il fut mis en auant, si l'inconstance & legereté procedoient d'une trop grande chaleur, comme aucuns asseurent, disant que la chaleur vehemente esleue les figures qui sont au cerueau, & les fait bouillir, à raison dequoy se presentent à l'ame plusieurs images des choses qui l'appellent, & l'inuitent à la contemplation d'icelles : & l'ame pour iouir de toutes, laisse les vnes, & prend les autres : aduenant autrement de la froideur, laquelle rend l'homme ferme & stable en vne opinion, parce qu'elle retient les figures resserrees, de maniere que la froideur ne permet de les esleuer, & par ainsi ne se representent à l'homme autres images qui l'appellent. Puis après fut demandé pourquoy les hommes petits de corps estoient volontiers plus sages & mieux aduisez que les grands : le prouuant par Homere, qui fait Vlisse tres-prudent, & petit de stature, & au contraire, Ajax fol, & temeraire, & de

grand' stature. Les vns, fuiuant les Philosophes naturels, disoient que l'ame raisonnable amassée en vn, & en brief, a plus de force pour ouurer, allegans ce dit fort celebre, *Virtus vnita fortior est seipsa dispersa*: là où au contraire, l'ame étant en vn corps large & spacieux, elle n'a force suffisante pour le mouuoir. Mais la plus grand' part de la Seree, se contenta fort de la raison qu'en donne l'Espagnol en son Anacrise, quand il dit, que cela vient de ce que les grands hommes & larges ont beaucoup d'humidité, laquelle dilate grandement leur chair, qui est la cause de leur grandeur, aduenant au contraire aux petits, car par la grande siccité, ils n'ont peu se dilater, ni engreffer par la chaleur naturelle, à raison dequoy ils demeurent petits. Or est-il, dit l'Anacrise, qu'il n'y a pas vne qualité qui nuise tant aux œuures de l'ame & de l'esprit que fait la grande humidité, & qui rende l'entendement si vigoureux que fait la siccité. A la verité, va dire vn Drolle, ie croy qu'il soit ainsi : mais nous y auons mal pourueu pour ce soir, car nous nous sommes largement humectez du bon vin de nostre hôte : mais auant que ceste humidité nous oste du tout l'esprit, ie suis d'aduis de nous en aller en nos maisons tout droict, si nous pouons.





TRENTE-CINQVIESME SEREE.

De la diuersité des langues, & du langage.

DVRANT vne annee des troubles (ie ne sçay laquelle, tant il y en a eu) nous auions vn prescheur, lequel vint vn iour à parler de la langue Syriaque, où pourtant il n'entendoit gueres, & preschoit qu'en icelle auoit esté escrit le nouveau Testament premierement : d'autant, disoit-il, que les enfans d'Israël, estans captifs en Babylonne, oublierent leur langue naturelle Hebraïque, & apprirent la Syriaque, qui estoit la naturelle de Babylonne, & de fait encores aujourd'huy il se trouue des Nouveaux Testamens imprimez en langage Syrien. La plus part de la Seree ayans esté à ce sermon, se mit à discourir durant le soupper, & après, sur les langues, & sur leur diuersité. Entre autres choses, il fut dict que la Religion le plus souuent estoit traitée en vne langue, de laquelle le commun n'vfoit point, ni ne l'entendoit :

comme l'Eglise Chrestienne Occidentale se sert du Latin, les Chrestiens Orientaux du Syrien, les Abyssins & Ethyopiens du Chaldaïque : & la langue du vulgaire de tous ceux-là, est autre. Les Juifs ne veulent que le vieil Testament en Hebrieu, les Mahumetistes ne permettent leur Alcoran estre leu ou entendu qu'en langue Arabique, en laquelle il a esté premierement escript, la langue Arabique ressemblant à l'Hebraïque, Chaldaïque, & Syriaque, ayant cours en leur Religion, & es disciplines, & entre les Doctes de Turquie : combien que le langage Sclauonien leur soit plus commun, & parmy les Turcs, & en la Cour du grand Seigneur, & en tout le païs qu'il tient en l'Europe. Puis il fut dict, que la langue Tartaresque estoit entendue par les Septentrionaux, & par ceux de l'Orient : la Morisque par l'Afrique, la Brasilienne es terres neufues : mais qu'on ne sçauoit si leur religion estoit traictee en vne langue, & qu'ils en parlassent vne autre. Quelqu'un de la Seree prenant lors la parole, va dire : le ne m'esbahis pas tant de ce que la religion est traictee en vne langue, & le peuple en parle vn'autre, que ie say qu'en vn mesme Royaume, en vne mesme Prouince, sous vn mesme Seigneur, il y ait trois ou quatre sortes de langages du tout differens : mesmes en nostre France, il se trouue vn langage, qui est le Breton n'estant nullement entendu des François, ne de pas vn de leurs voisins, ny n'en approche aucunement, & si on ne sçauoit dire dont il est venu : & encores en vne mesme langue se trouuera trois & quatre sortes de langage : les gens d'estat en ayans vn, & le vulgaire vn autre. A propos de ceste langue Bre-

tonne, va dire vn de la Seree, le grand Roy François s'esmerueillant de ce langage, demanda vn iour à quelques vns, d'où pouuoit estre venuë ceste langue, & s'il y auoit point quelque autre peuple qui l'entendist, ou qui en approchast, puis demanda si ceste langue Bretonnante estoit copieuse, douce & belle, & s'il y auoit point quelques histoires, ou autres liures escripts en langage Breton. Il se trouua là auprès du Roy vn Gentilhomme Breton bretonnant, lequel exalta sa langue, iusques à dire au Roy, que Iesus-Christ estant en la croix auoit parlé Breton, & que Hely, Hely lamafabathany estoit langage Breton. Le Roy voyant l'affection que ce Seigneur Breton portoit à sa langue & à son païs luy accorda, luy disant, vraiment, mon Gentilhomme, ie vous en croy, & pense à la verité que Iesus-Christ estant en la croix parla Breton : parce qu'estans entre deux larrons, il vouloit estre entendu d'eux. Je ne sçay, va dire celui qui faisoit le conte, si le Breton entendit bien la rencontre, mais tous ceux qui auoient tant soit peu de nez, se prindrent si fort à rire, qu'il leur fut impossible d'en dire leur opinion au Roy, combien que luy-mesmes en riant les en pressoit. Quant-à moy, va repliquer vn autre de la Seree, ie pense que la langue Bretonne soit vn langage mal plaisant & rude, & n'en déplaise aux Bretons. Et qui me le fait croire, disoit-il, c'est que quand nous voulons dire qu'un homme parle mal, nous l'appelons Barragoüin, qui est autant à dire comme si nous disions, il parle Breton, car barra en Breton, c'est à dire du pain, & goüin du vin : tellement que ceux qui parlent ainsi, appellans du

pain barra, & goüin du vin, nous difons, qu'ils font Barragoüins, c'est à dire, qu'ils parlent fort mal. Ce propos acheué, il fut disputé si c'estoit vne science que sçauoir, & auoir apprins les langues, l'vn disant que non, & que sçauoir les langues, n'estoit qu'une entree pour apprendre les sciences : l'autre soustenoit le contraire, parce qu'on ne trouue gueres personne sçauante és langues, qui ne soit docte, & sçache les sciences qui ont esté traitées en ce langage, & qu'on ne sçauroit apprendre l'vn sans l'autre : estant plus difficile à apprendre & entendre les langues, que d'apprendre les sciences : consumant la moitié de nostre aage à entendre seulement vne langue tellement quellement, & pour sçauoir vne science, soit la Iurisprudence, soit la Medecine, nous n'y employerons que trois ou quatre ans. Et qu'il soit ainsi, adioustoit-il, qu'en apprenant vne langue, on apprend quant & quant la science qu'elle traite, ne voyons-nous pas le Seigneur Scaliger (pour le iourd'huy & du consentement de tous, vn des plus sçauans de nostre Europe) avec les langues qu'il a si bien apprinses qu'il est mal-aisé d'en approcher, entendre, & sçauoir toutes les sciences qui ont esté traitées aux langues qu'il a apprinses ? Encore que ce soit vn grand labeur, repliqua quelqu'un, d'apprendre vn autre langage que le naturel, quand il est du tout different, si est-ce qu'il est bien necessaire à ceux qui veulent voyager d'entendre & parler plusieurs langages, le plus souuent arriuant de grands inconueniens par deffaut de s'entendre l'vn l'autre, à cause des diuers idiomes, & prononciations differentes, qui se trouuent en vn mesme langage,

ou pour n'entendre pas vn mot equiuoque, ayant deux significations. Les Romains, disoit-il, estans fort persecutez de la peste, consulterent leurs dieux dont cela pouuoit prouenir. L'Oracle respond, *quia Dij despiciuntur*. Alors on institua force processions, viâtes, sacrifices, & festes à leurs dieux. Mais la contagion ne cessant pour tout cela, ils furent consulter vn de leurs Prophetes, qui leur va dire la vraye signification de ce mot Latin *despicere*, comme l'oracle l'entendoit : & que les mots de l'oracle, *quia Dij despiciuntur*, estoient à dire, parce que les dieux estoient regardez du haut en bas. A ceste cause les Romains firent couvrir toutes les ruës ou leurs dieux deuoient estre portez en leurs processions, à fin que personne ne les peut regarder, & voir du haut en bas. Encores aujourd'huy, adioustoit-il, quand le Turc passe par les ruës, on ne s'oseroit tenir es fenestres hautes, & le regarder du haut en bas : & c'est, ce me semble, que ceux qui sont les plus hauts, semblent mespriser ce qui est plus bas qu'eux. Et pour vous monstrier, disoit-il encores, le mal qui peut arriuer, non seulement de n'entendre point vn mot, mais aussi de ne s'entendre point l'un l'autre, escoutez, ie vous prie, vn plaissant conte aduenü entre vn François, & des estrangers, qui n'entendoient la langue François. Nous estions, commença-il à dire, trois ou quatre de compagnie qui allions à Paris : passans à Blois, où estoit le Roy, il arriua qu'un des nostres, estant boiteux de nature, qui estoit tout le derrier, tomba à terre par la cheute de son cheual, quoy que soit sur le paué, ie ne veux en rien mentir. La garde des Suyffes, qui estoit

logée en ce quartier, le releue de deffoubs son cheual : luy baillant son cheual par la bride. Celuy qui estoit tombé, sans remonter, tenant son cheual par la bride, commence à nous fuiure, venant pas à pas après nous. Les Suiffes, comme ils sont secourables & humains, le voyans ainsi aller, & qu'il clochoit pensans, qu'il se fut rompu ou disloqué vne iambe en tombant, le suiuent, & l'empoignent qui çà qui là : les vns le tenans, les autres luy tirans les iambes à leur force, pensans luy rabiller la fracture & dislocation. Ce pauvre boyteux ne sentant que le mal que ces beaux habilleurs de Suyffes luy faisoient ne pouuant l'endurer, crioit à pleine teste : Hé ! messieurs les Suyffes, pour Dieu laissez moy, ie ne me suis fait aucun mal, Dieu mercy, ie n'ay point la iambe rompue, ie suis boiteux de nature, & n'ay iamais cheminé autrement : ce n'est point la cheute, messieurs les Sauciffes, qui me fait cloper ainsi que vous pensez. Mais eux n'entendans point le langage de nostre compagnon, non plus qu'il n'entendoit point le leur, pensoient bien, l'oyant ainsi crier, qu'il fut rompu, & que la douleur de la fracture le faisoit ainsi crier & plaindre. Que voulez vous ? pour ne s'entendre point l'un l'autre, ces Suyffes le racoutrerent si bien, en luy allongeans les iambes, puis les replians & remettans en leur naturel mouuement, ce leur sembloit, que n'estant boiteux que d'une iambe, ils le rendirent qu'il clochoit des deux, & là où il alloit assez bien en boiteusant, ils le rendirent sans se pouoir bouger d'un lieu : tellement qu'eux mesmes furent contrains de l'apporter apres nous sur leurs

hallebardes, ne se pouuant en aucune maniere tenir sur son cheual. Le voyant apporter en ceste forte, nous fusmes bien esmerueillez, & ne sçauions que dire ne penser, lors que les Suyffes, sans nous dire autre chose, que *Got de noc*, nous asseurerent que nostre compaignon de voyage estoit bien habillé : ce qu'ils nous firent dire par vn truchement qu'ils auoient, qui estoit Breton, lequel nous asseura qu'il n'y auoit os qui ne fut en son lieu, & en sa naturelle place, & qu'ils l'auoient fait visiter par leurs Medecins & Chirurgiens, lesquels leur auoient dit que quand il geloit comme il faisoit alors, qu'à la moindre cheute on se pouuoit casser la iambe tout à net : d'autant que la froideur, aussi bien que la chaleur, engendroit vne secheresse, qui faisoit roidir l'os, dont il estoit rendu plus fragil, là où en temps de pluye, il deuiant mol, ployable & obeissant, & par ainsi malaisé à se rompre & froisser. Nostre compaignon de boiteux, que nous laissames à l'hostellerie alliée, ne s'en pouuant venir avec nous, tant il estoit estropié, s'en voulut plaindre au Roy : mais le Roy ayant sceu ce qui en estoit, ne s'en fit que rire, apres auoir demandé s'il auoit moyen de sejourner là, & sceu que les Suyffes l'alloient tous les iours veoir, menans avec eux leurs Chirurgiens & adoubeurs, se separans à la fin bons amis, luy disant qu'ils l'auoient si bien adoubé que iamais il ne seroit boiteux, & qu'il iroit aussi droit que les autres. Il fut aussi dit que la varieté des langues estoit cause de la misere des hommes, les peuples se declarans ennemis des vns & des autres pour la diuersité de la langue : que si on vfoit tous d'une mesme langue,

pouuans l'un à l'autre dire en propres termes ce qu'on veut, il y auroit plus grande amitié entre les hommes. Ce conte acheué, voicy quelqu'un qui va dire qu'il ne trouuoit point si estrange dequoy diuers peuples parloient diuers langages, fans s'entendre l'un l'autre, qu'il faisoit comme les hommes d'un païs parlant rudement, ceux d'une autre contree doucement, les vns du gousier, les autres du dedans de l'estomac, veu que les paroles se faisoient & formoyent en tous hommes du monde d'une mesme forte, & de mesmes organes, & par mesmes membres qui seruent à la prolotion. Vn des plus habiles de nos Serees, & à qui on se raportoit des choses plus difficiles, voyant qu'on le regardoit, va rendre la raison dont cela procedoit, disant, que tant plus le peuple estoit Septentrional, tant plus il parloit du dedans de l'estomac, & du cœur, & de voix pleines de consonantes, fans voyeles, rudement prononcees, & avec beaucoup d'aspirations : à cause de la force & vertu des esprits, dont ils ont grande affluence, & de l'impetuofité de leur grande chaleur. Mais ceux qui habitent les parties Australes, disoit-il, & le Midy, qui ont leur chaleur temperee, & les esprits debiles, prononcent doucement, & les femmes encores plus mignardement, parce qu'elles ont les esprits & la chaleur plus debiles que les hommes. Mesmes la langue prend encores quelque nature des eaux, qui changent la voix & les langues, & fait que ceux qui demeurent pres des riuieres, sont begues le plus souuent, & ont la langue grasse, & si parlent autrement que les autres. Car nous voyons les Septentrionaux, qui habitent pres

de la mer, auoir la voix plus grosse, & de là viennent les bonnes Bassecontres, & les Meridionaux, qui n'ont pas tant d'eaux, auoir la voix plus gresle. Ce qui se peut veoir manifestement, disoit-il, en prenant deux vaisseaux de terre, qui ayent pareil son, si vous en mettez l'un en l'eau assez long temps, & puis que le tiriez tout vuide, il aura le son plus graue & bas que l'autre, lequel n'aura point esté en l'eau. Je croy, repliqua vn autre, que les voix gresles & grosses des peuples se font comme à vne harpe : où la corde la plus courte & plus prochaine de l'angle, rend le son plus clair & subtil, & les autres qui descendent par ordre, sonnent plus gros : ainsi les nations qui sont plus pres de l'esieu Meridional, à cause de la briefue & courte hauteur du Ciel, parlent & chantent clair & gresle : puis descendant par ordre iusques aux extremes parties Septentrionales, qui sont les plus esloignees, elles forment leurs voix naturellement plus graues, grosses & basses. Mais que direz vous, demanda vn de la Seree, à ce que vous verrez en vne mesme Prouince, en vne mesme ville, n'y auoir pas vne mesme prolation & prononciation ? les gens d'estat ayans vne prolation & accent pour eux, & le vulgaire vn autre à part : toutes-fois estans participans de mesmes eaux, de mesme chaleur, & de mesme vertu en leurs esprits. Celuy qui auoit mis ceste proposition en auant, la soustenant va dire, que ce n'estoit pourtant qu'un langage, & qu'une prononciation que parle l'homme d'estat, & la racaille du peuple, s'entendans bien l'un l'autre, mais que c'estoit que le vulgaire estoit corrompu : comme à

Rome n'y auoit qu'une langue, qui estoit la Latine, en Grece, une autre, qui estoit la Grecque, mais celle de la populace estoit corrompue, & moins elegante. Ce qu'on peut veoir, disoit-il, au Latin de Vitruve, architecte, & maistre ingenieur, & de Ciceron consulaire : que si le commun peuple corrompt bien les mots, aussi font bien les gens d'estat toute une sentence. Mais, ie vous prie, que veut dire toute la France, quand elle dit, il ne faut point faire à Dieu barbe de feurre, en lieu qu'il devoit dire, il ne faut point faire à Dieu gerbe de feurre, ou de foarre ? Et vous diray bien d'avantage, disoit-il, c'est que mesmes les gens d'estat, & les plus grands n'entendent pas des mots qui sont faicts François, que d'autres entendent, & dont ils usent, comme vous entendrez tout maintenant. Le grand Roy François, pere des lettres, & appuy des lettres, estant un iour à table, feu Bouin luy presenta des Epigrammes, & encores que le Roy disast, il ne laissa en mangeant de lire ces Epigrammes, & toutes les fois qu'il mangeoit un morceau, il disoit tousiours, voicy de bons Epigrammes. Un chevalier de l'ordre, grand Seigneur, & des principaux de la Cour, voyant le Roy lequel en soupant disoit tousiours voicy de bons Epigrammes, pensa que ce devoit estre quelque bonne viande qu'il mangeoit, qui avoit nom Epigramme, disant à tous les morceaux qu'il prenoit au plat, ô les bons Epigrammes ! regardant sur la table s'il pourroit point remarquer quelle viande c'estoit que des Epigrammes. Ce Seigneur estant de retour à son logis, il va dire à son cuyfinier, tu ne me fais point manger d'Epigrammes, ie viens du dîner du

Roy, il n'a mangé autre chose à son dîner, & les a trouvez si bons qu'il ne se pouvoit tenir de dire, mon Dieu, les bons Epigrammes : tu ne sçais rien en ton estat, & cela est si commun chez le Roy. Le cuyfinier fasché respond à son maistre, Monsieur, comment voulez vous que ie vous accoustre & que ie vous serue ceste viande d'Epigrammes, que le Roy trouue si bonne, puis que ie ne sçay que c'est, ny à quelle sauce elle se mange : que si i'en auois veu, ie despiterois tous les cuisiniers du Roy de faire mieux. Ce Seigneur des le lendemain enuoye vn de ses gens au maistre d'hostel de chez le Roy, le priant de luy enuoyer de la cuyfine du Roy des Epigrammes, que le Roy le iour par auant auoit trouué si bons à son dîner. Ce maistre d'hostel, qui auoit assisté au dîner du Roy, se doubtant bien de ce qui en estoit, estant vn petit plus sçauant que son compagnon d'armes, va respondre à ce gentil-homme, mon amy, allez dire à monsieur qu'il n'aura point d'Epigrammes, & que c'est vne viande Royale, & qu'il n'en y a que pour le Roy, & que ie n'en oserois bailler. Le maistre d'hostel apres auoir fait ce refus, vint trouuer le Roy, & luy conte comme vn tel luy auoit enuoyé demander des Epigrammes, qu'il auoit le iour-d'hier trouuez si bons à son dîner : dont il l'auoit refusé tout à plat. Puis va dire au Roy, vous le verrez bien bouffer contre moy : car ie m'asseure qu'il s'en plaindra à vous. Le vous laisse à penser si le Roy ne trouua pas bonne ceste rencontre, & s'il en fut ayse. Ce friand d'Epigrammes ne faillit à venir trouuer le Roy, & l'ayant salué, il ne disoit mot. Le Roy se doubtant

bien de ce qui en estoit, luy demande, hé! qu'as tu, mon pere? Teste Dieu, (ainsi iuroit-il) va il respondre au Roy, c'est vostre Capitaine Borguet (ils estoient si familiers qu'il l'appelloit tousiours ainsi) qui m'a refusé de me bailler de vostre cuisine des Epigrammes, que trouuiez si bons hier à vostre disner, & ne voulois en auoir que pour en taster, & sçauoir si ceste viande estoit si bonne que vous disiez : & aussi pour en montrer à mon cuisinier, à fin de m'en accoustrer, & faire manger, puis qu'ils sont si bons. Le Roy plus asseuré de la rencontre que iamais, se print si fort à rire, qu'il fut contrainct de declarer à ce Seigneur, qu'il aimoit bien, tout ce qui en estoit, à fin aussi qu'il ne trouuast mauuais dequoy son maistre d'hostel luy auoit refusé des Epigrammes, & qu'il luy en voulust mal. Ces Epigrammes despeschez, on se mit apres vn autre mets: qui est, comme il estoit possible d'introduire en vn pais vn nouveau langage, & qu'on laisse le premier, qui estoit naturel à tous ceux de ceste Prouince: estant asseuré cela estre aduenü en nostre France, & qu'aujourd'huy ayans des liures escripts en vieux François, on ne les pourroit plus entendre : non plus que Polybe en son histoire Romaine, interpretant le premier traité fait entre les Romains & les Chartaginois, sous les premiers Consuls Brutus & Valerius, ne sçait où il en est : & pour son excuse il dit, qu'en trois cents cinquante ans, si grande mutation estoit aduenüe en la langue Romaine, que plusieurs paroles dudit traité & accord ne pouuoient estre entenduës, par les plus curieux & diligens chercheurs de l'antiquité, qu'avec grande difficulté.

Ce changement de langage se fait, selon Bodin, fut-il répondu, quand plusieurs nations sont assemblées, ou qu'elles se fréquentent l'une l'autre : car lors ils s'engendrent des mots nouveaux, par la naissance desquels, comme des hommes, les premiers prennent fin. Il y a bien plus, va dire une Fesse-tonduë, ie m'en vois vous faire un conte, par lequel vous entendrez que ceux d'un même pays ne s'entendent point l'un l'autre, encores que les mots, & le langage n'ayent aucunement changé : les gens d'estat n'entendans point le vulgaire. En un de nos troubles (ie ne sçauois plus conter) une compagnie d'hommes d'armes, passans par la Xaintonge, & s'en allans au siege d'une ville, rencontra une bande de charretiers du pays de Poictou, qui alloit au sel : lesquels bien armez de pampre & d'esguillons pour picquer leurs bœufs, fortoient avec un grand bruit d'une tauerne. Ces gens de guerre les voyans ainsi accoustrez & eschauffez, leur demandent : Où allez-vous mes amis ? Ils leur respondent, nous allons à la sau. Ces gens-d'armes qui se hastoient pour s'y trouuer, pensans que ces charretiers se voulussent mocquer d'eux, commencerent à les charger d'appoinctement & prenans leurs armes, qui estoient leurs esguillons, les firent croche-teurs, leur disant, Mort-Dieu, vous estes braues gens pour aller à l'affault, vous raillez-vous des gens de guerre ? Tant y a, qu'ils furent si bien battus, qu'il ne falloit point dire, *Phebé Domine*, car ils sçauoient bien pour qui c'estoit, mais ils ne sçauoient pas pourquoy on les auoit ainsi chargez : ces gentils-hommes n'entendans point la populace de Poictou, qui appelle du sel

de la sau. Vous m'auez fait souuenir, va dire vn autre, d'un gentil-homme de Poictou, qui alloit bien à la sau en Poicteuin, mais non pas l'affault en bon François : car le camp estant deuant Brouage, il alla & reuint de la sau plus de vingt fois, mais c'estoit à cheual, & en des charrettes : & quand les femmes luy demandoient, Monsieur, où allez vous ? il leur respondoit, à l'affault, & lors elles le prioient de leur en apporter, & qu'elles l'achepteroient. Et non seulement, adioustoit-il, la diuersité des idiomes & de la prononciation apporte diuers sens, mais aussi les mots que nous prenons des autres langues, que nous excorions, comme faisoit le Lymoufin de Pentagruel. Comme il arriua n'y a pas long temps à vne femme, à qui on disoit que son fils estoit fidefrage, pour ne vouloir espouser vne fille à laquelle on disoit qu'il auoit promis. La merci-Dieu, va dire la mere, mon fils n'est point fidefrage, mais de mon mary, qui est son pere. Acheuees que furent ces rencontres, vn marchant de la Seree voyant qu'avec les choses serieuses de la diuersité des langues, chacun ne laissoit à y entrelasser quelque plaissant conte, commença à parler en ceste forte. Il n'y a personne icy qui ne sçache qu'auant nos guerres ciuiles & intestines, il y auoit de belles foires Royales en Poictou : où lon trouuoit grande abondance de toutes marchandises, & des marchands de diuers païs, & de diuerse langue. Or à vne des foires de Fontenay, il se trouua là des marchands Allemans, qui ne sçauoient par vn mot de François, & si auoient affaire à des François qui n'entendoient leur langage : parquoy il fallut trouuer vn truchement, qui

entendist ces deux langues pour traffiquer. De Latin, disoit nostre marchand qui faisoit le conte, nous n'en portons gueres aux foires, & n'en faisons pas grand traffic, & qui n'auroit aux foires autre chose à debiter, à grand' peine sçauoit-on sauuer les despens, & en faict-on maintenant si peu de conte, que qui n'auroit autre marchandise que du Latin, on mourroit de faim auprès, & n'en retireroit-on pas la moitié de ce qu'il couste : encores que les marchands qui ont de bons assortimens, & de bonne marchandise, disent, c'est marchandise Latine. Pour trouuer donc vn truchement à ces François & Allemans marchands, il leur fut enseigné vn ieune homme de la ville de Fontenay, lequel auoit bien voyagé, & que possible il pourroit auoir esté en Allemagne, & apprins ceste langue. On s'en va en la maison de ce ieune homme de Fontenay où ils ne trouuent que sa mere, à qui ils demandent si son fils ne sçauoit point parler Allemand : elle leur respond qu'elle n'en sçauoit rien : mais il est bien vray, leur dit-elle, qu'il en a vne fluste, & qu'il en ioüe aucunesfois. Ceux qui entendirent ceste response, ne se peurent tenir de rire, de ce que ceste femme pensoit, que ceste fluste d'Allemand (en Latin *fistula obliqua*) peust respondre & parler Allemand, puis que son fils en sçauoit ioüer, & qu'elle ne pouuoit rien dire qui ne fut Allemand, estant de ce pais-là. Après que ceux de la Seree eurent autant ris que ceux qui auoient parlé à ceste femme, vn franc-à-tripe n'ayant ouy parler que des langues en toute ceste Seree, nous va dire qu'on auoit oublié la principale langue, la plus commune, & la meilleure,

& celle qu'il aimoit le mieux : c'est, dit-il, la langue de bœuf, quand elle est bien salee, accoustree, & parfumee, comme sont celles du Mans. Or quand cestuy s'apperceut qu'on ne rioit point de son conte : il nous iura qu'il le sçauoit auant que le François Italianisé fut au monde : mais pour cela qu'on n'en verroit point de procès. Et afin de monstrier à toute la compagnie qu'il sçauoit autre chose que de manger des langues de bœuf, il nous va dire, qu'en ce temps il se trouuoit des personnes qui entendoient, & parloient autant de langues que Mythridate, Roy de Pont, qui sçauoit parler vingt & deux langues diuerfes, auxquelles il commandoit : disant aussi qu'il n'y auoit pas long temps que l'Empereur Federic vnzième regnoit, lequel parloit Grec, Latin, Hebrieu, Arabe, Morefque, Allemand, François & Italien : & que de nostre temps il s'estoit veu vn truchement de Sultan Solyman, natif de Corfou, qui parloit parfaitement (ce dit Bodin) le Grec vulgaire & literal, Turc, Arabe, More, Tartare, Persien, Hebrieu, Armenien, Moscouite, Hongre, Esclauon, Italien, Espagnol, Allemand, Latin & François. Il falloit, va repliquer quelqu'un, que cestuy-cy eut appris ces langues estant ieune : car, comme dit l'Anacrife, l'aage auquel regne plus la memoire, qui est en l'enfance, est plus propre pour apprendre les langues, que n'est pas l'aage auquel nous auons plus d'entendement, de iugement, & de raison, estans hommes parfaits, la memoire seruant plus à apprendre les langues, que ne fait ni l'esprit, ni le iugement, ni l'imagination. Les enfans aussi retiennent mieux ce qu'ils apprennent que

les autres, pource que nous retenons mieux ce que nous admirons, & saint Thomas dit que les enfans admirent toutes choses, comme leurs estant nouvelles & non accoustumées. Et de là l'Anacrise infere qu'avec grande difficulté s'assemble la langue Latine avec la Theologie scholastique, & qu'ordinairement on ne void gueres aduenir qu'un homme soit ensemble bon Latin, & profond scholastique : à cause, dit-il, que ceux qui sont bons Latins, ont consequemment vne bonne memoire, autrement ils ne pourroient deuenir si excellens en vne langue qui n'est à eux propre : & ceux qui sont sçauans en Theologie scholastique, ont par consequence l'esprit & le iugement bon : Or est-il, qu'il est bien difficile de trouuer le tout en un mesme homme : car, comme dit l'Anacrise, si quelqu'un a vne excellente memoire, il n'aura pas grand entendement & iugement, & au contraire, s'il a le iugement bon & l'entendement, il n'aura pas grande memoire : d'autant que l'entendement & la memoire sont puissances contraires, l'une combatant avec l'autre, l'une demandant beaucoup d'humidité & mollesse au cerueau, qui est la memoire, & l'entendement beaucoup de siccité, qui sont choses contraires en un mesme sujet. Qui ne se contentera de ceste raison, dit l'Anacrise, lise saint Thomas, l'Escot, Durand, & Cajetan, qui sont les premiers & principaux de ceste faculté, & il se trouuera de grandes subtilitez en leurs ceures, dictes & escriptes en gros & commun Latin. Dequoy n'y a autre raison, selon l'Anacrise, sinon que ces graues autheurs ont eu dès leur enfance fort pauvre memoire, pour estre excellens en la langue Latine :

mais estans venus à la Dialectique, Metaphysique, & Theologie scholaistique, ils ont obtenu la cognoissance telle que nous voyons, parce qu'ils auoient vn grand entendement. Vn de la Seree ayant bien noté ce discours, va faire la complaincte que font les gens doctes du iourd'huy, comme de Pontus de Tyard, Pierre de la Ramee, de ce que nous employons la moitié de nostre aage, & la meilleure, à apprendre deux ou trois langues, & employons plus de temps à entendre & parler ces iargons, qu'anciennement ne faisoient les anciens à passer par toutes les sciences & disciplines liberales. Parquoy on se deuoit, disoit-il, soigneusement employer d'embellir & enrichir sa langue, & d'y escrire, & y mettre tous les arts liberaux & sciences, puis qu'il est plus difficile d'apprendre vne langue estrangere, où les sciences sont traitees & escrites, que non pas la science mesme, & aussi qu'il est mal-aisé que l'art soit si naïf que la nature, l'art ne pouuant esgaller la nature, estant impossible, en matiere de langage, que nous puissions iamais arriuer à la perfection des naturels : tesmoing le Lesbien Theophraste, lequel marchandant du Poisson à vne poissonniere d'Athenes, tout au premier mot qu'il deslacha, elle s'apperceut soudain qu'il n'estoit pas naturel du país, & luy dit, estrangier mon amy, vous n'en rabbatrez rien : & si auoit plus de vingt ans qu'il demeuroit à Athenes, & estimé vn des mieux parlans. Mais, demanda quelqu'un, si on n'apprendroit point plustost & plus facilement la langue Latine en l'apprenant comme nous faisons l'Italien ou l'Espagnol, & l'Allemand, en demeurans & conuerfans avec eux,

qu'avec des reigles & la Grammaire? Quant à moy, disoit-il, ie pense que les anciens apprirent le Grec & le Latin avec moins de difficulté qu'aujourd'huy, parce qu'ils nourrissoient à ceste fin des Esclaues parlans Latin, & Grec: comme nous trouuons en vn autheur, qui dit auoir appris le Grec, *colloquio Graiorum assuefactus famulorum*: qui est à dire, m'accoustumant parler avec esclaues Grecs. Le Seigneur de la Montagne dit qu'il apprit ainsi la langue Latine, son pere ayant esté curieux de ne le faire parler ny hanter, pendant sa ieunesse, sinon avec personnes qui ne parloient avec luy autre langage que le Latin. Et me semble, adioustoit-il, qu'il seroit facile d'apprendre ainsi les langues, s'il se trouuoit des peres qui peussent auoir à leurs gages des Allemans ou estrangers, qui ne parlassent à leurs enfans que Grec, Latin, ou vne autre langue qu'on voulust apprendre. Et pourquoy non, repliqua vn Drolle, puis que i'ay veu en Grec, Turquie, & Italie des enfans qui n'auoient que quatre ou cinq ans, qui parloient Grec, Turc, & Italien tout courant. Et pour confirmer la difficulté qu'il y a à apprendre les langues estrangeres, cestuy-cy, qui regrettoit tant le temps qu'on employe à entendre & decliner des noms & des verbes, non sans estre tous les iours fouëtté, nous va specifier quatre langues, qui sont estimees les plus difficiles, selon du Bartas: soit que nous regardions les caracteres estranges de la langue Turquesque, les figures Hieroglyphiques des Egyptiens: les points qui seruent de voyeles aux Hebrieux, & les accents qui peniblement se remarquent en chacune diction Grecque. Mais, repliqua

quelque autre, avec la difficulté de ces quatre langues, ne trouuez-vous point estrange, que les caracteres propres & peculiars à vne langue, seruent neantmoins à d'autres? Comme nous voyons que les caracteres Hebraïques seruent à la langue Chaldeë: les Arabesques à la Turquie, & à autres peuples, tant en Asie qu'en Afrique, qui sont tous differens en langage: & quasi toute la Chrestienté vse-elle pas de l'escripture & des caracteres Latins, combien que les parlers & langages soient differens? Toutesfois ie pense, disoit-il, ces caracteres Latins, dont vsent & se seruent tant de diuerses langues, estre venus des Grecs, suiuant Tacite, qui dit que les lettres Latines ont la forme des plus anciennes Grecques, ce qui a faict doubter à plusieurs, ce dit Vigenere, si les rooles que Cesar dit auoir esté trouuez au camp des Suyffes, la depesche que fit Cesar à Ciceron, & les papiers & les actes des Druydes, estoient escripts en langage & caracteres Grecs, ou seulement en caracteres Grecs, & en autre langage. Car comme dit Vigenere, celuy qui n'entendra point la langue Latine, ne la Françoisse, mais seulement cognoistra les caracteres Latins, s'il void ces caracteres, dont vse le François, l'Allemand, & les autres nations, il pensera que ce soit Latin: pource que ce sont les propres & naturels caracteres du Latin: ainsi Cesar voyant ces caracteres Grecs en des memoires des Suyffes, a peu penser le langage estre Grec: du moins Cesar dit *literis Græcis*. Ie croy, va dire vn de la Seree, que s'il se trouue vn peuple qui ne sçache du tout rien, n'ayant caracteres ni escripture, voyant escrire, & regardant

de l'escripture, il fera fort esmerueillé, que s'il veut escrire, il faudra emprunter des nations les plus voisines & ciuillisees, leurs caracteres, pour y mettre son langage: comme ont fait la plus grand'part de toutes les contrees, lesquelles ont emprunté les caracteres Latins, pour exprimer ce qu'ils vouloient dire & declarer à ceux qui demeuroient en lointain païs. A ce propos, disoit-il, ceux qui ont escript des Tartares, & des Indiens Occidentaux, disent qu'il n'y a pas cinquante ans que ceux de ces païs-là, voyans les Espagnols escrire, à faute de papier, avec vn poinçon sur certaines feuilles espoisses, & que par là ils faisoient entendre à cent lieues aux autres ce qu'ils vouloient, ils se mirent en fantasie qu'il y auoit quelque diuinité cachee en ces feuilles, & ne les pouuoit-on garder de les adorer, iusques à ce que quelques vns de leurs enfans, ayans appris l'usage des lettres, leur firent comprendre comme ce mistere se passoit. Et à la verité, ce dit Vigenere, l'escripture est bien le plus admirable artifice qui soit iamais party de l'esprit de l'homme, de voir que certains petits pieds de mouche faits à nostre fantasie, puissent reueler, à quelque longue distance que ce soit, les conceptions de nostre esprit. Vn autre repliqua, qu'il y auoit bien cause de s'esbahir de la diuersité des langues, aussi bien que de l'escriture, qui considerera comment vn peuple parle vne langue, & s'entendent les vns les autres: & vn autre peuple parle vn autre langage, sans qu'il y ayt vn seul mot pareil. Pierre Messie, disoit-il, apres Herodote, fait vne question, demandant quel langage parleroyent deux petits enfans

nourris en lieu où personne ne parlast. Les vns disent qu'ils parleroient Hebrieu, pource que saint Augustin tient que c'est la premiere langue que parloient tous les hommes au parauant la confusion & diuision d'icelles. Herodote dit, que l'experience en fut faicte entre les Egyptiens & Frigiens, qui estoient en debat laquelle des deux estoit la premiere de ces deux langues, & que ces enfans dirent *ber*, qui signifie pain en langue Frigienne. Messie dit que ces enfans seroyent naturellement, & d'eux-mesmes, vn langage nouveau. Quant à moy, disoit-il, ie ferois de l'opinion de ceux qui maintiennent qu'ils ne parleroient ne Hebrieu, ne Chaldee, ne Egyptien, ou Frigien, ny autre nouveau langage qu'ils se pourroyent forger, mais qu'ils ne parleroyent point du tout, & seroyent muets, comme sont les sourds qui n'entendent rien, & n'entendans rien, n'ont garde de parler. Apres que ce doute eut esté debatue assez longuement de beaucoup de raisons, quelqu'un va demander qui estoit cause que la langue Grecque & Latine estoient demeurees viues és escritures, & estimees & honorees des studieux, comme elles furent és aages, esquels elles ont esté propres & familières : de telle sorte qu'un homme ne sera point estimé estre sçauant s'il ne les sçait. Et pourquoy est-ce, disoit-il, que nostre langue vulgaire Françoisse ne pourra deuenir telle que ces deux langues ont faict, veu qu'escriuains ne defaillent, lesquels se trauaillent pour l'orner & accroistre ? Et encores qu'aucuns se persuadent la dignité, & estiment qu'on fait encores aujourdhuy de la langue Grecque & Latine, proceder de certaine elegance & facondité

naturelle, qui est en ces deux langues : ie ne voy point toutesfois qu'elles ayent autre force & vertu, que celle laquelle leur fut donnée par l'usage de parler & d'escrire, non plus que la langue François & Italienne : & si ne voy qu'on ne se puisse declarer aussi bien, & aussi proprement, & copieusement en François & Italien, qu'en Grec & Latin, encore que Paul Paruta aye dit, que les compositions de ces deux langues François & Italienne (qui ne seruent seulement, dit-il, qu'à delecter) ne fussent pour donner reputation à vne langue, & la dilater en plusieurs Prouinces, si qu'elles soient apprinses & honorees de diuers peuples. Mais la raison de tout cela est, à mon aduis, de ce que les François n'ont tenu compte de leur langue, & ont mieux aimé la Grecque & Latine, & y escrire, qu'en leur langage maternel, dont Otfrid moine de Vissembourg se plaint de son temps, qui est enuiron l'an huit cens soixante & dix, parlant aux François, leur disant : Et combien que les François se gardent de faillir és autres langues, ils n'ont point honte de voir la leur si laide & mal polie : ils admirent les autres, dit Otfrid, & craignent d'y faillir d'une seule petite lettre, chopans presque à chaque mot de leur langue François. Chose esmerueillable, dit-il, encores que de si grands personnages, tant prudens, aduisez, subtils, sages, & renommez de sainteté, facent tant d'honneur à vne langue estrangere, sans vouloir mettre en usage la sienne propre. Et qui est aussi cause que nostre langue François ne s'est pas tant estendue que la Grecque & Latine ? C'est que le François voulant profiter à tous, a mieux aimé escrire

en Latin qu'en sa langue, parce que plusieurs entendans le Latin, n'eussent entendu le François : & aussi que les Prouinces esquelles ce langage se parle, c'est à sçauoir le François, ne commande point aux estrangers, qui est vn grand moyen pour estendre l'vsage des langues : d'autant qu'vn chacun s'efforce de faire entendre ses doleances à celuy sous le commandement duquel il est, & de la protection duquel il a besoing. Et lors pour finir ceste Seree, par vn bon presage pour nostre Prince, ie souhaite que dans peu de temps toutes les nations du monde eussent besoing d'apprendre à parler nostre langage François: les langues se multiplians & renforçans à mesure que les Princes qui en vsent s'aggrandissent.





TRENTE-SIXIESME SEREE.

Des Ladres & des Mezeaux.

DVRANT les troubles & guerres ciuiques & intestines, qui ont esté bien grandes, si nous considerons, que durant la Monarchie Romaine, qui a esté si ample, & a tant duré, il n'y a eu que huißt guerres ciuiles : & en nostre France en peu de temps, il en y a eu d'auantage bien grandes aussi, si nous regardons à ceux qui sont morts en ces guerres : & que nous en faisons iugement parce que Appian en a escrit des Romains, qui dit que Cesar nombra le peuple de Rome apres les guerres ciuiles, & qu'il ne trouua que cent cinquante mille hommes, combien qu'au parauant il en fut conté trois cens vingt mille, prenans du froment du public : Or donc durant nos guerres ciuiles tant de fois prinſes & reprinſes, vous ſçauiez que chacun eſtoit contrainct, à ſon rang, d'aller à la garde des portes : & puis eſtant de retour, on apportoit au bureau, durant le ſouper, ou en la Seree, tout ce qu'on auoit faiſt ou apprins là de nouveau, parce qu'en parlant on chaffe les ennuis. D'entree, quelqu'un va conter d'un bourgeois & ſoldat de ſon eſquadre, lequel ſentant au matin vn peu de

froid aux iambes, étant en garde, auoit dit, ie suis marry que ie n'ay prins à ce matin mes lazarinnes, à qui on auoit respondu : & celles que vous auez chauffees sont elles pas à vous ? Ce fut assez, car chacun entendit bien à qui ceste fourde atteinte s'adressoit. Parquoy laissant le particulier, on se va mettre sur le general, mettant en auant le païs où il y auoit le plus de ladres. Et fut trouué que nostre Poitou n'en estoit gueres taché : à cause de la region qui est temperee : que s'il y en auoit, que c'estoient ladres blancs, appelez cachots, caquots, capots, & gabots qui ont la face belle : que s'ils sont ladres, ils le sont dedans le corps, le commencement de ladrerie étant long temps au parauant au dedans auant que paroistre : à raison que la lepre se fait tousiours pluſtoſt aux parties interieures qu'aux exterieures. Et pour monſtrer qu'il n'y a pas beaucoup de ladres en ce pays, il me ſouuient d'un bon ſoldat, lequel ayant prins du pain benist de la Transfiguration, & reuenant de la garde, demanda à vne femme, qui amassoit pour les ladres, m'amie, amassez vous plus pour nous ? Laquelle luy respondit, que non, & qu'on ne vouloit rien bailler : parce qu'ils disoient qu'il n'y auoit personne à la maladerie, & puis luy dit : & que n'y venez vous ? Tous ceux de l'escouade se prenant à rire, luy dirent qu'il y deuoit aller à toute aduenture : & que pour le moins il s'exempteroit de beaucoup de charges & exactions, à quoy on estoit ſuſſect durant ces guerres intestines, & partialitez. Lors le ſoldat va repliquer, qu'il ne ſeroit pas le premier, qui durant ce temps si misérable, se ſeroit rangé es

lepreux pour euer l'air de ce temps, plus dange-reux que la ladrerie, & empesté de mille & mille ennuis : les vns s'y rendans pour viure, aucuns pour n'estre emprisonnez & rançonnez, la plus part des habi-tans des villes ayans esté contraincts d'y mourir de peste, pour n'oser muer d'air, & aller aux champs, à cause des gens-d'armes & voleurs, qui les prenoient, empri-sonnoient, rançonnoient & tuoient : tellement que plu-sieurs pour sauuer leur vie se mesloient avec les ladres, si bien qu'on fut contrainct, pour la multitude de ceux qui se disoient ladres, de faire langoyer ceux qu'on vouloit receuoir, n'estant pas permis d'estre ladre, à celuy qui le vouloit estre : estant defendu à toute personne de se dire ladre, s'il ne l'estoit à vingt & quatre carats, à poix de marc, & à l'espreuue de la copelle, reietans des maladeries ceux qui n'en auoient que deux ou trois grains. Comme en ce mesme temps il fut defendu à beaucoup de pauures gens de faire de la poudre à canon, de peur qu'ils ne missent le feu en la ville : à cause qu'il se trouua vn poudrier à qui sa maison brulla, & tout ce qu'il auoit, le feu s'estant prins à sa poudre, & tout ce qu'il perdit ne valant pas cent sols, estant à louage, il amassa d'aumosnes, plus de cinq cens liures. Les autres en voulans faire autant furent empeschez : car il fut deffendu aux pauures gens de faire plus de poudre : & qui n'y eust remedié, ils eussent brulé les maisons qui n'estoient pas à eux, voire toute la ville, pour se faire riches d'aumosnes. Aussi, disoit-il, qui n'eust retranché les ladres, ce n'eussent esté en tout le pays de Poictou que ladreries & lepre-

series : car en plusieurs lieux on ne trouuoit maison qui ne fut garnie d'une croix & d'une cloche, & deuant la porte d'un tronc, avec les armoiries des ladres, la cliquette & le barril : pensans par là estre exempts de toutes pilleries. Ce qui se trouua si commun en Poictou, où Dieu mercy ce mal est rare, que les gens-d'armes ne laissent d'entrer & loger par tous, sans auoir esgard à l'espouuentail qu'on mettoit à l'entree des maisons, & disoient qu'ils estoient riches comme ladres. Que si c'eust esté és regions Meridionales, qu'on eust trouué tant de maladeries, on ne s'en fut esbahy, estans ceux du Midy fort suiets à la lepre : à cause d'un humeur melancholique engendré par grande chaleur. Si bien que Leon l'Afriquain & Aluarez disent, ceste maladie estre si commune aux Meridionaux, qu'on ne trouue par les champs en l'une & l'autre Mauritanie, que maisons & hospitaux pour les ladres : ce qui a donné occasion aux Anciens d'appeller ce mal : *Morbus Punicus & morbus Arabum*. Par mesme raison, les Ethyopiens, ayant le sang froid & melancholic comme eux sont fort suiets aussi à ce mal, & l'ont appellé *Elephantiasis* : pource que les Elephans ont le sang froid & melancholic comme les ladres : ou bien de ce que ceste maladie prend és iambes, & les rend si enflees, qu'elles deuiennent aussi grosses que celles des Elephans. Et non seulement, adioustoit-il, le pays chaud abonde en ladres, mais aussi les regions par trop froides : à cause que le sang par le froid deuenant espoix, tardif, & congelé, fait & rend les gens ladres : comme en Allemagne y en a beaucoup de tels. Un de la Serie se va esmerueil-

ler de ce qu'auant Pompee le grand, on n'auoit iamais ouy parler de lepreux en toute Italie, sinon apres qu'il eut conquis la Palestine & Iudee : combien que ce mal fut fort peculier en toute l'Ethyophie, & qu'à ceste cause Moyse en auroit fait force Loix, ce que n'ont fait ny les Grecs ny les Romains. Je croy, repliqua quelqu'un, que ceste maladie est plus contagieuse & veneneuse en vn païs qu'en vn autre : car nous trouuons que Dominique Catalusie, Prince de Lesbos, sa femme estant deuenue ladresse, ne la priua pour cela ne de sa table, ny de son liët. Il luy fut respondu, que c'estoit l'amitié que portoit le mary à la femme qui luy faisoit oublier tout le danger qui en pouuoit venir, & non pas qu'il pensast le mal estre moindre là, qu'en l'Egypte & Ethyopie. Que si les Egyptiens, Ethyopiens, & Arabes sont plus perfecutez de ladrerie que tous autres, disoit-il, ie conclurray qu'ils estoient plus riches que les Grecs & que les Romains, si ce qu'on dit communément est vray, il est riche comme vn ladre. Ce prouerbe, va repliquer vne Fesse-tonduë, est cause que beaucoup ne veulent rien donner par aumosne à ces pauures ladres : & me souuient qu'il fut dict, n'y a pas long temps, au fabriqueur de nostre parroisse, qui amassoit pour eux : Monsieur mon amy ie ne veux rien bailler pour les ladres, car on dit que les plus riches de la ville le sont. Vous ne sçavez pas possible, va dire vn de la Seree, pourquoy les ladres sont plus riches que les autres : c'est, disoit-il, pource qu'ils n'engendrent gueres d'enfans, à cause qu'ils sont atri-bilaires, & par consequent froids & secs, toute generation se faisant par humidité

& chaleur : & tant moins qu'on a d'enfans la succession en est meilleure. Ou bien, adioustoit-il, les ladres sont riches, pource que personne ne se veut mettre en leur lignee, & tant moins il y a de personnes en vne heredité, elle en est plus ample. Il leur prend bien aussi, repliqua vn autre, d'estre riches : l'or seruant beaucoup aux lepreux & à leur maladie, pour le moins l'adoucissant & mitigant, si on en vse avec des consumeurs, & si oste la puanteur de la bouche, si on y tient de l'or. On dit aussi que Paracelse, Medecin Allemand, a guery vn grand nombre de ladres par le moyen de l'or potable, combien qu'il soit facheux à croire, que l'or soit medicamenteux ou alimenteux, puis qu'il ne peut dompter nostre nature, ou estre dompté par icelle : & les Medecins & Apothicaires n'ont mis que par brauade vaine en leurs medecines & restaurans de l'or & des perles. Si est-ce, va dire vn Drolle, que le prouerbe François : Il est riche comme vn ladre, n'est pas tousiours veritable : car i'ay veu vn ladre en nostre parroisse, qui estoit des plus pauvres, & si ne laissoit d'aller tout le premier à l'offerte, encores que ce ne fut à son rang, faisant cela, pource qu'il vouloit mal à son Curé, s'asseurant que pour vn denier qu'il luy bailloit, de luy en faire perdre vn cent, & toute son offerte : d'autant que tous les autres parroissiens n'alloient iamais à l'offerte baïser la paix après luy : encores que les Legistes tiennent que c'est vn grand signe d'amitié, de parenté, & de conionction, de baïser la paix apres vn autre. Voilà pas, adioustoit-il, vne grande ruse & malice en ce ladre ? lequel estant si griefuement persecuté, deuoit plustost

penfer à appaifer l'ire de Dieu, qu'à se vanger : combien que i'ay ouy dire autresfois que les ladres, les femmes, & les gens vieux, estoient fort vindicatifs, & grands trompeurs : parce que se deffians d'eux mesmes, & sçachans leur defaillir l'esprit, la force, le moyen, & l'adresse pour paruenir à quelque chose, tafchent à y paruenir par malice & finesse : possible estant vne des raisons pour laquelle les lepreux deuiennent riches. Mais pourtant, disoit-il, ie ne voudrois pas pour toutes les richesses en auoir vn petit grain : non pas seulement pour moy, mais pour mes enfans, & les enfans de mes enfans, d'autant que quand ce mal est hereditaire & qu'on l'apporte du ventre de la mere, il ne se peut iamais guerir. Toutesfois pour corriger ce mal & que toute la lignee ne soit entachee de ce venin, il sera bon de marier les enfans descendus de gros sang, avec des femmes & des filles bien saines, & de bonne lignee : car la mere peut amortir par sa bonne semence, & son bon sang, le venin du pere, n'estant pas la femme si suiete à la lepre que l'homme : à cause de ses moys qui la purgent. Pour cela, c'est vne chose fort mauuaise pour les enfans, d'estre entez de franc en franc, & là où la reigle, *nube pari*, ne doit auoir lieu : car sur tout il faut, s'il est possible, marier celuy de qui les parents sont douteux & suspects, avec vne femme de bonne race, & bien saine, afin que le venin du pere, qui est caché pour vn temps, puisse estre corrigé par le bon temperament de la mere : parce que la mere, qui apporte plus à la generation que le pere, fera que les enfans ne sentiront rien de la disposition natu-

relle du pere. Et non seulement pour ceste maladie il est bon de se marier en race bien saine, mais aussi en toutes maladies hereditaires, principalement en la goutte : le gouteux ne se deuant approcher de sa femme pendant qu'il est aux abbois de sa maladie, s'il ne veut que ses enfans s'en sentent, la semence contagieuse s'escoulant & s'amortissant petit à petit. Et encores pour aider à tout cela, il sera bon de bailler à ces enfans douteux vne bonne nourrice, & bien saine, & d'une bonne temperature : car la bonne nourriture leur profitera beaucoup : comme aussi les maladies naturelles, auxquelles sont sujets les petits enfans, les purgent bien fort, le venin des parents estant tant plus mis hors & amorty, d'autant plus qu'ils auront eu la verolle, la rougeolle, la teigne, la galle, & semblables maladies. Et combien que nonobstant toutes ces choses, l'inclination demeure, qui peut monstrier la disposition qui n'est encores apparüe, si on use de mauuais regime : si est-ce aussi que ceste disposition naturelle, & ce venin, se peuuent diminuer avec le temps de ligne en ligne, iusques à se perdre, si les enfans rencontrent ou le pere ou la mere sains, & tout le reste que i'ay dict. Et ne voit-on pas bien, disoit-il, les plantes transportees & transplantees perdre leur venin & propre naturel ? Mais s'il est vray, demanda vn autre de la Serie, que ceux qui ont les yeux bien ronds soient sujets à la lepre, & qu'elle se cognoisse si les cendres de plomb bruslé nagent sur leur vrine ? cela denotant les humeurs estre fort grasses & grosses, & la melancholie estre corrompüe & espandüe par tout le corps. S'il est vray aussi, deman-

doit-il encores, que ceste maladie se puisse guerir, nonobstant qu'elle soit du tout formee & enracinee. Ce qui me faict demander, disoit-il, c'est que Theuet dit en sa Cosmographie, qu'en Affrique, où il y a abondance de ladres, on vend le sang des tortuës, & la chair aussi, qu'on faict boire & manger à ces malades, qui les guerit si bien qu'ils n'y retombent iamais. Dont ie m'esbahis, si cela est vray, que les tortuës de ce païs ne sont plus cheres, qu'on n'en vse, & si elles n'ont point la vertu de celles d'Affrique, qu'on n'en faict apporter de ce païs là, aussi bien que de la momie, ou de leur sang, dont elles ont beaucoup : estans les tortuës de par de là si grosses & grandes, qu'une a fuffit au dîner de quatre vingts hommes, le test ayant trois pieds de large : si bien qu'un passant s'estant endormy dessus une tortue, pensant que ce fust une pierre, se trouua porté si loing hors de son chemin, qu'il ne sçauoit où il estoit, ne qui l'auoit mis là. Tous ceux de la Seree se prenans à rire, celui qui parloit de ces porte-maisons, va dire, si vous ne le croyez, vous aurez plustost faict de vous en prendre à Theuet, que de l'aller veoir : & ne l'eusse pas creu non plus que vous, n'eust esté que l'histoire de l'Amerique le confirme, disant qu'aux isles de la mer rouge, & au costé des Indes, il se trouue des tortuës si grandes, que d'une coquille on en pourroit couvrir une maison logeable, ou en faire un vaisseau nauigable. Nous trouuons dans Spartianus, qu'il fut donné à Albinus une tortuë, pour baigner ses petits enfans : & que les enfans des Cefars auoient ce priuilege de se lauer dans les cautez des

tortuës. Pline aussi dit qu'il y a un peuple, qu'on appelle mange-tortuës, parce que les habitans de ceste contrée ne mangent que des tortuës de mer qu'ils pêchent, & n'ont aussi autre couverture de maison. Mais, demanda quelqu'un, lesquelles tortuës sont meilleures pour la guérison des lèpres, ou celles de la mer, ou celles de terre? Car je sçay bien, que la plus singulière, & qui a plus de faueur & requeste, est celle que lon nomme Nemorale, & qui fait son terrier dans les bois: richesse du païs de Prouence & Languedoc, & delice des grands Seigneurs. Quelqu'un prenant la parole, en lieu de répondre à ceste demande, nous va apprendre à les prendre: disant que pour amorser tortuës, qu'il falloit prendre sel armoniac, une once, oignon, le poids d'un escu, greffe de veau, le poids de six escus: puis faire pillules, & les bailler aux tortuës, & venants à l'odeur, elles se prendront. Ceste tortuë nous ayans mis hors du chemin, comme elle auoit fait le passant de Theuet qui s'estoit couché dessus une: nous fumes remis à nostre premier sentier par un de la compagnie, qui va dire: je croy que la raison par laquelle les tortuës guérissent la lèpre avec leur sang, vient de ce qu'elles mangent les vipères, lesquelles soulagent aussi les lèpres. Et ceux là, disoit-il, n'entendent pas bien la propriété des tortues, & à quoy elles seruent, lesquels, auant que les manger, les font nourrir en quelque iardin, pour les purger de leurs humiditez, pensans que les tortues les feroient mourir, à cause de leur nourriture: car la tortue estant remplie de la chair de vipère, trouue sa guérison & son remède en l'herbe appelée thigan, par la contrariété

de ceste herbe au venin. Il est vray, adiouta-il, qu'aucuns asseurent que les chancres en Latin *cancro*, & toutes fortes de huïstres, & de poisson qui a des coquilles, mitigent la chaleur du sang, & l'adustion de la melancholie, aussi bien que les tortues, tellement que les ladres, lesquels sont près de la mer, & qui mangent ordinairement de ces poissons qui sont escaillez, peuvent guerir de la lepre : les lepreux trouuans guerison en mangeans de ces poissons encoquillez, aussi bien qu'és grenouilles, qui sont és lieux marescageux, & dans les estangs, si on en mange ordinairement : pourueu que ce soyent de celles qui sautent, car celles qui se trainent sont trop venimeuses : les grenouilles moderans la chaleur du sang, & mitigans l'adustion de la melancholie : mesme on dit que le pourceau, sujet à la ladrerie, se guerit s'il mange des grenouilles & des escreuices. Quelque autre va dire, que sans enuoyer si loing en Afrique pour auoir des tortues, & de leur sang, & sans se mettre en frais pour recouurer des poissons à escailles, & des huïstres, il ne falloit à ces malades qu'yser de la recepte de Cardan, qui asseure par experience, que le bain du premier fils né, où sont les reliques du sang menstrual, guerit les lepreux. Sa raison est, que le sang le plus corrompu, qui est dans le corps des mezeaux, attire à soy celuy qui est moins corrompu, qui est le reste des menstrues : si bien que ce sang qui est espandu apres l'enfantement, estant de telle nature que le nostre, toutesfois plus vitié, & plus chaud par la force de l'enfant, entrant par les vaines & arteres du lepreux, contraint, purge, & esteint l'autre

fang corrompu & gâté, comme les rayons du Soleil font esteindre la flamme du feu, & comme le plus grand feu consume le moindre, à cause qu'il consume le nourrissement du petit : le feu icy bas se paissant d'humidité. Je croy que c'est cela, va dire vn de la compagnie, qui a fait dire à beaucoup de personnes, que les ladres tuoient les petits enfans, pour en auoir le sang : & que les superstitieux Iuifs, qui sont fort sujets à la lepre, en ont aussi tousiours esté accusez : ce qui seruit possible de couerture pour chasser les Templiers hors de France, & de se saisir de leurs biens. Et n'est pas chose nouuelle, adioustoit-il, de dire que le sang des petits enfans guerit de la lepre : car nous trouuons en Nicephorus & Cedrenus, que Constantin le grand, estant surprins de lepre, fut conseillé par des Medecins Grecs, de faire vn lac du sang de petits enfans, là où il se baigneroit & que d'assurance il gueriroit : Pline ayant escript que cela estoit familier aux Rois d'Egypte que de se baigner au sang des petits enfans, pour guerir de la lepre, parce que leur sang, estant chauld & humide, est contraire à celuy des lepreux, qui est froid & sec. Mais ce bon Empereur ne peut endurer les larmes & cris des meres de ces petits enfans, qu'on leur auoit prins pour les tuer, tellement qu'ils leurs furent rendus : & fut guery Constantin par la bonté de Dieu, s'estant lauë en la piscine que le Pape Syluestre luy enseigna. Le bon Empereur disant, qu'il y auoit des maladies en nostre corps, & des abus en beaucoup de choses, qui ne font point tant de mal en les endurent, qu'ils feroient en les ostant. Si est-ce, replica quelqu'un, qu'on dit

que les Juifs du iourd'huy, lesquels ont le bruit de tuer les petits enfans, ne s'en seruent pas pour baigner les ladres, car ils n'en desrobent qu'un, encores ne le peuvent-ils faire qu'on ne le sçache, comme l'on a veu de nostre temps à Trente, où les Juifs attirerent à eux un petit garçon, lequel ils esgorgerent, l'époinçonnans par tout le corps, dequoy l'autel que les Chrestiens vont veoir tous les ans là, porte suffisant tesmoignage. Combien qu'aucuns disent que les Juifs à la verité s'aident bien de sang humain, & le sacrifient, mais qu'ils l'achèptent des Chirurgiens & maistres d'estuues, & qu'ils le mettent en vne phiole de verre, pour leur servir à faire venir le diable, approchant ceste phiole du feu, appellant ce maistre Gounin, iusques à ce que ce sang soit bouilly, & se soit raffis : comparant lors pour obeïr & respondre à tout ce qu'on luy demande & commande. J'ay leu, va dire un autre de la Serée, que l'huile estoit fort bon pour baigner les ladres : ce qui est confirmé par Olaus, qui raconte que les Espagnols en lauoient leurs ladres, & pour cela leur trafficque cessa, ayans accoustumé de vendre leurs huiles à ceux de Septentrion, quand on leur eut dit que les Espagnols la vendoient après qu'ils s'en estoient seruy à lauer leurs ladres. Et me suis souuent esbahy, disoit-il, de ce qu'en a escrit Olaus, veu qu'il y a en Espagne peu de ladres, & quasi point, craignans tant ceste maladie qu'ils ne mangent gueres de chair de pourceau estant chose notoire, que le frequent vſage de manger chair de pourceau engendre la ladrerie : attendu que les pourceaux par le rapport d'Aristote, sont sujets à

engendrer en leurs corps vne abondance de grains de mezellerie. Ce mal se guerit aussi, adiousté quelque autre, si nous croyons Plin, avec menthe sauuage, ses feuilles maschees & appliquees sur la ladrerie, par l'experience de ce qui aduint fortuitement en vn ladre ? lequel se voulant déguiser & masquer, de peur d'estre cogneu, se frotta le visage de menthe sauuage : mais la fortune (luy disant mieux qu'il ne pensoit) voulut qu'il se trouua guery de sa ladrerie, aucuns estans en ceste opinion, que toutes les proprietéz assignees à la menthe sauuage, se doyuent entendre de la Napeta, qui est le Calamant commun des Apoticairez. Les autres disent qu'vser souuent de racines d'Asperges cuites en vin-aigre, est fort bon pour la santé des ladres : comme aussi la graine de Pautot blanc, & les oindre de la liqueur de Cedre. Les modernes asseurent aussi, adioustoit-il, que la chair de viperes mangée par les ladres, les guerit : le venin du serpent attirant à soy le venin de la lepre : comme d'auanture fut esprouué, ce dit Galien, par des moissonneurs, lesquels trouuans vn serpent mort & noyé dans leur vin, le baillerent à boire à vn ladre desesperé, qui le beut entierement, ne sçachant rien de la vipere morte dans ce vin : dont il euita la force de la maladie. Et ne faut pas s'esmerveiller de cela, disoit-il, veu que deux poisons en l'homme se peuuent deffaire & tuer l'vn l'autre, luy demeurant sain : cela se faisant, de ce que nature irritée par le venin du serpent, reiette & repousse tant qu'il luy est possible, le venin du serpent, & la matiere veneneuse de la lepre, laquelle faict le mal. Ou bien

c'est que la chaleur du serpent, en ouurant les pores, dechasse cest humeur melancholique des ladres au dehors, & à la peau : car en vsant souuent de viperes, il sort à la peau des grosses pustules squameuses. Que s'il en y a, disoit-il encores, qui ayent en horreur d'vsfer de serpens : que ceux la mangent des poules qui auront esté engressées de viperes ; car il a esté expérimenté ceste viande estre souueraine contre la ladrerie : aussi qu'il n'y a rien meilleur pour les elephanticz que le ius d'une ieune poule, encores qu'elle n'ait esté nourrie de viperes. Que si la chair de viperes, ou le vin beu où elles auront trempé, ou le theriaque de serpens, ou le trocisque de Tyr meslé avec de l'eau & du vin blanc, en prenant trois fois la sepmaine, ne guerissent du tout ces pauvres gens, pour le moins cela leur fera venir vne nouvelle peau : le corps s'enflant bien fort en vsant de ces remedes, la chair en estant mollifiée, qui faict tomber la peau de dessus, qui est dure, & toute crousteleuee : & par dessous reuient vne autre peau molle & plus douce. Je croy, repliqua vn autre, que les viperes ne sont pas si veneneuses à les manger comme on le pense, leur substance estant moyenne entre cest humeur vitieux, & le corps : car si elle approchoit plus pres du venin, elle tueroit comme faict le venin : aussi si elle n'en tenoit quelque chose, & qu'elle nourrist seulement, elle se conuertiroit en la substance du corps, & ainsi ne seruiroit de rien à la guerison de la lepre. Que si voulez, adioustoit-il, que la vipere aye encores plus de vertu pour seruir aux ladres, il faut, ce disent Dioscoride & Aeginete, faire

une maniere de saupoudré, qui se fait ainsi. Il con-
vient prendre un pot de terre tout neuf, & mettre
dedans le vipere, apres avoir esté escorché, en luy
ostant la teste & la queue: puis y mettre du sel, & des
figues pilees, avec du miel: & le pot étant bien
couvert, mettre le tout cuire en un four; & apres piler
& reduire le tout en poudre: que si aucun en veut
manger, le trouvera fort bon & saoureux, en le man-
geant avec autres viandes. Et pour vous monstrier que
les serpens n'ont pas tant de venin comme on dit, ou
bien que leur venin soit corrigé en quelques contrees,
nous trouvons que les Ethiopiens Macrobes vivent
cent & six vingts ans, pour manger de la chair de ser-
pens, & s'en nourrir, se guerissant par ce moyen de
mezelerie, par quelque propriété secrette & occulte.
Aucuns aussi nous asseurent, disoit-il encores, que si
vous lavez un lepreux en un bain qui aura seruy à laver
un cadaver, & homme mort, il guerira de la lepre. Et
à fin que ne pensiez que ce soit de la forcellerie de
Bodin, cela se fait à raison que la matiere de la ladrerie,
qui est iettée iusques à la peau, n'y fera plus poussée
par la nature, à cause de l'antipathie & contrariété
qu'a ce corps mort avec la lepre: d'autant que tout
animal fuit l'odeur d'un autre animal de son mesme
genre: dont adient que ceste matiere qui fait la lepre,
fuyant la senteur du cadaver, s'amasse toute en un, &
s'estant rendue forte par la quantité, est mise dehors,
ou par bas, ou par sueur, ou par autre voye. Je ne
veux oublier aussi à vous dire, adioustoit-il, que l'herbe
veronique, tout son ius exprimé de ses feuilles, que

l'eau qui en est distillée, par son frequent usage, apporte guerison aux ladres: & qu'à ceste cause on l'appelle l'herbe aux ladres. Que s'il leur fort des boutons & taches de ladrerie au visage, le ius ou vin de fraises est souverain pour les oster: moyenant que ceste eau ait esté mise dans vn vaisseau de verre, lequel ait esté long-temps en vn fumier. Aussi qu'aucuns afferment que l'Emeraude puluerisée, prise par les lepreux, leur est grandement profitable: aussi bien que les estuves chaudes de bois de larix & son eau: estant fort bon aussi contre ce venin vser d'eau de la mer, & s'en lauer, & se baigner en l'eau de mer, laquelle les Egyptiens ont creu guerir toutes maladies: estant aussi souverain pour ce mal, nauiguer sur la mer, à cause qu'elle prouoque le vomir: ce qu'elle fait, ou par la nauigation, pour n'estre vn mouuement selon nostre naturel, & inaccoustumé, toutes choses non accoustumées troublans les personnes, ou bien que la senteur & odeur de la marine prouoque le vomir: avec lequel les humeurs, qui causent la maladie, sortent dehors: les ladres ayans en leur estomac, & es parties qui luy seruent, grande affluence de cest humeur corrompu: ce qui fait qu'ils parlent ranche, estans tousiours enrouëz, à cause de la corruption de la voix, & de ses organes. Parquoy si voulez esprouuer si quelques gueux ne contrefont point les ladres, faut regarder s'ils se font point liez la gorge, avec vn fil, à fin de parler ranche. Quelque autre de la Seree ayant peur qu'on le soupçonnast d'en auoir quelque grain, n'en disant rien, va dire, que si la lepre ne faisoit guerres

que faisir vn homme, qu'il n'y auoit plus affeuré remede que de le faire chastrer, comme il se trouue *tit. de corpore vitiatis 20. lib. Decret. cap. 5. Exectio pudendorum multum prodest*, d'autant, disoit-il, que la complexion du ladre, chaude & seche, fera changee & alteree en vne froide & humide : ceste frigidité & humidité garantissant non seulement de la lepre, mais aussi de toutes maladies qui viennent de chaleur & siccité : & si ne laissera ce chastré, pour estre leger de deux grains, d'estre bon Capitaine hongre : comme la Turquie nous en rend bon tesmoignage. Et conseillerois tousiours à ces pauvres gens, (la maladie confirmee ou non) de se mettre à l'examen de la copelle : tant pour la palier, & prolonger leur vie, que de peur d'y tomber : & aussi qu'on les y deuoit contraindre, à fin que la progeniture en fust plustost perdue : car si les ladres n'engendroyent point, il y a long temps que la race en fust perdue. Mais, repliqua quelqu'un, Vlpian defend de chastrer les esclaves pour mieux les vendre, & dit que ceux qui les font chastrer pour leur plaisir, sont dignes de mort, & punis par la Loy Cornelia, ou bien par la Loy du talion, & de la pareille : & que mesmes ceux qui se font chastrer, encores que ce soit par deuotion, doyuent estre chastiez par les Loix & par les Princes : si ce n'est par necessité, ou pour eiter pis, comme en ces pauvres gens icy : le Canon permettant aux ladres de se faire chastrer, disant qu'on ne peut oster de la Prestrie celuy qui pour la lepre aura desgarny sa bourse de monnoye. Que si quelqu'un se faisoit chaponner pour son vtilité & profit, & non pour fanté,

pour auoir la voix gresle, & pour chanter le dessus, ie le penserois punissable, les femmes estans de mon opinion : & aussi le Canon les priue des saintes ordres, & Galien dit que les testicules sont parties plus excellentes que le cœur : d'autant que le cœur est principe de la vie seulement, mais les testicules sont la vie meilleure : estant vne chose plus digne de bien viure, que de viure simplement. Ce sera des testicules, va dire vn autre, ce que vous voudrez : mais si mes parents estoient soubçonnez de lepre, ie ferois bien vuyder ceste belle marchandise de ma boutique, pour euitier ceste leproserie : les hommes pouuans estre priez de leurs parties genitales, sans encourir la mort : comme on veoit des garde-couches du grand Seigneur, à qui on coupe les trois parties de la generation. Et comme les hommes, sans danger, peuuent estre priez de leurs parties genitales, tout de mesme est des femmes, qui peuuent estre priees de leurs parties feminines genitales, & demeurer en vie : la matrice de la femme, ny les parties viriles des hommes, n'estans point necessaires à la vie, ny à la santé. Nous trouuons escrit, adioustoit-il, dans Thalcondile Athenien, que Tamburlam qui print Baiazet, Seigneur des Turcs, estoit si ennemy mortel des ladres, qu'autant qu'il en rencontroit deuant luy, ils se pouuoient bien asseurer de faire le fault : disant n'estre raisonnable de laisser plus longuement regner vne telle peste : les ladres ne seruans, disoit-il, que d'infecter les autres, & procreer leurs semblables, & avec cela viuans en tant d'angoisse & de martyre, qu'on leur faisoit vn grand bien de les

oster de ce monde. Il deuoit regarder, repliqua vn de la Seree, si la maladie estoit confirmee, ou non : car ie pense que par antidotes, celle qui est du premier degré se puisse curer, celle du second se pouuant seulement cacher : du tiers, ce sera beaucoup si par receptes elle se peut mitiger : car la lepre qui se fait par vne aduersion & chaleur d'humeurs, principalement melancholiques, estant incontinent en sa force & vigueur, se rend fort corrosiue, & confirmee, nonobstant tous ces remedes. Dont aduient, disoit-il, que les personnes fortes & robustes, chaudes par nature, comme sont les ieunes, ne vivent gueres en leur maladie : là où au contraire, si la maladie de lepre vient de cause froide, & d'humeurs qui s'espoississent & s'oppilent, tellement que la chaleur n'y puisse entrer, ils viennent à se congeler, lors ceste lepre demeure long temps, sans se confirmer ny empirer, en vn mesme estat, si bien que ceux qui sont lepreux de ce gros sang, & de ceste humeur froide, demeurent long temps en leur ladrerie : comme sont les enfans, les gens vieux, & les femmes. Que s'il s'en trouue de ceux-cy qui ne vivent gueres, cela aduient à cause qu'il y a tousiours en nous plus de chaleur bruslante que de froideur gelante. A ceste cause, adioustoit-il, les Medecins defendent à ceste maladie les viandes trop chaudes, pource qu'elles bruslent le sang, & le disposent à la lepre : & trouuent aussi mauuais de manger du poisson fraichement prins, parce qu'il augmente le mal, combien que la marine soit bonne & saine aux ladres. Et sur tout deffendent de manger des lentilles, que les Latins nomment *lens* ou

lenticula, car ceux qui en vſent ſont fort ſujets à deuenir ladres. Mais, luy repliqua quelqu'un, pourquoy donc eſt-ce que la lepre ſe multiplie plus és païs froids qu'és regions chaudes, ſi celle qui ſe faiſt par chaleur eſt plus aſpre, que celle qui ſe faiſt par le froid ? Et parce, luy fut-il reſpondu, que ceux qui demeurent en païs froid, ont plus de chaleur interne, que ceux qui habitent és regions chaudes. Il fut auſſi dit, que la lepre ſe multiplioit plus és regions ſeches qu'és humides, à cauſe des humeurs qui ſe ſont plus groſſes & eſpoiſſes par la ſiccité. Dont aduenoit que les lepreux n'eſtoient gueres malades de fieures, la ſiccité, qui eſt en eux, empeschant la putrefaction, de laquelle prouenoit la fieure : ainſi ceux qui ſont gras de nature difficilement deuiennent ladres, à cauſe de l'humidité qui reſiſte à la ſiccité, la ſiccité rendant le ſang gros & eſpoix. Que s'il aduient que les perſonnes graſſes deuiennent lepreuſes, on le peut aiſément cacher, d'autant que ce qui engraiſſe guerit la lepre. Quelqu'un prenant la parole, nous va conter d'auoir veu vn Medecin qui promettoit de guerir les ladres, les gouteux, les heſtiques, paralytiques, & telles maladies deplorees de tous les Medecins. Celuy qui ſe vouloit mettre entre ſes mains, qui eſtoit honneſtement ladre, luy enuoye demander de l'argent à emprunter : ce Medecin Empirique luy mande qu'il eſtoit pauvre compagnon. Lors le pauvre malade ne voulut pas ſe mettre entre ſes mains, luy diſant, que ce n'eſtoit qu'un affronteur, & que s'il ſçauoit guerir les maladies dont il ſe ventoit, qu'il deuoit eſtre plus riche que les Foucres. Ce diſcours finy, vn autre

de la Seree va conter vne histoire pitoyable & veritable, d'un ieune homme nouvellement marié, lequel par la ialousie de sa femme fut rendu ladre : car ceste femme pour se vanger de son mary, & de celle qu'il entretenoit, eut expressement la compagnie d'un ladre, dont puis apres, elle, son mary, & son amoureuse deuindrent ladres. Et si adioustoit que ce n'estoit rien de nouveau, veu qu'on trouuoit escript, que les femmes des anciens Romains en faisoient bien quasi autant, toutesfois sans qu'elles se missent en danger : car ces Dames estans ialouzes, & se voulans vanger de celles sur qui elles auoient opinion de leurs maris, estouffoient des stellions ou lezards dans les fards dont elles estoient asseurees que leurs compagnonnes d'amour se fardoient le visage, pour les rendre lentilleuses, desfaites, & le visage tout ladre & boutonné. Que aisément la ladrerie se donne, disoit-il, nous trouuons escript que par faute d'auoir bien nettoyé vne lancette de laquelle on auoit fraichement saigné vn ladre, & puis en auoir saigné vn autre, il s'ensuiuit vne telle corruption en la masse sanguinaire, par l'impression consequutiue à l'ouuerture faicte par ladite lancette, que non long temps apres parurent quelques signes de ladrerie. Aussi on a veu par experience, que la peste prend à celuy qui aura esté saigné d'une lancette non nettoyée & emundee, qui aura percé la bosse d'un pestiferé. Et si ie ne sçay, adioustoit-il, si ie doy croire que pour auoir subitement rendu l'vrine apres vn ladre, au mesme lieu, que la contagion s'en ensuiue, aussi bien qu'on prend la caquesangue allant

apres vn autre à la mesme garde-robe. Vn second Panurge, qui estoit en ceste Seree, voyant qu'on se passionnoit de ce ieune homme qui estoit deuenu ladre par la ialousie de sa femme, pour nous resjouir, va commencer à dire le bien & le plaisir qu'auoient les ladres, asseurant qu'ils n'estoient pas si miserables qu'on les estime, & qu'il en deuoit estre creu pour le sçauoir bien. Premièrement, disoit-il, les ladres ne sont point tourmentez de fieures, la fievre estant contraire à la putrefaction qui engendre la fieure. Ils ne sont point aussi sujets aux poux, morpions, puces, punaises, & autre vermine venant de corruption, ne à la maladie qui s'appelle *Morbus pedicularis*, & *phtiriasis*, la fievre empeschant toute pourriture : ny à la peste, vn venin repoussant l'autre : parquoy il me semble, disoit-il, qu'il seroit fort bon de faire estudier telles gens en la Medecine & Chirurgie, pour secourir les pauvres pestez : d'autant que ne prenans point la peste, on ne seroit sans secours, comme il arriue bien souuent par la mort des Medecins & Chirurgiens, qui sont sujets à la peste comme les autres. Les ladres aussi, disoit-il encores, n'ont nulle peur d'estre coquus, personne ne s'approchant de leurs femmes, de peur de deuenir ladres, comme le ieune homme, s'ils s'accostoient de la femme d'un ladre, mesmes les Diabes de Bodin n'en oseroient approcher : qui seroit vn si grand bien pour les maris ialoux, que ie m'asseure qu'il en y a qui voudroient estre ladres pour cela. Outre ces commoditez, les ladres ont plus de plaisir aux femmes que les autres, & sont quasi toujours dessus, à raison de la chaleur

estrange qui les brulle par le dedans : & aussi que leurs vases spermatiques sont remplis de grosses humeurs crues, visqueuses & flatueuses, qui font enfler & dresser le trinquet : à ceste cause plusieurs femmes ayans eu affaire à des ladres, ont souhaitté que leurs maris le fussent. Par la mesme chaleur les ladres sont inextinguiblement alterez, beuvans sempiternellement, & vous sçavez le plaisir que c'est de boire de bon vin : ce qui fait qu'on ne trouue gueres les ladres sans barril, & sans leur lettre de couronne, avec le petit entonnoir : combien que Paré die qu'on leur baille le barril & les cliquettes, à fin de les cognoistre. Et me souvient qu'il n'y a pas long temps que des Reistres trouuans des ladres à cheual, avec leurs barrils, que les Mattois appellent le roüillard, leur firent bonne chere, & apres auoir beu au roüillard, cependant qu'ils leur bailloient vne note avec leur boys-crolant, vont dire bonne ladre, bonne ladre, boient à cheual, & nous à pied. Vne autre commodité qu'ont les ladres, c'est qu'ils vont tousiours à cheual, dont i'en ay veu protester d'iniure atroce quand on disoit, ie ne vay point demander les Estreines & l'Aguillanneuf à cheual. Les autres aduantages des ladres sont qu'ils couchent seuls, & ont leur chambre à part : ils ont du plaisir à se grater, à cause que la peau leur cuit tousiours, ie m'en rapporte à ceux qui ont esté galeux s'il y a du plaisir à se grater : ils ont tousiours de l'argent frais, car pour en auoir il est aisé à leuer leur boutique, il ne faut qu'un petit mouchoir, & le barril dessus, & en vne des mains un ayguillier de Croutelles, & voilà leur estat dressé : à ceste cause

on dit, il est riche comme un ladre : & vous sçavez que pour estre riche on ne craint point toutes les plus grandes meschancetez & vilennies du monde, pour y paruenir. Vous direz, repliqua un autre, toutes les commoditez & plaisirs que peuuent auoir les ladres, si ne m'en ferez-vous pas enuie, combien que ie sçache qu'il y a des personnes qui le sont, qui ne le pensent pas estre : car on tient que le Cancer & les Loups, sont vne espece de ladrerie, qui est particuliere, & qui n'est qu'en un lieu, & la lepre est un Cancer vniuersel, lequel occupe tout le corps : & combien que la lepre, le Cancer, & les Loups viennent d'une mesme cause, la lepre toutesfois qui ne fait que commencer, se guerira plustost que le Cancer & les Loups : d'autant que la matiere qui cause ceste lepre particuliere de ces deux, est dedans les veines, qui est cause qu'on ne les sçauroit guerir sans mutilation du membre où elles sont attachees, en ostant les veines dans lesquelles est la racine du mal : & la matiere qui fait la lepre vniuerselle, est espandue par tout le corps, & par ce plus aysee à chasser. Il vaudroit donc mieux, va dire un Franc-à-tripe, estre honnestement ladre, que d'auoir un Cancer ou des Loups : Le Cancer toutesfois ayant de plus grieux symptomes & accidens que les Loups, à cause du lieu où il s'attache, qui est le plus souuent és mammelles des femmes, qui sont molles, ayans vne grande capacité, qui les fait plus sujeter au Cancer que les hommes, qui sont plus molestez des Loups aussi que les femmes : les hommes en cest endroict estans de meilleure condition que les femmes, parce qu'il vaudroit mieux

nourrir dix Loups qu'un Cancer. Je sçay, fut-il répliqué, pourquoy on appelle une espèce de lepre particulière, Cancer : mais je voudrois bien qu'on m'eust appris pourquoy on nomme l'autre espèce de lepre particulière, *lupus*. Il luy fut répondu, que c'estoit à cause que ceste maladie des Loups, qui s'attache communement es iambes, mange tousiours la partie où elle est encharnee, comme les Loups, bestes voraces, mangent beaucoup de chair, & en mangent en si grande quantité, qu'elle demeure pourrie en leur estomac l'espace de huit iours, & estant puante, ils iettent parmy l'air des fumées grosses & indigestes, par lesquelles l'air prochain est infecté : lequel alternatiuement déprave & corrompt l'air circonuoisin, en sorte que de l'un à l'autre il parvient à l'homme qui aura veu le Loup : si bien que cest air corrompu faifira tellement les poulmons, ferrant l'artere vocale, qu'avec grande difficulté on pourra parler, parquoy on dit, il a veu le Loup : ou bien le Loup enrouë une personne de son regard par la frigidité de son cerueau, laquelle se iuge par sa grosse teste : la vertu donc visible s'adressant au Loup pour le regarder, attire à soy de sa froideur, laquelle renuoyee à l'estomac, où sont les organes de la voix, faict qu'ils sont restraincts & referrez. Et parce que monsieur Scaliger, disoit-il encores, se moque de ce commun proverbe, il a veu le Loup, ie le confirmeray par Theocrite, qui dit, comme on m'a fait à croire, As tu veu le Loup, que tu ne parles point ? & par Virgile. *Lupi Marini videre priores*. Mais soit vray ou non, si est-ce que ceux qui ont les loups aux iambes sont

enrouez, aussi bien que les ladres, & ont la voix cassée & basse : que si nous pouvions garder nos iambes des loups, aussi bien qu'on en garde les brebis, on n'auroit pas si grande peur d'eux : car on dit que le Loup ne fera aucun tort aux brebis si vous liez au col de celle qui va la première un ail sauuage. Puis que nous tenons le Loup aux oreilles, va dire une Fesse tonduë, escoutez en deux ou trois petits contes. Le premier fera d'un homme riche, que tous cognoissez, lequel a acheté une maison, où maintenant il demeure : tous disent qu'il a bon marché, que la maison est belle, bien bastie, bien aérée, bien saine, fort spatieuse : tout le mal qu'ils y trouuent, c'est qu'il a de mauuais voisins, d'autant qu'ils le laissent manger aux Loups. Le second conte fera que ce mal auoyfiné un iour voulant vendre son cheual à un de ses voisins, l'acheteur s'esmaye si le cheual n'estoit point vitieux, craignant qu'il fut paoureux & vmbrageux, on l'asseura que non : car luy disoient ses voisins, comment seroit ce cheual ombrageux, quand les Loups montent tous les iours dessus, & les porte sans auoir aucune peur ? Nous trouuons, adioustoit-il, d'un qui se vançoit que le peuple le porta sur ses espauls, le iour qu'il prenoit possession d'un office : luy estant replicqué qu'on le croyoit bien, à cause que les Loups l'empeschoient d'aller, les Loups des iambes estans bien differens de ceux des champs : car ceux des iambes empeschent d'aller, & les autres sont cause de legereté, d'autant qu'on assure que les cheuaux qui ont esté tirez & rescous des Loups, qu'on appelle *licopsades*, sont plus legers que les autres :

mais aussi ils s'accordent en une autre chose, c'est que les Loups des jambes rendent la partie où ils s'attachent si tendre, que sans les ligamens elle tomberoit à pieces & à lopins : & les Loups animaux ayant mordu un mouton, ou quelque autre animal, rendent aussi leur chair fort tendre, à cause de leur haleine, laquelle est si chaude & ardente qu'elle fond & digere les os mesmes en leur estomac : ce qui fait que la chair de la beste mordue du Loup se corrompt aisément, & aussi devient plus tendre, ce disent ceux qui ont mangé des animaux arrachez d'entre les dents des Loups : le foye du Loup ayant outre une propriété & vertu secrete, qu'en le mangeant il guerit ceux qui y ont mal. Sur la fin de la Serie, laissant la lepre particuliere, ils se mirent à disputer si les capots de Gascogne estoient vraiment ladres : mais n'en estant rien conclud, ie ne mis rien en ma memoire, sinon qu'il fut dit que l'espreuve la plus certaine pour sçavoir si un homme est ladre, estoit de luy mettre un poinçon bien avant dans la sole des pieds, car on assure qu'il sera bien ladre s'il ne le sent : & de là est venu qu'on dit d'un homme qui laisse gouverner sa femme ou ses parentes à quelques-uns, cest homme est bien ladre, il ne sent point quand on luy pique sa chair. Et aussi fut dit par un de la Serie, que si ceste espreuve estoit vraie, que les Diables rendoient donc ladres ceux qui se donnoient à eux, tous les Sorciers estans ladres à vingt & quatre carats : parce, disoit-il, que Bodin assure que les Diables marquent les leurs, à fin qu'ils les obligent à eux par ce moyen, comme par un Sacre-

ment : & qu'en ceste marque on pourroit fourrer toute vne grande ayguille, ou quelque autre fer poinctu, fans qu'ils en sentent rien, estant vn moyen aux magistrats de conuaincre les Sorciers aussi bien que les ladres. Il me souuient aussi qu'un marchand, qui estoit en ceste Seree, ayant bien voyagé, nous conta qu'il auoit esté en vn certain pays où les fourrures de hermine n'estoient point cheres, parce, disoit-il, que l'attouchement de ces peaux rendoit les hommes ladres. Je ne sçay s'il vouloit dire, que telles fourrures estans bien cheres en ce pays, rendoient ladres ceux qui les portoient. Et puis ce marchand icy, non hors de propos, nous conta vne belle rime que luy & vn autre marchand firent en allant à vne foire de Poictou, ayans trouué en la vallee de saint Mayxant vn barril : car l'ayant amassé, l'un se met à rimer, & puis attache sa rime avec de la cire, à l'un des costez du barril trouué : & pource que c'est de la rime de marchand ie la veux dire : il y auoit ainsi :

*Ce barril fut recouuert
En la vallee saint Mayxant,
Lequel on trouua tout ouuert,
Et delaisé pour vn passant.*

L'autre marchand, aussi bon rimeur que son compagnon, prenant ce barril, le va pendre à vn arbre, apres auoir mis de l'autre costé ce quatrain :

*Qu'aucun de vous ne se hazarde
De prendre ce vuide barril,
Si ce n'est quelque asseuré ladre
De pere en fils, & de droit fil.*

Ce marchand, apres auoir recité ces belles rithmes, nous asseura qu'au retour de la foire ils retrouuerent encores leur barril pendu où ils l'auoient laissé, bien fort augmenté d'autres rithmes & billets : car les passans qui sçauoient lire, n'auoient garde de prendre ce barril, & le despendre, encores que le cartel escript dessus le permist à aucuns : ceux qui ne pouuoient lire, encores moins, ayans peur que ce fussent quelques Magiciens ou Sorciers qui l'eussent mis là, pour faire tomber quelque malheur à ceux qui enleueroient ce barril : les passans mesmes n'en osans approcher non plus que d'une chose fee & enchantee. Alors quelqu'un, en s'en allant, va dire, ie suis d'aduis que nous laissons le barril où il est, aussi bien n'auons nous point besoing de boire pour meshuy, mesmement en tel vaisseau, principalement si le barril est de bois d'If, parce que Pline dit, qu'ayans esté faicts en France des barrils du bois d'If d'Espagne, pour mettre & porter du vin, que ceux qui en gousterent ne deuindrent pas seulement lardres, mais aucuns en moururent.

Fin du troisieme Liure.

ET NVGÆ SERIA DVCVNT.





LES SEREES QVI SONT

contenuës en ce troisiẽme

Liure.

XXXII. <i>De la Musique, & des ioũeurs d'instrumens.</i>	Page 1
XXXIII. <i>Des gens d'Eglise.</i>	9
XXXIIII. <i>Des fols, plaisans, idiots & badins.</i>	41
XXXV. <i>De la diuerfité des langues & du langage.</i>	82
XXXVI. <i>Des Ladres & des Messeaux.</i>	106



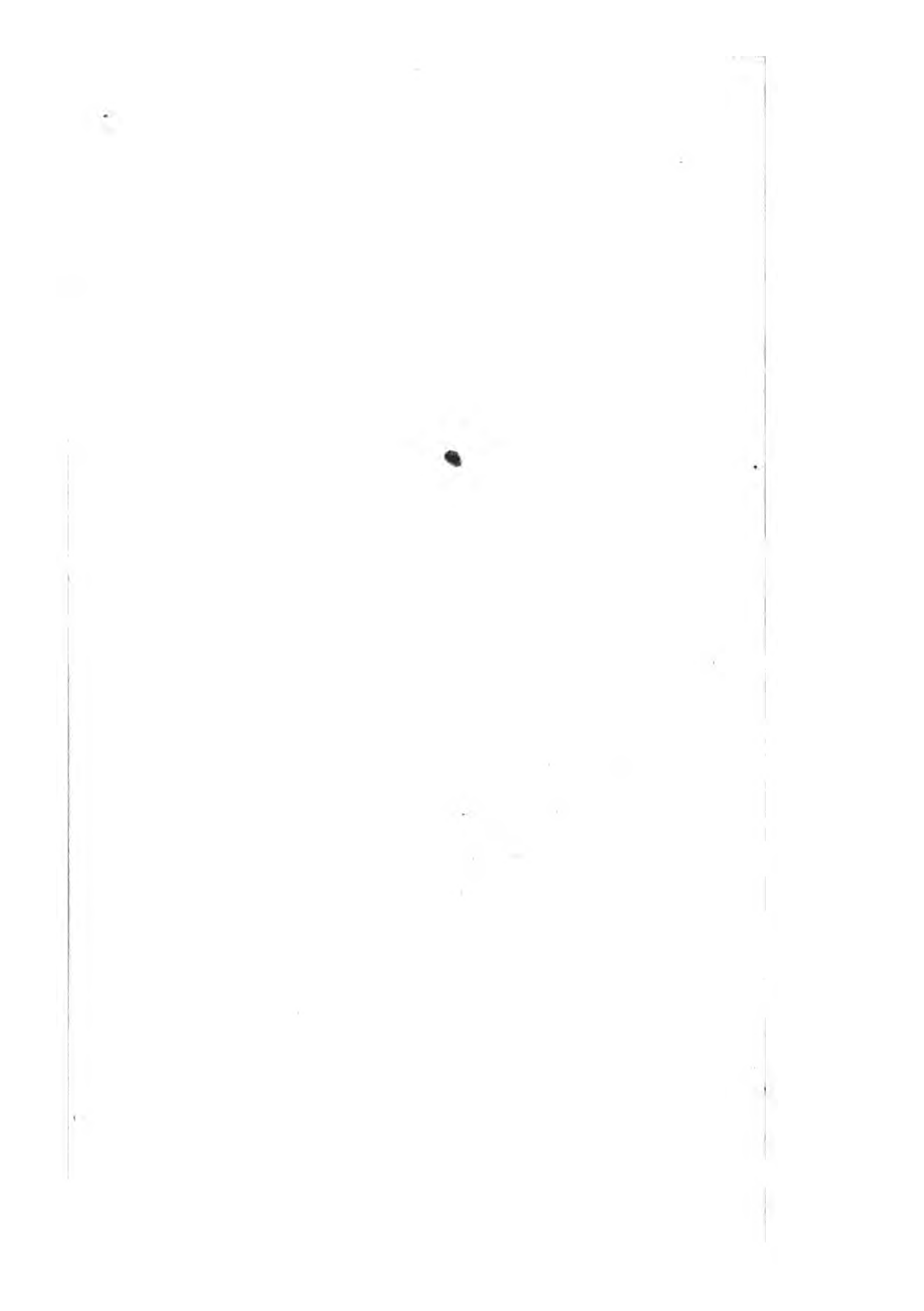




TABLE DES CONTES

RELEVÉS DANS LES *SERÉES*

TOME I

	Pages
D V VIN. — Un archer de François I ^{er} boit une bouteille de vin grec réservée au roi.	10
Une grande dame veuve a réponse à tout ce qu'on lui dit pour l'empêcher de boire	17
Procès d'un acheteur de vin à son vendeur, qui répond par un jeu de mots	23
Inutiles précautions d'un biberon à qui une bohé- mienne a conseillé de se méfier de l'eau	24
Châtiment d'un hôtelier qui met de l'eau dans son vin	26
Comment s'enivre & se désenivre un torti-colli . . .	41
Ivresse & chute de Lambert. Ce qu'il imagine pour se faire donner des huitres. Quelques-uns de ses bons mots	44
Mot d'une chambrière tirant du vin	48
Les Suisses dînant à l'Hôtel-de-Ville de Paris deman- dent vin papier	49

	Pages
Comment une fesse-tondue use de la permission, que lui a donnée son médecin, de boire l'un après l'autre son eau & son vin	54
Un serviteur veut mourir avec son maître qui lui dit qu'il se tue de boire	55
Monsieur Le chaud a bu le vin. Histoires d'un maître & de ses serviteurs, d'une hôtesse & de ses clients.	55
Interprétation du latin d'un prieur par ses serviteurs ; d'un mari par sa femme.	57
Réponse d'un buveur d'eau au magistrat qui le renvoie à son mulet.	59
Le peuple de Poitiers injurie un bourgeois pour le cri du bon vin.	60
DE L'EAV. — Épitaphe du savetier Blondeau, qui gagnait moins à faire son métier qu'à enseigner où était le bon vin	72
Controverse d'une fesse-tondue & d'un drôle sur la bonne & la mauvaise eau. Jugement d'un franc à tripe.	73
DES FEMMES ET DES FILLES. — Exemples de filles devenues garçons : Françoise, Charlotte, Marie Pacheco, Marie Germain, Lucia	94
Un garçon devient fille.	97
Qui, de l'homme ou de la femme, éprouve le plus grand plaisir sexuel ! Réponse d'une femme. Mot de Tiréfiás	101
Sentence de la reine d'Aragon, une femme se plaignant des accolades trop nombreuses de son mari . . .	103
Nulle femme ne se plaint d'être trop accolée. Trois histoires probantes	104
Repartie d'un amant rebuté par sa maîtresse.	106
Opinion d'une femme sur la circoncision.	106
La femme d'Héraclius s'oppose à ce qu'on le guérisse d'une maladie érective.	106
Un mari corrige sa femme entêtée, en la berçant . .	107

	Pages
Recette amoureuse employée par une fesse-tondue pour appointer sa femme.	111
Quel est le maître à la maison ! Réponse d'un drôle .	113
Gageure d'un cordonnier contre ceux qui croient ne rien tenir de la quenouille	115
Pourquoi un mari prend sa femme sur son dos. . . .	117
Querelle d'une épicière & d'un drôle qui la rencontre retrouffant sa robe.	118
Colère & dispute d'une poissonnière.	119
Naïveté d'une fille à qui un écolier fait la cour en latin.	120
Rudeffe d'une fille à qui un jeune homme demande comment il est dans ses bonnes grâces	121
Remède contre la jaunisse, employé par une fille & conseillé à une grande dame par ses damoi- selles	121
Réponse d'une jeune mariée à son mari revenant de voyage & demandant ce qu'il faut faire.	123
Débat d'un curé avec la paroissienne qui l'accuse d'avoir révélé sa confession	123
Un homme bat sa femme chaque fois qu'il se doit confesser.	124
Excuse d'un mari qui, venant de courir la poste, ne remplit pas son devoir. Même excuse donnée par sa femme en faveur d'un coq	124
Ce que fait un mari à sa femme chaque fois qu'il la veut accommoder.	127
Mots : d'une femme mise haut à l'emprunt; d'une autre, son médecin lui voulant faire prendre médecine; d'une troisième, à son mari qui voudrait connaître le jeu des Bohémiens.	128
Faut-il dire <i>tomba</i> ou <i>tombit</i> ! Préférence d'une femme.	129
Appréhension d'une commère qui s'est escroupionnée .	129
La femme d'un procureur explique à une voisine	

	Pages
pourquoi elle gagnera son procès	129
Louange d'une demoiselle à François I ^{er}	130
DES ROIS, QV'ON CRIE LE ROY-BOIT. — Des	
masques sont volés au jeu & se vengent.	131
Mot d'une femme à son mari qui l'a gagnée dans une	
mascarade sans qu'elle l'ait reconnu	136
Une fesse-tondue veut se vêtir d'ambre tandis que sa	
maîtresse s'habillera de paille	139
Apostrophe à un masque qui est reconnu de tous dès	
son entrée	142
Un roi de la fève se fâche contre sa femme qui refuse	
de crier <i>Le Roy boit</i> . Leur raccommodement . .	146
Tragédie conjugale, le mari s'avisant qu'il peut, sans	
risque, battre sa femme le jour des Rois	147
Un capitaine qui ne trouve à manger que des fèves	
crie <i>Le Roi boit</i>	151
Conseil d'un maître à son laquais après l'avoir répri-	
mandé de jouer.	163
Mots : d'un joueur qui a perdu sa robe; de celui qui est	
surpris volant son gagnant.	163
Ce que fait une dame qui a surpris ses serviteurs faisant	
le Roi boit	164
Vol fait aux assistants de cette soirée par un inconnu .	165
DES NOUVELLEMENT MARIÉS ET MARIÉES.	
— Observation faite par un père à un poursuivant de	
sa fille, qui se défist la disant trop jeune	178
Première nuit de noces d'un jeune homme sortant du	
collège.	180
Timidité d'un jeune marié pendant un mois. Plaintes	
de l'épousée. Réponse du mari.	182
Réserves articulées par une femme dans un procès	
contre son mari pour cause de continence pro-	
longée.	183
Procès intenté par une fille engrossée. Sa réplique aux	
preuves présentées par l'amant	184

	Pages
Comment un gentilhomme se délie	188
Riposte d'une nouvelle mariée à son mari qui la tance de se tenir mal	190
Comment un nouveau marié se punit de n'avoir pas été dispos.	191
Menace d'une matrone dans un procès intenté pour impuissance du mari.	192
Repartie d'une fiancée, son mari lui exprimant le désir d'avoir déjà tout fait.	194
Enforcellement d'un homme qui se croit éviré. . . .	194
Une femme se charge d'essayer si les futurs maris sont charmés. Réponse qu'elle reçoit d'une mariée le lendemain des noces.	196
Plainte d'une jeune mariée à sa mère sur l'insuffisance de son mari.	197
Un jeune marié réglant avec son beau-père la dot de sa femme, pourquoi celle-ci s'oppose au paye- ment.	197
La Mau-percée	199
Traitements d'un nouveau marié envers sa femme, le beau-père ne donnant pas la dot. Mot de la femme quand il cesse ces traitements.	201
Empressement d'un marié, la première nuit de ses noces. Son ébahissement, à une riposte de sa femme; sa réponse aux dames qui le blâment de son impatience.	204
Une nouvelle mariée provoque son mari après l'avoir fui.	205
Ce que fait un nouveau marié, sa femme disant ses oraisons	206
Gaieté d'une jeune mariée pendant le dîner. . . .	207
Mot d'une mariée qui au bal a trop levé sa robe . . .	208
Demande & réponse d'une fille à sa cousine mariée de la veille	209
Observation d'une jeune mariée à sa chambrière	

	Pages
qu'elle surprend avec son mari	209
Une chambrière contraint sa mère à la marier. Ce qui lui advient en se rendant à l'église.	210
Une mariée a le feu à sa chemise	212
Réponse d'une mariée à une damoiselle qui lui de- mande un avant-souper.	214
Conseil d'un beau-père à son gendre, fendant forceur de places, qui se plaint d'être trompé par sa femme.	214
Plaintes d'un jeune marié aux parents de sa femme sur les imperfections de cette dernière.	215
Réponse d'une fille à son père qui la voulant faire religieuse allègue Saint Paul.	219
Réponse d'une femme à un voisin qui, le lendemain de l'enterrement de son mari, lui conseille de se remarier.	220
Un Lombard, qui a permis à sa femme de se remarier s'il n'était pas de retour de la guerre au bout de trois ans, revient le dernier jour & la trouve fiancée pour le lendemain	221
Réponse d'une veuve à sa voisine qui lui propose un mari qu'elle l'a chargée de lui trouver pour soigner ses biens seulement.	223
Confiance mutuelle de deux fiancés qui l'un & l'autre ont un enfant	224
Aveu d'une femme à son mari la première nuit de leurs noces.	224
Mot d'une demoiselle à qui l'on présente son futur comme aimant trop les filles	226
Querelle d'un veuf & d'une veuve mariés ensemble .	226
Repartie d'un prétendant, la mère de la fille lui objec- tant son origine	228
Un homme devient chauve pour s'être marié à une vieille femme puis à une jeune	229
Remerciements d'une vieille femme à son jeune mari.	230

TOME II

	Pages
D V POISSON. —Un convive, assis au bas de la table, feint de causer avec le petit poisson qu'on lui a servi. .	3
Embarras & franchise d'un frère mendiant qui a caché une carpe vivante sous sa robe.	5
Comment un poissonnier est empêché par son voisin de vendre ses harengs.	9
Mot d'une femme qui préfère la chair au poisson. . .	18
Deux voisins se consolent mutuellement de n'avoir point de poisson en se conseillant tour à tour de le remplacer par des aulx	23
Méfaventure causée à un pêcheur & à sa femme par un cancre.	36
DES CHIENS. — Un chapelain veneur de son seigneur est affailli par ses chiens	48
Condamnation d'un chien à huit jours de pain & d'eau .	50
Riposte d'une Sauveuse du Palais à un vieux qui lui demande un remède pour empêcher des filles d'enrager.	53
Repartie d'un homme mordu par un chien au maître de l'animal.	58
Recette d'un voleur de chiens pour se faire aimer de ses bêtes	59
Adieux d'un gentilhomme à ses chiens, en les mettant en liberté faute de les pouvoir nourrir.	60
Grand amour d'un homme pour les chiens.	61
Le chien de Montargis	62
Un chien fait découvrir l'assassin de son maître. . . .	63

	Page
Un chien fait trouver à leur père le corps de ses trois filles.	65
Un chasseur effrayé embouche son cor dans les naseaux d'un sanglier qui met en fuite les chiens & les autres chasseurs.	69
DES COCVS ET DES CORNARDS. — Mot d'un cocu qui a tué sa femme	81
Contestation entre deux cocus, l'un prouvant à l'autre qu'il est cocu, & celui-ci refusant de le croire. .	82
Promesse de vengeance faite par une nouvelle mariée, son mari l'ayant trompée sur le nombre des enfants qu'il avait avant le mariage.	83
Raisons données par un homme qui veut avoir des cornes; il rassure sa femme mourante qui lui confesse que la fille qu'elle a eue en mariage est de leur jardinier.	87
Une femme en grande maladie nomme à son mari les pères de ses enfants, dont le plus petit la supplie de lui en donner un bon	89
Comment une femme rend son mari certain que son enfant est bien à lui	89
Vengeance d'un becco-cornuto qui, par sa faute, est trompé par sa femme avec son valet	91
Plaifanterie d'un homme, qui a perdu son procès, contre les maris du pays; repartie de sa femme contre les femmes.	92
Un mari consulte son voisin pour savoir ce que sa femme a voulu dire en lui demandant s'il savait nager .	93
Une femme se confesse du péché de fornication, sans savoir, dit-elle, ce que c'est	94
Résignation d'un mari que sa femme envoie à l'église prendre de l'eau bénite pour s'assurer s'il est cocu.	94
Comment un gentilhomme éloigne l'hôtelier qui a besoin d'entrer dans les privés pendant qu'il y est avec sa femme.	95

	Pages
Jeu de mots : <i>Primo occupanti</i>	96
Méprise d'un hôtelier qui surprend un gentilhomme avec sa femme sous des vêtements masculins. . .	97
Un drôle feint de vouloir jeter une pierre à un cocu .	99
Un juge & un fol se traitent de fol & de cocu. . . .	100
Procès entre deux voisins, l'un ayant dit à l'autre qu'il avait la tête faite comme une fourche	102
Procès d'un soldat à son caporal qui lui a dit de se défendre avec ses cornes	102
Jeu de mots d'un homme qui se défend d'avoir appelé un autre cornard	103
Conversation de deux cocus à propos de cerfs & de coucous. L'un d'eux fait un sonnet.	104
Lettres & souhaits : d'un gentilhomme en voyage à sa femme ; d'un père à son fils.	108
Une chambrière aimée de son maître s'entend avec sa maîtresse pour surprendre l'infidèle. Moyen employé par la femme pour être avertie quand son mari veut se lever la nuit.	113
Une servante & sa maîtresse s'entendent pour tromper le mari amoureux de la servante. Ce qui en ad- vient, le mari ayant voulu faire profiter un sien compagnon de sa bonne fortune.	114
Mot d'un gentilhomme qui reconnaît qu'il est couché avec sa femme croyant l'être avec une de ses damoiselles.	115
Refus d'un jaloux à un seigneur qui lui envoie un peintre pour avoir le portrait de sa femme . . .	116
Un gentilhomme prête à rire à toute une assemblée par ses encouragements à un taureau qu'il fait se battre avec un lion.	116
Pourquoi un mari se fait châtrer.	118
Comment un curé ayant feint de se faire châtrer est pris à son piège.	119
Confiance d'un mari qui fait coucher un forain avec	

	Pages
lui & sa femme	120
Pourquoi un mari se complait à voir de ses propres yeux qu'il est trompé par sa femme	121
Riposte de Gilet à son maître qui l'a plaisanté au sujet de son chapeau	121
Drôlerie d'un homme qui crie : « A mes bons fruits nouveaux ! »	121
Un homme prétend ne vouloir être cocu en herbe ni en gerbe : il épouse une fille enceinte. Ses plaintes aux parents de la fille ; leur réponse	122
Comment se dédit devant les juges un homme condamné pour avoir mal parlé d'une femme. Défaveu analogue dans un même cas.	123
DES IVGES, DES ADVOCATS, DES PROCÈS ET DES PLAIDEURS.— Procès d'un avocat contre un cabaretier à propos d'un tableau représentant un avocat qui reçoit des honoraires	
	124
Un homme s'enquiert de l'avocat qui a le plus grand bruit dans la ville	126
Prudence d'un donataire	126
Un juge condamne un plaideur, après lui avoir prouvé que le tableau qu'il refuse d'accepter représente bien un cheval à l'envers, tel qu'il l'a commandé	127
Le même juge condamne un autre plaideur qui ne veut accepter le tableau qu'il a commandé, représentant un cheval furieux	128
Procès entre deux gentilshommes pour usurpation d'armoiries.	130
Une damoiselle intente un procès à un gentilhomme pour injure.	130
Un payfan cherche l'avocat qui lui a promis de le garantir du paiement d'une dette	135
Un grand seigneur convie ses avocats & procureurs, & leur joue un tour de sa façon	136
Un grand chicaneur se vante de n'avoir pas perdu un	

	Pages
seul des procès où il a été reçu à faire preuves ou à prêter serment	137
Impudence d'un plaideur qui jure à toutes mains. . .	137
Aveu d'un avocat qui perd toutes ses causes & voit abfoudre tous ceux qu'il accuse	139
Souhait d'un Bas-Poitevin qui ne peut faire couvrir sa grange.	139
Mot d'un président à un avocat qui vient de dire : <i>Malum est quod tegitur.</i>	140
Pourquoi un avocat détourne son client d'intenter un procès à son voisin qui l'a appelé <i>larron</i> . Cri des mercerois en voyant les avocats.	141
Consolation d'un avocat à son client qui se plaint d'avoir perdu son procès	141
Pourquoi un villageois laisse là son avocat sans lui rien bailler	142
Jugement contre un fomenteur de troubles réclamant la récompense due à quiconque a apaisé une sédition.	142
Réclamation d'un jeune homme qui, meurtrier du tyran qui l'a surpris avec sa femme, demande la somme promise au libérateur	144
Deux filles sont violées par le même homme. L'une demande qu'il l'épouse, l'autre qu'il meure . . .	144
Décision d'un juge qui condamne une femme à ne restituer un dépôt d'argent qu'en la présence des deux déposants	145
Dignité d'un magistrat qui ne veut ni répondre, ni donner audience.	151
Arrêt d'une Cour contre son Président qui ne daigne saluer en entrant. Ignorance & prétention de ce Président.	152
Comment un juge qui a payé cher une charge s'ac- quitte de son office.	154
Réponse d'un accusé au juge qui lui dit que le témoin	

	Page _s
l'a traité de méchant larron.	156
Comparution de deux rustiques devant un juge pour lui faire décider s'il faut dire la <i>bouche</i> ou la <i>gueule</i> d'un cheval.	157
Débat entre un notaire & un villageois qui, ne sachant signer, lui apporte des cadeaux.	158
Un prisonnier se sauve par la faute du juge	161
Ignorance du juge qui traite Brutus d'adultère & qui ne veut pas avoir de cuisinier. Mot de son clerc. Son commandement à un prédicateur, & sa re- quête pour faire changer le nom d'un de ses clercs nommé Le Meunier.	161
Un juge demande à son greffier s'il a rendu un bon arrêt.	163
Une femme empoisonne son mari & son fils qui ont tué le fils de son premier mari.	165
Embarras d'un juge entre deux époux, la femme disant qu'elle veut tout ce que veut son mari	165
Comment un mari se conforme au désir de sa femme qui veut que tout aille à sa tête	166
Arrêt sur la demande d'un homme blessé par la chute d'un couvreur.	166
Comment un voyageur condamné dans un procès contre son hôtesse, use de la permission du juge de tuer les mouches partout où il les trouvera.	167
Contestation entre un juge & un criminel qui estropié d'une main est condamné à avoir la main coupée	168
Un juge donne défaut contre un mort sous quinzaine. Il renvoie une partie qui lui demande défaut contre un absent, au jour où cet absent sera pré- sent. Son embarras entre deux plaideurs, l'un disant que l'autre l'a appelé <i>larron</i> ! l'autre expli- quant son dire. Ce qu'il répond quand il est inter- rogé pour être reçu lieutenant	169
Réplique d'un conseiller de Bretagne à un conseiller	

	Pages
préfidial qui le blâme de jouer aux trois pendant neuf mois de l'année.	170
Débat entre un consul des marchands & un de la grand' boutique	170
Réponse d'un demandeur interrogé sur le point de savoir si la jument que le défendeur a laissé manger aux loups était bonne.	171
Déception d'un suppôt de la grand' boutique lequel reçoit de son client son sac avec un double du cas.	171
Avocat volé par un coupeur de bourses.	172
DES MEDECINS ET DE LA MEDECINE. — Un gentilhomme & un évêque sont taillés sans avoir la pierre	177
Réponse d'un malade à son médecin qui lui dit qu'il a une maladie nouvelle de l'année	178
Réplique d'un médecin à la grossière question d'un chanoine.	179
Comment une damoiselle est guérie de la colique. Sa pudeur, quand son médecin veut lui tâter le pouls après s'être réchauffé la main	182
Explication donnée par un de ses familiers à un méde- cin qui se vante que personne ne se plaint de lui	184
A quoi un avocat malade reconnaît qu'il ne court nul danger.	185
Un avocat ruiné par les dépenses d'une maladie dont il est guéri, se laisse mourir.	186
Mot d'un médecin à un hydropique qui lui dit qu'il s'en va	189
Citation de la mort de Patrocle faite par un médecin au malade qui lui demande s'il mourra.	189
Un médecin dit à son malade qu'il l'avertira s'il doit mourir.	190
Comment une damoiselle ayant une arête dans la gorge, & ne pouvant en être débarrassée par les médecins, est guérie par Grillo	192

	Pages
Guérison d'un médecin par la vue de son finge. . . .	195
Moyen employé par un médecin pour guérir une paralytique.	195
Un gentilhomme malade de colère est guéri par un nouvel accès de colère.	196
Un médecin est moqué deux fois pour ne reconnaître aux urines le pays & le métier du malade. . . .	198
Un médecin se vante d'avoir guéri un prélat qui a laissé tomber un morceau d'écarlate dans son urinal. .	199
Comment un pauvre homme retrouve son âne après avoir consulté un médecin devineur	199
Comment un médecin enseigne la divination à un écolier.	200
Un médecin passe pour habile, ayant deviné à l'odeur ce que lui présente un villageois à qui il a de- mandé du date du malade.	202
Réponse d'un malade au médecin qui le questionne sur ce qu'il a pris	204
Pourquoi un homme répond au médecin qu'il ne lui peut apporter de l'eau rendue par le malade. . .	204
Moyen employé par un gentilhomme pour guérir son médecin	205
A quoi servent uniquement les médecins	210
Mot d'un apothicaire riche. Épigramme sur lui & son fils.	211
Réponse d'un malade à deux médecins qui le surpren- nent regardant dans son poneau	211
Mots d'un médecin à son client qui s'est purgé sans son avis & qui est resté longtemps sans le consulter .	212
Comment un jeune médecin met en pratique les conseils de diagnostic que lui a donnés un vieux confrère	212
Avec quel fimple un médecin guérit femmes & filles .	214
Réponses : <i>Tant pis, tant mieux</i> , d'un médecin à ses malades.	217

	Pages
Ce que contenait un papier donné comme remède par un médecin.	217
Repartie d'un curé au médecin qu'il le félicite sur ses bonnes affaires.	219
Comment un serviteur rapporte à son maître la consultation du médecin.	220
DES CHEVAVX, DES IVMENTS, DES ANES, DES MVLES ET MVLETS. — Repartie d'un homme plaisanté au sujet de son cheval qu'il a fort vanté & qui a failli le noyer.	221
De quelles façons des marchands de chevaux recommandent leurs bêtes.	222
Repartie d'un villageois à une dame qui le voyant timide lui dit de s'approcher.	229
Intelligence d'un cheval tombé dans l'eau avec une charge de sel.	232
Riposte à un suffisant se vantant de savoir faire les mules & les mulets.	238
Réponse d'un gentilhomme breton à un prince qui lui demande un petit cheval de son pays.	238
Mot d'un homme voyant son voisin sur un cheval maigre.	239
Procès d'un homme avec son voisin à qui il a prêté son cheval. Défense de ce dernier qui réclame des dommages & intérêts.	240
Un gentilhomme achète un cheval qui ne fait que tourner.	240
Mico l'Abefté.	240
Une hôteffe refuse de recevoir des voyageurs qui sont d'eau.	241
Demande d'un voyageur qui, n'étant que de pied, a été admis dans une hôtellerie de gens de cheval. . .	242
Ce que désire voir un aveugle de naissance.	245
Mot d'un homme à son voisin qui dit que son cheval est las.	248

	Pages
Promesse d'un villageois à une damoiselle dont il demande le cheval pour sa jument.	250
Un cheval écorché se remet à marcher	254
DES BABILLARDS ET DES CAVSEVRS. —	
Châtiment infligé par un maître d'épée à un disciple vantard.	262
Babil d'un homme qui, en voyant un autre se noyer, le questionne au lieu de lui porter secours.	263
Un grand seigneur demande des plans à deux archi- tectes. Bavardages & vanteries de l'un; silence, puis réponse de l'autre.	266
Pourquoi on n'a jamais voulu permettre aux femmes d'aider à dire la messe & à répondre au prêtre. .	270



TOME III

	Pages
DES RESPONSES ET RENCONTRES DES SEIGNEURS A LEURS SVBIECTS, ET DES SVBIECTS A LEURS SEIGNEURS. — Bonne humeur d'un grand seigneur breton à qui l'on réplique rudement à propos du bon larron, de sa goutte, & d'un mets qu'il commande à son cuifinier. . .	4
Réponse d'un cuifinier à son maître qu'il quitte comme trop bon ménager	5
Naïveté d'un serviteur qui refuse de redire à son maître ce qu'il vient d'entendre crier à son de trompe .	5
Repartie d'un gentilhomme à un prince qui le trouvant à table le félicite d'être à la place des niais . . .	5
Guérison d'un maître par la simplicité de son valet à qui il vient de donner ses habits par testament. .	6
Mots d'un gentilhomme à son serviteur, qui lui dit que les pourceaux s'ébattant dans sa vigne sont à lui, qui le presse & qui ne voit ni le jour ni l'heure .	7
Riposte d'un boutiquier à un grand monsieur à propos des cocus de la rue.	11
Un président du Parlement de Paris dit à un conseiller de faire venir sa femme pour répondre à sa place.	12
Mot d'un conseiller du Parlement de Paris sur le fils d'un marchand qui ne répond rien au président chargé de l'interroger & de le recevoir.	13
Un peintre commande à son valet d'éloigner les coqs de sa peinture.	24
Réponse d'un grand seigneur à celui qui lui conseille d'aller lentement.	31

	Pages
Réponses faites à un comte italien par un criminel fustigé & par un villageois conduisant des chèvres .	33
Origine de l'expression : En vostre gorge, marchand de Paris	34
Repartie d'un gentilhomme à des dames qui lui repro- chent de dire simplement en parlant d'un comte puissant : « Monsieur le Comte, » sans y mettre une queue	35
Vengeance d'un contadin contre un des gardes du duc de Florence, qui ne le laisse entrer auprès du prince que sous promesse de partager ce qu'il obtiendra.	35
Le Duc de Florence accepte le testament d'un citoyen qui le charge de nourrir ses filles, de les marier avec douaire & de payer tous ses créiteurs. . .	36
DES DECAPITEZ, DES PENDUS, DES FOVET- TEZ, DES ESSORÉILLEZ, ET DES BANNIS.	
— Mot d'un matois sortant de prison à son geôlier. Reparties du même pendant qu'on le promène sous le fouet à travers la ville.	39
Prière que fait à son conducteur un criminel fouetté & promené sur un âne	40
Prière d'un malfaiteur qu'on va pendre, à Louis XI. .	41
Mots d'un criminel conduit au supplice.	42
Recommandation d'un criminel qu'on mène pendre, à la foule qui se hâte.	43
Repartie d'un Gascon que l'on félicite d'avoir été seulement condamné à être décapité.	44
Conseil donné par un condamné à être efforillé, à la foule qui accourt pour assister à l'exécution. . .	45
Un efforillé obtient de ses juges d'avoir ses oreilles coupées au lieu de sa langue.	46
Mot d'un homme condamné à avoir une oreille coupée. Comment il en appelle. Sa repartie à son retour dans son pays.	47

	Pages
Répliques d'un coupeur de bourses au magistrat chargé de le juger	48
Plainte d'un bourreau contre un gentilhomme qui a coupé l'oreille au voleur de sa bourse.	53
Comment un ermite remédie au tour que lui a joué un gentilhomme, son voisin, en coupant les oreilles de son chat grand preneur de lapins. . .	55
Réclamations & plaintes d'un homme conduit à la potence.	57
Reparties, recommandations & demandes d'un criminel qu'on va pendre	58
Mort par épouvante d'un gentilhomme que les médecins feignent de vouloir faire périr par la saignée .	59
Réplique d'une écrevisse à sa mère qui lui dit d'aller en avant	61
Un pendu assure qu'il a été pendu huit jours.	65
Un franc-archer, malade de la pierre, condamné à la pendaïson obtient la commutation de sa peine, sous condition de se laisser tailler par les chirurgiens.	66
Comment un efforillé prétend acheter du crêpe . . .	67
Réplique d'un monsieur voulant condamner un homme à mort sans informations	70
De quelle façon un prévôt des maréchaux se justifie du blâme que lui a infligé un juge pour avoir condamné par prévention un homme à être pendu.	70
Comment une petite fille fait découvrir son père, rogneur de pièces de monnaie	73
Un meurtrier dénonce, dans un accès de fièvre continue, l'assassinat d'une grande dame.	73
L'ombre d'un homme assassiné par sa femme dénonce celle-ci en apparaissant à son frère	74
Altercation d'un capitaine & d'un cordelier dans une gabarre à propos d'un âne.	75
Un soldat demande à son camarade, condamné à mort	

	Pages
comme lui, de lui laisser l'honneur d'être pendu le premier	77
Aveu d'un gentilhomme, par crainte d'être commis avec les roturiers	77
Preuve de noblesse fournie par un cadet d'ancienne maison.	78
Moyen employé par un tailleur mis à la question pour ne point souffrir.	84
Par quel nouveau crime un criminel se tire de la basse fosse où il était enfermé.	85
Vengeance d'un mattois contre son bourreau	87
Argument d'un juge pour condamner un innocent . .	88
Hésitation d'un galérien qui n'ose dire à des dames pourquoi il a été condamné.	89
Un juge condamne un criminel à servir en effigie le roi comme forçat aux galères	90
Fausse condamnation d'un enfant accusé d'avoir battu son père	90
Des Bohémiens prédisent à un homme qu'il deviendra un haut personnage	91
Un condamné emprisonne son juge à sa place	92
Comment un juge condamne deux criminels au ban- nissement. Comment de même un de la Serée fait sortir la compagnie.	94
DES LARRONS, DES VOLEURS, DES PICOV- REURS ET MATTOIS. — Pourquoi un tailleur ne porte point la croix.	
	100
Un avaricieux est volé par son voisin, qui lui a con- seillé de dire qu'on lui a volé son porc	100
Un cordelier dérobe un pâté dans un festin	104
Comment un homme vole une pièce de toile à un villageois qui la portait sur son épaule	105
Un porte-balle affronte un gentilhomme d'un écu . .	106
Farce d'un curé, d'un chafublier & d'un mattois, ce dernier dérobant la bourse du curé.	107

	Pages
Refus d'Yves à son maître qui lui offre de doubler ses gages sous condition de ne plus le voler	108
Une chambrière sert sans gages moyennant qu'on la laisse aller à la provision.	109
Pourquoi un homme se laisse voler son bois par un tourneur de Croutelles. Sa bonté pour un pauvre qui lui dérobe son manteau	110
Repartie d'un homme qui a trouvé une bourse qu'il garde	111
Un diabolon, envoyé sur terre pour se déniaiser, retourne en enfer par peur des soldats	118
Comment les soldats cherchent partout les lettres authentiques qui leur ferment la porte de l'enfer. .	118
Moyen employé par un homme pour ravoïr son argent volé par un ami à qui il a confié le dépôt secret qu'il en a fait	119
Comment un compère fait recouvrer à un ami une somme d'argent que celui-ci a confiée à un voisin & à sa femme	120
Comment, deux marchands comptant leur argent sur une même table, celui qui en a le moins fait tomber la table & prétend en avoir plus que sa part .	122
Moyens imaginés par un matois pour s'emparer de l'argent que compte un quidam dans un cabaret & de l'enjeu de quatre marchands jouant à la courte-boule.	123
Un matois indique à un gentilhomme, moyennant argent, le secret pour n'abattre que les chênes mâles.	124
Mot d'une grande dame que, dans une foule, on presse pour lui enlever son accoutrement de tête . . .	126
Comment un suppôt de la mate acquiert une paire de bottes de deux cordonniers. Comment il prend le bien des personnes en leur présence même, & s'approprie les manteaux de ceux qu'il admet à sa table.	127

	Pages
Tour joué par un monsieur à ses convives qu'il fait asseoir sur des sièges mous & se coucher après souper	128
DES SONGEVRS, RESVEVRS ET DORMEVRS.	
— Pourquoi un homme dit à son voisin avoir rêvé qu'il mangeait du cochon	133
Un amoureux ayant rêvé pommes demande ce qui ad- viendra de ce songe	137
Un drolle qui en rêvant a fait sous lui demande d'où vient ce songe.	141
Surprises par leurs maris, deux femmes se servent de prétendus rêves pour faire échapper leurs ga- lants.	147
Un homme va à la rivière tout endormi.	151
Pourquoi deux fils sont déclarés innocents du meurtre de leur père.	154
DES ODEVRS, ET DV SENTIMENT.—Plaifanterie	
d'un coliqueux.	159
Comment se tire d'affaire un homme qui a pété devant des dames, dont l'une en fait autant que lui . . .	161
De quelle monnaie un homme paie un rôti pour dont il sent le rôti	165
Comment revient à lui un villageois qui s'est évanoui en entrant chez un drogueur	170
DES BOITEVX, ET DES BOITEVSES, ET AVEV- GLES. — Réplique d'un tortipez à un torticolli. . .	
Pourquoi un mari boiteux danse tout le jour de ses noces	173
Réponse d'un honnête homme à qui l'on reproche sa laideur.	178
Un mari énumère les qualités de sa femme boiteuse .	180
Mot d'un soldat qu'on mène pendre, en voyant la femme qui s'offre pour le sauver.	180
Reparties de deux boiteux, l'un disputant un prix à la course, l'autre allant à la guerre.	182

	Pages
DE LA VÈVE, DES YEUX, DES AVEUGLES, DES BORGNES ET DES LOVCHES. — Une filie soupçonnée d'être grosse, refuse de se laisser visiter par une sage-femme qui se sert de beçicles. Mot de la mère. Discours de la sage-femme . . .	189
Recommandation d'une femme à son mari qui est fort endormi	193
Débat sur la joie de ce monde entre un aveugle & un éviré.	196
Ce que voit une femme regardant son cul.	205
Réponse d'une bonne commère à son mari borgne qui lui reproche de ne lui avoir point apporté sa virginité. Ce qu'elle fait quand il la surprend avec un amant.	229
Preuve donnée en sa faveur par un borgne qui a parié y voir mieux & plus que son voisin.	232
Embarras d'un campagnard pour choisir un avocat à Poitiers.	234
Des pages se vengent d'une dame qui donne un bâton à un aveugle pour les frapper quand ils l'empêchent de faire danser.	236
Un hôte & une hôtesse payent pour un matois qui a trompé des aveugles	237
Promesse d'un aveugle, débiteur, au facteur de son créancier.	237
Mot d'un laquais menant boire un cheval aveugle. . .	238
Réponse d'un maquignon à qui l'on demande si son cheval, qui est aveugle, a bonne vue. Sa réplique lorsque l'acheteur veut le lui rendre	238
Procès intenté à un homme qui a aveuglé une femme. Sa défense.	239
Un homme qui s'est privé de la vue réclame les dix onces d'or promises par la république à tout citoyen aveugle.	240
Pourquoi un avare louche a pris une femme guerle .	241

	Pages
Comment un chasseur prend & ramène chez lui un sanglier aveugle.	242
DES BOSSVS, DES CONTREFAITS ET DES MONSTRES. — Décoloré par une grande peur, un père transmet sa couleur blême à ses enfants . .	244
Réplique d'un bossu à un gentilhomme qui trouve sa bosse bonne pour ses oiseaux. Pourquoi il refuse d'être conduit le soir, ne voulant qu'une lanterne. Il hait les fallots. Ce qu'il a fait de la selle d'un cheval qu'il a tué	247
Une femme surprise par son mari lui fait croire que son amant est hermaphrodite	258
DES SOVRDS ET DES MVETS. — Un peintre ayant un œil gâté se peint de profil	268
Une femme sourde, portant le pain bénit, se courrouce contre le peuple qui rit d'elle parce qu'elle a fait un gros pet qu'elle n'a pas entendu	270
Consolation d'un médecin à un malade qui perd peu à peu la parole	275
DES FEMMES GROSSES D'ENFANS. — Pourquoi une femme enfante une fille toute veuve, & une autre un garçon semblable au diable	281
Enceinte & prise d'envie de manger de la chair, une femme tue son mari, en mange quasi la moitié, & sale le reste.	285
Une femme, qui dans sa grossesse a mangé une fois de la chair d'un homme vivant, mais qui n'a pu recommencer, accouche d'un enfant vivant & d'un enfant mort.	285
Mot d'une femme qui vilipendait son mari, à l'Official .	292
Pourquoi une femme en mal d'enfant ne veut pas se coucher sur son lit.	294

TOME IV

	Pages
DES ACCOVCHÉES. — Mot d'une femme en mal d'enfant, sa mère la blâmant de nommer les parties dont elle souffre.	4
Pourquoi une femme refuse de se mettre sur son lit pour accoucher	4
Ce que disent les femmes quand elles sont grosses . .	10
Mot d'une femme à son mari qui, arrivant de voyage, l'a accommodée dans l'allée.	10
Repartie d'une femme à son amie lui disant combien de fois son mari l'embrasse chaque nuit.	11
Origine des Porcelets d'Arles	18
Une femme se vante de sentir le jour & l'heure où son mari absent doit revenir.	20
Réponse d'une femme à qui l'on demande pourquoi ses vingt enfants ne ressemblent ni l'un à l'autre ni aucun d'eux à son mari.	21
Pays où il pousse des asperges quand on plante des cornes de bélier.	27
Ce qui vient, un homme ayant semé des marrons . .	27
Repartie d'une femme à son mari, qui, le lendemain des noces, prie Dieu de lui donner un fils beau, bon, vertueux & sage.	28
Une femme pétrit sa farine dans l'eau où elle s'est baignée. Dire de son mari.	43
Simplicité d'une jeune fille qui accouche sans vouloir confesser sa grossesse. Ses questions à sa mère sur l'engrossement.	49

	Pages
Une fille-femme accouche en dormant	49
Réplique d'une nouvelle mariée à qui l'on demande si elle a déjà eu affaire à son mari	55
Enterrement hâtif d'une femme grosse	57
DES NOVRICES. — Pourquoi un mari, qui a eu en même temps un enfant de sa femme & un enfant de sa maîtresse, ne veut pas dire à sa femme lequel des deux est le sien.	62
A quel signe le mari d'une nourrice reconnaît que sa femme n'est pas enceinte.	72
Ce qui advient à une femme qui se fait apporter son enfant pour l'allaiter par le clerc de son mari pendant que ce dernier est aux champs	77
DES GENS DE GUERRE. — Ce qui advient, un sergent ayant mis aux enchères dans une foire un lit où s'est couché & endormi un soldat.	99
Déportements d'un capitaine avec ses soldats dans une métairie. Ses adieux à son hôte.	102
Le Franc-Archer de Bagnolet	104
Querelle des soldats aux pionniers.	106
Comment un colonel défend ses soldats accusés de pillage.	107
Déception d'un capitaine qui s'est attribué pour sa part un prisonnier habillé de velours	107
Repartie d'un soldat condamné à sauter du haut d'un château.	107
Réponse d'un homme d'armes, à qui l'on rend le cheval qu'on lui avait pris sans la selle, & à qui son hôte baille un couvre-chef	116
Des parents font cuire leur petite fille morte pour manger.	118
Un maître ès-arts, maître Jean, s'entretient avec les convives de la soirée, de la couardise en général & de sa poltronnerie en particulier. Il cite quelques-uns de ses mots & de ses faits.	122

	Pages
Comment un soldat hardi compagnon tourne en ridicule les forfanteries d'un de ses camarades. .	129
Réponse d'un soldat vantard à son capitaine qui l'envoie le premier à l'affaut	129
Propos d'un soldat qui, après avoir fait du fendant, s'enferme & refuse de se battre	130
Repartie de Froifin qui ne frappe l'ennemi que du plat de son épée.	131
Un soldat blessé que l'on engage à se montrer au général préfère aller au chirurgien.	136
Origine des Chevaliers du Lièvre	136
Excuse donnée par des soldats au gouverneur de la ville qui leur a donné l'ordre d'attaquer un gentilhomme pour lui prendre son cheval. . . .	143
Repartie d'une femme tirant sur l'âge, à son jeune garçon qui lui crie de fuir, les gendarmes emmenant toutes les putains. Elle s'offre à ces soldats en échange de sa fille qu'ils ferment de près . . .	145
Comment des soldats demandant la passade à un médecin, mettent en pratique l'avis qui leur est donné de prier Dieu & que Dieu leur aidera. . .	145
DES PERSONNES GROSSES ET GRASSES. —	
Échange de plaisanteries entre des femmes & un gros & gras moine qui pisse en belle rue	158
Dialogue entre une femme grasse & un homme qui lui demande depuis combien de temps elle a vu son noc	160
Suites de l'imprudence d'un mari qui fait à sa femme l'éloge d'un sien clerc bien envitaillé.	160
Un gueux dit pourquoi il va quasi tout nu.	168
Un condamné fort gras s'esquive pendant qu'on dispute s'il faut démolir deux ou trois portes de la prison pour l'y introduire.	168
Un prisonnier devient si gros sous les verrous qu'il faut rompre les portes de son cachot pour le	

	Pages
mettre en liberté	168
L'enfant caillé.	169
Un prédicateur exhorte les femmes à quitter leurs gros culs, afin de passer par le sentier étroit du Paradis.	172
DES BARBIERS, ET DU MAL DE DENTS. —	
Comment s'en tire un compagnon de boutique qui a arraché trois dents au lieu d'une à un homme des champs.	177
Moyen employé par un chirurgien allant à l'hôpital des pestiférés pour se débarrasser de sa femme. .	178
Double vengeance d'un drolle qui veut mal à un arra- cheur de dents & à un homme qu'il trouve en- dormi dans une foire.	178
Première nuit de noces de Michau, sa femme se trou- vant prise du mal de dents	183
Manières d'arracher les dents employées par un ma- réchal pour les autres & pour lui-même	188
Une jeune dame se fait mettre une dent qu'elle fait arracher à une fienn damoiselle.	194
Une dame de Paris se fait écorcher pour avoir le teint plus frais.	195
Effets de la diète imposée par un barbier à un de ses pigeonniers.	196
Ébahissement d'un pigeon reproducteur tenu chaude- ment dans un colombier & entendant crier aux bons choux gelés.	197
Un soldat pansé d'un coup de fauconneau jure de n'ou- blier jamais celle qui l'a ainsi blessé.	198
Un gentilhomme croit devoir consulter les plus fameux avocats de Poitiers au sujet de sa vérole. . . .	198
Gageure d'un franc-à-tripe se faisant panser sa main de gorre, contre ceux qui se rient de lui.	200
Terme obtenu de son créancier par un débiteur surpris en train de se faire couper la barbe. Tumulte &	

	Pages
procès qui s'ensuivent	202
Requête présentée par un drolle à propos du commandement proclamé à cri public de faire raire la barbe.	206
DES PEINTRES ET PEINTVRES. — Menus propos d'un peintre chargé de peindre une pucelle à genoux devant saint Jérôme & de peindre les armoiries d'un vilain	210
Mots d'un peintre sur la laideur de ses enfants & sur la beauté d'un paradis exécuté par lui pour la Passion de Saumur	212
Réflexion d'une joyeuse commère de la serée sur la possibilité d'allonger les membres des enfants . .	214
Histoire de l'imagier qui a peint un âne sur le ventre de sa femme ; d'où est venu le proverbe : A tous les diables l'âne & qui me l'a bûté aujourd'hui ! . .	217
Beautés de certains tableaux	219
Excuses d'un peintre qui ne peut représenter au vif les nudités d'une très belle damoiselle	230
Simplicité d'un rustique, d'un marguillier & d'un grand seigneur, à propos de tableaux.	239
DES MORES, DES NEGRES, ET DES NOIRS. — Étonnement & curiosité de villageois poitevins rencontrant un More	242
Satisfaction d'un mari, les sages-femmes lui expliquant par un jeu de mots comment sa femme lui a pu faire un enfant noir.	252
Comment on peut tirer au blanc sur un more. . . .	253
DES PAVVRES ET DES MENDIANS. — Un gueux de l'hôtière confesse comment il fait l'hydropique	270
Repartie d'un faux estropiat au passant qui le reconnaît.	271
Le maître de la serée se défend pour avoir baillé l'aumône à une fille qui a la poche & le bâton. . .	272
Moyen employé par un cardinal pour chasser d'un	

	Pages
hôpital les gens valides.	273
Pourquoi un pauvre refuse de changer sa vieille robe contre une neuve.	274
Réflexion d'un artisan à un maître ès sept arts libé- raux qui mendie.	289
DES RICHES ET DES AVARICIEUX. — Mot d'un convive à son hôte qui a fait servir des viandes peu cuites	298
Ce que le diable donne à manger à sa mère.	299
Propos d'un seigneur qui, à la table d'un prince, tire de sa bouche un morceau trop chaud & le remet dans son assiette.	303
Discussion entre deux voisins, l'un riche & chiche & l'autre ni riche ni chiche, se rencontrant à la poissonnerie.	310
Douze contes d'avaricieux : 1° d'un dépendu ; 2° d'un qui ruiné par une longue maladie se laisse mourir ; 3° de Crassus pleurant une lamproie ; 4° d'un qui meurt pour avoir payé trop cher son tombeau ; 5° de deux riches voisins, l'un vendant à l'autre de vieux foulards ; 6° de Licinius s'étranglant pour préserver ses enfants de la confiscation de ses biens ; 7° d'un veuf se refusant à payer l'enterrement de sa femme ; 8° d'un mourant qui s'influe son héritier ; 9° d'un avare ne faisant ses cheveux & sa barbe qu'au décroît de la lune ; 10° d'un mar- chand de bon vin, qui en cherche partout du mauvais pour son dîner ; 11° d'un riche taquin brûlant de nuit ses pourceaux afin de n'avoir pas à en donner des rillées ; 12° d'un usurier ayant des précheurs à gages pour blâmer l'usure.	311
Avarice d'un grand & riche seigneur envers un plai- fant homme qui lui baille du passetemps, & en- vers ses serviteurs qu'il ne prend que bien en point & qu'il ne renvoie jamais.	315

	Pages
Promesse d'un maître à son valet qu'il ne boira point d'eau en sa maison.	316
Un Topinanboul blâme un marchand français de se mettre en danger de passer la mer pour aller querir du bois & autres marchandises. Leur conversation.	319
Comment un vilain avaricieux découvre que c'est sa femme qui mange ses naviaux; en pleine église il crie au curé de ne pas excommunier le voleur, car il en a senti du vent	321
Réflexion d'un homme qui a contraint son père d'aller à l'Hôtel-Dieu, son fils lui parlant du temps où à son tour il ira à l'hôpital & où il fera mort. . . .	322
Moyen employé, par celui qui donne à souper, pour bailler congé à la compagnie	330



TOME V

	Pages
DE LA MUSIQUE ET DES JOUEURS D'INSTRUMENTS. — Pourquoi la femme d'un joueur d'instruments se fâche contre un homme qui joue avec son mari	3
Pourquoi le mot <i>Sire</i> n'est plus en usage.	3
Amours d'un écolier & de la femme de son maître	5
Comment une femme regrette de s'être laissé héberger par son mari qu'elle n'a pas reconnu sous son masque.	5
Vengeance d'un mari sur la femme d'un voisin qu'il a surpris avec la fienne & qu'il trouve enfermé dans un coffre.	6
DES GENS D'ÉGLISE. — Réponse de Cordeliers montés sur des ânes, à un cardinal demandant : Où vont les ânes !	25
Pourquoi un évêque venant de perdre sa mère refuse de faire porter le deuil à sa mule	25
Réponses d'un villageois, à un ecclésiastique visitant sa paroisse, sur le curé, la cure & les messes.	26
Réponse d'un abbé à un ecclésiastique qui lui reproche le mauvais entretien de l'abbaye.	26
Si le Diable emporte le comte, que deviendra l'archevêque !	26
Mot d'un abbé qui a vendu son abbaye	27
Exclamation d'un assistant, à la prise de possession d'un bénéfice, entendant la lecture des qualités de l'abbé : <i>Abbas sancti...</i> , <i>Abbas</i> , &c.	28

	Pages
Repartie d'un moine à ce même abbé qui demande comment il pourrait trouver un bon aumônier parmi ces fous.	28
Méprise du même abbé voyant les Conseillers du Parlement se lever au moment où il fait son entrée .	29
Ignorance d'un ecclésiastique à propos de la Genèse, de l'Exode, du Fundamentum Logices. Son interprétation de Apud geminas Cyppas. Il demande si une maison toute neuve a été faite à la ville. .	30
Réplique d'un curé à un malade qui avoue être meilleur chrétien en maladie qu'en santé	31
Raison donnée par un prédicateur de carême aux gens qui lui reprochent le scandale dont il est la cause en ne vivant pas comme il enseigne	32
Méprise d'un ecclésiastique donnant le nom de Vivat au Recteur qu'il vient d'entendre & affirmant qu'il est savant & point Huguenot puisqu'il a parlé aux médecins & chirurgiens de saint Thomas . .	33
Un prélat prend du latin pour du polonais. Sa repartie quand ses domestiques lui disent que c'était du latin.	34
Naïvetés d'un curé, chantant la passion & publiant des bans	34
Réplique d'un curé au gentilhomme son paroissien lui reprochant d'avoir dit sa messe plus vite qu'un autre prêtre qui a commencé en même temps que lui.	36
Moyen imaginé par un prêcheur de carême, ses auditeurs ne lui donnant rien	36
Comment un prédicateur, voyant ses sermons peu fréquentés, fait venir un grand nombre de gens. Son avis à un bon compagnon qui lui demande si les escargots sont chair ou poisson. Il est puni de sa raillerie par les catéchisés, qui interprètent mal le <i>Mea culpa</i>	37

	Pages
Un médecin s'excuse de s'être servi, sans penser à mal, du mot <i>jacobin</i> en répondant à un confesseur Jacobin qui lui demande s'il ne peut faire parler plus distinctement une agonisante. Repartie du Jacobin.	39
DES FOLS, PLAISANS, YDIOTS, ET BADINS. —	
Plaifanterie de Gredendan à la porte d'une ville où il veut entrer	43
Remède contre la folie employé par un médecin de Milan	46
Bouffonneries de Brusquet envers un Conseiller du Parlement de Paris, envers une grande dame venant voir sa femme. Sa réponse à un homme qui se plaint qu'il l'a mal monté.	50
Réponse d'un serviteur à une dame qui, le voulant accueillir, lui demande s'il est sage ou fol . . .	51
Repartie d'un bouffon à son maître, qui a payé 30,000 ducats à un More pour aller acheter des chevaux en Barbarie & qui se plaint de voir son nom enregistré dans le diaire de ce bouffon.	52
Un lourdaud explique pourquoi les pains d'Espagne sont plus grands que ceux de France & d'Italie. .	53
Un habile homme dit pourquoi les mariniers portent des gaines de bois ou de corne & quel est le chemin de la mer	54
Le même personnage résout la difficulté de savoir pourquoi les cheveux blanchissent avant la barbe.	55
Facétie d'un homme qui fait percer la poêle de son voisin; ses précautions contre l'oublieur; il rime l'épithète de monsieur Gaulard.	57
Un chicaneur demande à être battu une seconde fois pour obtenir double paiement, & refuse de se soumettre à une troisième bastonnade s'il n'est assuré d'une caution	58

	Pages
Ce que fait un homme qu'un grand seigneur, honoré par lui d'une révérence à deux étages, invite à mettre le bonnet	58
Mot d'un savoyard sur un Roi de France allant en Italie.	59
Un peuple mutiné veut qu'un orateur, qui a loué le gouvernement républicain sur tous les autres, soit la République.	59
Mot d'un chrétien à un juif après un échange de soufflets	59
Repartie d'un villageois à un homme qui, fatigué de la presse des gens venant le consulter, regrette de n'être pas un sot & un âne.	61
Le meneustrandier Blondel découvre la prison de son roi Richard.	62
Supposition faite par un badin à son maître qui lui dit que raison & vérité c'est tout un.	65
Repartie d'un fol à des vieillards qu'il rencontre en un cimetière & qui le veulent arrêter pour rire.	66
Mot d'un bedeau de l'Université de Poitiers à propos de l'Édit de paix déclarant que tous étrangers seront licenciés.	66
Un sotard des champs affine un organisfe	67
Repartie d'un organisfe à des chanoines qui le reprennent de ne sonner rien qui vaille	67
Réponses d'un journalier à son maître, qui le trouve un jour se reposant, un jour dormant, & qui lui dit qu'il n'a qu'à bailler un petit blanc à l'Église pour manger du beurre pendant le carême.	69
Regrets d'un métayer qui a perdu sa femme & une vache. Comment il s'excuse de ne point payer la sépulture de sa femme. Il se laisse aller à épouser une fille qui n'est point beurre net, le père lui faisant accroire qu'elle a un moulin à eau & un moulin à vent. Ayant un vilain nom il	

	Pages
consent à ce que sa femme lui donne celui de Jean & se charge du baptême.	69
Comment un potier accomplit sa pénitence de porter vingt-cinq fèves à chacun de ses souliers	70
Un plaideur veut un avocat aussi vieux que son procès.	70
Un grand seigneur ordonne d'aller en avant pendant qu'on ferre ses chevaux.	71
Réponse faite à monsieur d'Anguyan par un bouffon que le marquis de Gast envoie à la marquise pour lui apprendre la victoire de Cérifoles . . .	71
Riposte d'un serviteur à son maître qui l'appelle Roi des Sybilots. Ce qu'il dit en entrant dans l'é- glise à son retour de chez le boucher David. Ce qu'il fait, son maître, assis à la table d'un grand seigneur, l'invitant par signe à lui apporter à boire.	78
Un fol veut avoir action contre ceux qui l'ont guéri de sa folie	79
DE LA DIVERSITÉ DES LANGUES ET DV LANGAGE. — Un boiteux tombé de cheval est relevé par des Suisses. Ce qui advient faute de se comprendre	86
Méprise de gendarmes qui, n'entendant point le poi- tevin, chargent des charretiers du Poitou disant qu'ils vont à la sau.	94
Des femmes prient un gentilhomme qui va à la sau, non à l'affaut, de leur en apporter.	95
Comment une mère affirme que son fils n'est pas fidefrage.	95
Réponse d'une mère à qui l'on demande si son fils fait parler allemand.	95
DES LADRES ET DES MEZEAVX. — Conseil d'une femme qui amasse pour les ladres, à un bon soldat qui a pris du pain bénit de la transfigura- tion	107

	Pages
Réponse à un fabriqueur demandant pour les ladres .	110
Vengeance d'un ladre contre son curé	111
Ce qui advient à un homme endormi sur une tortue .	114
Comment un ladre juge qu'un médecin, qui promet de guérir ladres, gouteux, hédiques, &c., n'est qu'un affronteur, & refuse de se mettre entre ses mains	126
Vengeance d'une femme jalouse, qui rend ladres son mari & son amoureuse.	127
Un second Panurge entame l'éloge des ladres	128
Ce que disent des reîtres après avoir bu au rouillard de ladres.	129
Mots sur la maison & le cheval d'un homme riche qui a des loups	132
Repartie faite à un homme qui a des loups aux jambes & qui se vante d'avoir été porté par le peuple le jour où il a pris possession de son office	132
Deux marchands trouvant un baril dans la vallée de Saint-Mayxant, en font un épouvantail de la- drerie	134



Taylor T. Smith
17617

